TOME III. N° 15 PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e) 1er Nov. 1920

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Les Œuvres dans les Hommes

Frédéric Mistral ou le Génie équilibré

A l'aberration romantique, dont Hugo demeure le prototype étincelant, succéda, de 1870 à 1900, la perversion naturaliste, que symbolise le nom de Zola. Nous verrons bientôt ce que fut Zola et le dommage causé par lui aux lettres françaises. Mais, en face de Zola, c'est un écrivain d'imagination, de formation (sinon de langue) félibréennes, de sensibilité purement provençale, Alphonse Daudet, qui maintient le goût et l'ordre avec la clarté, dans le conte (*le Trésor d'Arlatan*), le drame (*l'Arlésienne*) et le roman (*Sapho*). Cependant qu'en Provence même se lève une pléiade de poètes et de conteurs incomparables, qui restituent à la langue d'oc déclinante son prestige, son lyrisme et son autorité. Le Ronsard de cette nouvelle pléiade est Mistral, fils et continuateur de Virgile, d'Homère, de Pindare, le type même du génie équilibré. La personne de Frédéric Mistral fascinait. Elle diffusait de l'harmonie, de

la lumière, sur toutes choses et sur toutes gens. Son œuvre, puissante et conquérante, et qui ne tient pas seulement dans ses admirables poèmes, est une œuvre de réaction, sainte et vigoureuse, contre les insanités politiques, sociales, littéraires, dont la génération de l'entre-deux guerres fut infectée.

Je dirai tout de suite que le félibrige n'est pas, pour moi, une connaissance livresque. Tout enfant, j'ai participé aux réunions, rencontres, petites fêtes, gais repas, promenades et joyeux devis, au milieu desquels se développa cette renaissance, dont les effets commencent seulement à apparaître. J'ai entendu, dans les auberges des bords du Rhône, de Barbentane, de Saint-Remy, de Baux, les chants de Mistral, alors en pleine sève, beau comme un dieu, environné de l'admiration populaire, et que les servantes écoutaient, appuyées à la porte, les yeux brillants. Car, il était prophète en son pays, je vous en réponds, et couronné de cette gloire unique, qui va du pâtre à la belle faneuse et du pêcheur de calanques à la vieille au rouet. Au moment de son mariage avec la compagne idéale que la Providence lui destinait, Aubanel pouvait s'écrier dans une strophe immortelle : « En vous voyant passer, l'un à l'autre enlacés, les pâtres de la Crau diront « de ce Mistral ! » Mais le « d'aqueu Mistrau » est intraduisible, avec sa nuance de vénération attendrie. Et c'était encore Aubanel, le Heine du Rhône, un Heine plus chaud et sans mauvais rire, qui soupirait sans envie, après avoir écrit *la Grenade entr'ouverte*, *le Pain du péché*, *les Filles d'Avignon :* « Ah ! si j'étais Mistral de Maillane — si j'avais la poitrine (lou pitre) de Mistral ! » Connaissez-vous beaucoup d'exemples de semblable fraternité dans le lyrisme?

Je me rappelle qu'un vendredi, comme tout le monde avait grand'faim, Roumanille, cependant orthodoxe, se laissa aller, en bon amphitryon (chacun régalait à son tour, comme il se doit) à commander des côtelettes. L'hôtesse leva les bras au ciel : « Des côtelettes, un vendredi, ah ! Seigneur Dieu ! » Mais Mistral, intervenant, avec son inimitable sourire, sous l'aile de son grand chapeau gris : « Chassez ce scrupule, ma bonne femme, nous sommes des poètes ; c'est nous qui faisons les psaumes. » La raison était péremptoire. La présence de Daudet éveillait, chez Mistral, avec les souvenirs d'une jeunesse qu'on imagine, vu le physique et

l'esprit de ces deux hommes et le prestige de la poésie sur la race de Mireille, toute une flambée de terroir, de proverbes, de vieilles chansons, de dictons, de refrains, d'apostrophes comiques, dont rien ne saurait donner l'idée. Quelquefois, se regardant en silence, et pensant à la même histoire en même temps, ils éclataient l'un et l'autre d'un rire joyeux. La première fois que je revis Mistral, après la mort de mon père, il me dit : « Une partie de moi, ma gaîté jeune, est enterrée avec mon bel Alphonse. Tu ne saurais croire les heures dorées et folles que nous avons vécues. » Car la prétendue froideur de Mistral, qui a frappé tant de passants et de badauds de la gloire, venus le relancer à Maillane, n'était qu'une défense habile contre la familiarité rebutante des êtres sans poésie admis auprès d'un poète. Mistral, comme Aubanel, comme Alphonse Daudet, était de feu, et son œuvre, comme sa personne, avait l'ardeur et la gravitation du soleil. C'est pourquoi, avant tout, en première ligne, et d'abord, il a chanté l'amour et la beauté, dont la conjonction ici-bas fait la race alerte et vigoureuse.

La devise : « Luise tout ce qui est beau, que tout ce qui est laid se cache ! » est exactement opposée à la devise du romantisme d'abord, ensuite du naturalisme, où « le laid est beau, le beau est laid », selon la formule des sorcières de Macbeth.

Sur le chapitre de la beauté des Provençales, Frédéric Mistral ne plaisantait pas. Jean Aicard, caricature sans talent, tantôt de Paul Arène, tantôt de Félix Gras, raillait lourdement, un jour, en présence du Maillanais, des silhouettes de lavandières, entrevues, revenant du travail : « Je te conseille, lui dit Mistral, de parler du physique d'autrui, avec ta mine de vieux caillou poreux, retiré du Rhône. » Le fait est que cet antipoète, dont s'est comiquement affublée l'Académie, cherchait à ennoblir, par la lave, le tourment et la fulgurance oculaires, une physionomie pauvre, cabossarde et empruntée, comme son « art »... « Diable, que tu es laid », fit Mistral en manière de conclusion. Vers 1898 nous étions allés le voir, avec Mariéton qu'il aimait tendrement, et qui le lui rendait. Il nous avait retenus à déjeuner, nous avait traités avec sa magnificence ordinaire, faisant apporter sans arrêt, par Marie, sa fidèle servante, des bouteilles de Châteauneuf et de Tavel ; puis il nous emmena, après le repas, faire une promenade sur la route des Alpilles

et nous parla de la littérature et de la vie : « Ayant en moi, disait-il, un certain sentiment du rythme, je n'ai fait que peindre, sans amplifier, les coutumes et les passions des gens de chez nous. En somme, j'ai plutôt atténué. » Sur le moment, cette déclaration me surprit. Aujourd'hui, que j'ai mieux pénétré la sensualité directe, normale, mais débordante, qui souffle et brûle, comme le vent mistral, sur toute la vallée du Rhône et des étangs jusqu'à Hyères, j'en comprends la profondeur singulière.

Une autre fois, le poète des *Iles d'or* (portique d'entrée de la fête mistralienne, comme *les Olivades* en sont le portique de sortie) m'exposa qu'à sa connaissance la région provençale était la seule où il arrivât fréquemment aux amants de mourir par excès d'amour, « à force de se chercher et de se trouver ». Mon père avait aussi connu de tels cas, où apparaît une frénésie double du cœur et des sens, léguée ataviquement, renouvelée par l'ambiance, la noblesse, jamais accablante, des travaux des champs, la verdeur du vignoble, la nourriture alliacée et ce quelque chose de libre, de généreux, de spontané, de dévoué, d'habile sans ruse et de frémissant, qui double la splendeur charnelle et la volupté des Arlésiennes, des Vauclusiennes, des Camarguaises, des Istriennes, des Marseillaises, des Aixoises, des Tarasconnaises, de toutes les sœurs, harmonieuses et violentes, de la petite pèlerine d'amour des Saintes-Maries. Je me rappelle un retour de vendanges, vers Sylvéréal, où l'assemblée de jeunes femmes, debout ou assises dans les voitures, et environnées de corbeilles et de bannes de raisins noirs et blancs, présentaient tous les types de beauté, les plus purs, fins et classiques, sous la lueur suprême du jour tombant. Elles riaient et s'interpellaient ; leur jeune sueur avait le parfum de la lavande fraîche. Les garçons suivaient en chantant, la veste sur l'épaule, aussi moqueurs qu'elles, mais cachant, comme elles, sous la moquerie, quelque chose de grave. Au tournant de la route, il y avait un crucifix de bois. On fit halte. Les garçons décorèrent, de grappes lourdes et magnifiques, l'arbre sacré. Les filles se signèrent pieusement. Ce recueillement et ce silence ajoutaient la solennité chrétienne au crépuscule latin. Il y avait là autant de poésie, de chants, de drames en puissance que de couples momentanément séparés. Cela était profondément mistralien.

Ainsi s'explique que, chez Mistral, lyrisme et réalité se

confondent. Ils se confondaient en ses modèles. Dans les fêtes votives des villages provençaux, que je fréquentais au temps de ma jeunesse, j'ai entendu des propos ardents, vifs, d'une ellipse étonnante, sortant de lèvres ourlées à la Vinci ; je n'ai jamais entendu une parole basse ou vile. La substance vitale, dans la vallée du Rhône, est, à l'image de la substance verbale, naturellement lyrique. Je parle, bien entendu, des paysans, plus proches de la terre, et chez qui la sève ethnique s'est conservée intacte, avec les traits du visage, les gestes et les propos. Mais Mistral a toujours déclaré qu'il était un paysan... « C'est un raisin de Crau qu'avec toutes ses feuilles te tend un paysan », disait-il, dans sa dédicace à Lamartine, le 8 septembre 1859. Un paysan inspiré et affiné, certes, demeuré néanmoins en relations étroites avec la terre, les eaux et le ciel, les bucoliques et géorgiques de son patelin, les métiers ruraux, montagnards et marins, et les termes francs de ces métiers ; et chez qui la culture, immense, sans rivale, capable d'éblouir Gaston Paris, avait ses racines dans le quotidien. La fumée de la soupe, l'aboiement du chien, le cri de l'essieu, les changements de la température, le bruit de l'eau, le crépitement de la cigale sont, dans cette œuvre, comme dans la nature, avec la cadence, l'entremêlement et le prolongement de la vie. Le sublime se montre dans l'absence de l'apprêt. La poésie de Mistral, c'est la Vénus d'Arles.

On pense, après cela, si les contemporains de langue d'oïl (Alphonse Daudet mis à part) s'en sont donné de ne pas le comprendre. J'ai assisté aux constants efforts de mon père pour rendre Mistral accessible à Edmond de Goncourt, par exemple, lequel, avec la meilleure volonté du monde, car il était amical et bon, n'y comprenait rien, mais là rien du tout. Drumont, chapitré par mon père, se rendait compte que Mistral avait une vision traditionnelle, orientée un peu comme la sienne ; mais le chant provençal lui demeurait fermé. Je ne parle point de Zola, barricadé dans sa fosse d'aisance, qu'il croyait le temple de la philosophie moderne. Car l'ignorance de Zola dépassait tout. Mais Flaubert lui-même, me disait mon père, n'avait jamais prêté qu'une oreille distraite aux récits qu'il lui faisait de Maillane et du génie illuminant Maillane. Flaubert avait des emballements et de l'érudition. Il était dépourvu d'attention et prenait le provençal pour un patois : « Pourquoi écrit-il

en patois? » objectaient à mon père les hommes légers qui accaparaient la scène publique, de 1875 à 1897. J'avais envie de dire à Frédéric Masson, le plus acharné de ces détracteurs abrutis : « Mais c'est vous, mon pauvre homme, qui écrivez en patois. » Car il y a beaucoup de gens, comme feu Paul Hervieu, ou vif Marcel Prévost (et pour ne citer que ces deux-là), qui n'ont jamais écrit en français, tout en s'imaginant qu'ils parlaient le français. Quant à Hugo, je n'ai pas entendu dire qu'il ait prêté une attention quelconque à *Mireille* ni à l'auteur de *Mireille*. On l'aurait ahuri en lui disant que le véritable poète du dix-neuvième siècle français était à Maillane et non à Guernesey. Il en était cependant ainsi. Car l'art, comme la pensée de Hugo, c'est l'apothéose de l'incoordination et du manque de mesure ; au lieu que l'art de Mistral c'est l'ordre. Le premier détraque, le second nourrit.

Si j'avais à soigner un romantique attardé, je lui ferais prendre chaque jour, en deux doses, vingt vers de Mistral. Voilà qui relève le goût et rend le sens de la vie ! Un chaos verbal de gnomes, grimaçant et bondissant autour de quelques jolies filles : tel est l'univers de Hugo. Un couple d'amoureux, au déclin du jour, près d'une charrue dételée : tel est l'univers de Mistral.

— Mais je ne sais point le provençal.

— Vous ne savez pas non plus l'allemand, et vous proclamez que Gœthe est un grand poète ; ni l'italien, et vous saluez Dante ; ni l'anglais, et vous révérez Shakespeare. L'altissime poète incarne tellement son langage, qu'il le dépasse, le traverse, le surmonte, en lui donnant le caractère de l'universalité. Il est très facile de lire Mistral et aussi de le pénétrer, même si l'on ignore le provençal, à l'aide de la traduction, qui est fidèle, exacte, de sa main (c'est tout dire) et à laquelle on ne peut faire que le reproche d'être parfois légèrement académique. Mais il est très facile de rectifier, grâce au texte provençal en regard, si l'on veut s'en donner la peine. Meredith, qui savait le français, comprenait à livre ouvert le provençal de Mistral et disait de lui : « Il est le plus grand... Ce n'est pas l'autre... » L'autre, c'est-à-dire Hugo. C'est que Meredith n'était pas seulement un romancier et psychologue génial. Il avait aussi le sens critique inné et aigu, comme l'abeille a son aiguillon.

La puissance du lyrique se mesure à ses images. Celles de

Mistral ont l'ampleur et la sérénité qui caractérisent Virgile plus que Lucrèce, on l'a dit cent fois. Elles relèvent du *soi* plus que du *moi*, de la personnalité spontanée et commençante, plus que de la personnalité congénitale et continuante, par la fraîcheur, la simplicité et la perspective infinie. Elles sont empruntées généralement au paysage, au métier, aux troupeaux, aux flots mouvants, au danger et à la cessation du danger, et même douloureuses, baignées dans la joie. L'âme, qui les conçoit, dans ses chambres héréditaires, oculaires, visuelles, tactiles, pressentimentales et intuitives, est tourmentée en ses apparences mais tranquille en ses profondeurs. Le père de Mistral, s'informant du temps avant de mourir, et apprenant qu'il pleuvait, concluait aussitôt qu' « il faisait beau pour les semailles ». Cet optimisme revivait en Frédéric, sous la forme d'une magnanime indulgence éparse sur l'univers entier et le peuple complet des humains. Nul ne fut plus éloigné du fatalisme, plus proche de l'enchaînement des causes et plus familièrement mêlé au miracle. Sa vision, philosophique et historique, faisait le pont entre Platon et saint Thomas, et se mouvait au-dessus de tous les systèmes, sur une foi assurée et souriante : « Invoque les saintes », lui dit pieusement Mme Mistral, à sa dernière heure, et il mourut en balbutiant leurs noms, sur le seuil de l'immortalité, comme quand il était tout petit. En cette existence, unie et claire à la façon d'un diamant taillé, les images mentales étaient les reviviscences, sans tiraillements, d'ancêtres observateurs et sages, tels qu'il les chante dans les *Olivades :*

Honneur à nos aïeux, — Si sages, si sages, — Honneur à nos aïeux — que nous n'avons pas connus.

Ils ont vécu, ils ont tenu, — Vivante notre langue — Ils ont vécu, ils ont tenu, — Autant qu'ils ont pu.

Mon père me disait que Mistral, tout jeune, avait déjà son développement complet, sa volonté formée, son dessein arrêté de réveiller, de relever les mœurs, usages, costumes et le parler de la Provence. La mère de Mistral lui avait fourni, sur cette précocité d'un long projet, des renseignements précis. Il savait aussi, ce grand homme, en fondant et propageant le félibrige, qu'il codifiait les règles de toute renaissance future, qu'il jalonnait la route où passeraient tous

les aèdes, doués du magique pouvoir de résurgence... *Multa renascentur quæ jam cecidere...* Il ne laissait rien au hasard, ni à la précipitation, recommençant jusqu'à sept ou huit fois ses poèmes, cherchant à accumuler, dans les mots et les rythmes, simples et grands, le plus de cette sincérité unique qui assure la pérennité. Il échappa au châtiment — défini par Baudelaire — « d'avoir voulu changer de place » en demeurant immuablement fidèle à son village, à ce Maillane, où chaque pierre était pour lui vivante, chaque famille ouverte et lisible ainsi qu'un livre de raison. Il savait que la pensée prend son vol chez le sédentaire et replie ses ailes chez le nomade. Un perpétuel errant comme Loti ne réfléchit jamais à rien et vit dans la terreur nuancée de la vieillesse et de la mort, enfant perpétuellement embarqué vers de lointains horizons, qu'il croit plus beaux et plus tentants que les prochains. D'où le ressassement monotone des horizons et des paysages. Mistral savait que l'homme vieillit, qu'il est mortel, et il jouissait de l'heure qui fuit, en regardant passionnément autour de lui et en profondeur. Il prétendait que, chaque année, il découvrait quelque chose de nouveau dans les coutumes ou le parler de la Provence. Il ne mettait pas l'extraordinaire ni le sublime dans l'étrange. Il les plaçait dans l'habituel, il les extrayait du coutumier.

Ses récits, d'une bonhomie narquoise et qu'il relevait d'une pointe d'accent du pays d'Arles (les Provençaux me comprendront), avaient un charme et une syntaxe à part. Il parlait souvent de lui, à la seconde ou à la troisième personne : « Je me dis : tu as tort... Alors j'emmenai mon pauvre Mistral... Et je songeais : mais qu'est-ce qui te prend, mon bonhomme? » D'un petit épisode, il faisait jaillir un enseignement général, sans appuyer, complétant sa démonstration d'un sourire, ou d'un rire léger, qui lui plissait le coin de l'œil, demandant à celui-ci et celui-là une explication complémentaire, prenant à témoin sa femme, la servante, son interlocuteur, un personnage légendaire ou historique, et demeurant grand amateur de précision : « Nous étions alors à cinq kilomètres environ de Saint-Remy, sur une route perpendiculaire à la route des Baux, et dont le dernier tronçon se perd dans un champ... A qui donc appartient ce champ?... Bref, c'est là que nous rencontrâmes un tel et qu'il nous dit... » Il atteignait aux sommets, par un entrelacs de souvenirs et de courtes remarques. Sa fan-

taisie était à base de jugement. Cela aussi est très provençal. Je connais une chanson qui énumère les trente et une pièces de la charrue, avant de conclure : « Celui qui l'a inventée, il faut qu'il ait eu de l'adresse. Certainement, c'est quelque monsieur ! » Quand vous demandez votre chemin entre Avignon et Marseille, entre Nîmes et Sisteron, celui à qui vous vous adressez vous énumère patiemment les routes et tournants par lesquels il vous faudra passer. L'homme du Midi a l'horreur du vague, et, quand il aborde le mystère, il le fait méticuleusement. Rien d'abrupt dans les fresques majestueuses de *Mireille*, de *Nerte*, de *Calendal*. *Le Poème du Rhône* est un itinéraire dramatique à travers les âges et le long du fleuve de la civilisation.

C'est ici que l'épique rejoint le lyrique et s'adapte à ses évolutions, aussi sûrement que la giration du flux aux roches creuses et dentelées de l'abîme. La légende est vivante en Mistral, elle circule avec son sang et ses ondes sensibles. Il n'a qu'à se laisser aller à elle. Sa prodigieuse mémoire lui fournit, à point nommé, les éléments physiques et moraux du décor indispensable. La rencontre de Calendal et de l'Esterelle, la rencontre de l'Anglore et du Drac, l'évocation du tambour d'Arcole, les enchantements de la sorcière Taven, dépassent, et de loin, tout ce que la littérature épique française a pu fournir, dans les temps modernes, et où se sent, malgré tout, la fabrication. L'épopée mistralienne atteint aisément à cette familiarité, à cette cordialité, à cet immédiat, des grands modèles classiques. Lamartine ne s'y était pas trompé, quand il saluait ce génie naissant et débutant par un coup de maître. Le ton lyrique est relativement facile à attraper. Il n'en est pas de même du ton épique, qui suppose une tension constante, chez le poète, de l'héroïsme et de la bonhomie.

Connaissez-vous le musée arlésien, fondation de Mistral, à Arles, et auquel il consacra intégralement les cent mille francs de son prix Nobel? Si vous ne le connaissez, faites le voyage. Vous verrez là de quoi est formé et se nourrit le génie épique, qui perpétue, comme l'airain et la pierre taillée, les annales des peuples. J'ai visité une trentaine de fois, dans son ancienne installation et dans la nouvelle, ces salles si pleines d'enseignement, où tout a été rangé, classé, étiqueté dans les vitrines, de la main même du maître disparu. Aujourd'hui, je n'aperçois plus qu'à travers une brume de

larmes le trousseau de clés « de sa pauvre mère » et l'inscription du cri fameux : « Comme au mas, comme au temps de mon père, aïe, aïe, aïe », où tient toute la nostalgie humaine. Mais, par delà cette émotion passagère, quelle autre émotion, plus large, devant cet effort pour échapper au temps dévorant, à sa faulx, à son sablier ensevelisseur, pour secouer l'inertie des morts par les accessoires de toute épopée! Voici les vêtements de noce et de deuil; voici les meubles, les antiques bahuts, polis et luisants de confidences, et comme prêts à parler, à chuchoter; voici les madragues, les filets, les voiles de pêcheurs ; voici les modèles de moissonneuses, de faucheuses, de lieuses, ancêtres vénérables des machines agricoles actuelles ; voici les coquillages, les insectes rares, les formes de maisons ; voici les outils de pêche et de chasse. Chaque semaine, le jeudi, si j'ai bonne mémoire, Mistral venait de Maillane à Arles, passait la journée dans le musée, auquel il attachait, quant au félibrige, une importance de premier plan, faisait la causette avec la belle et solide gardienne, en costume arlésien, qui accueillait, avec bonne grâce, les visiteurs et leur fournissait les explications nécessaires.

Ce musée fut le modèle du musée alsacien que créa, quelques années avant le retour de l'Alsace-Lorraine, le docteur Bucher, à Strasbourg, et que j'ai eu le plaisir de visiter, en sa compagnie, dans l'hiver de 1907. Le docteur Bucher, psychologue achevé, avait parfaitement compris la pensée profonde de maintenance qui était dans la création mistralienne, et il professait un véritable culte pour le Maillanais.

Le musée arlésien était et est, en quelque sorte, la mise en action du *Trésor du félibrige*, du monumental dictionnaire de la langue d'oc, qui prit à Mistral dix ans de sa vie, et qui demeure l'outil indispensable de toutes les études romanes, présentes et futures. Alphonse Daudet avait toujours derrière lui, dans sa bibliothèque, à portée de sa main, un tome du *Trésor*, comme il l'appelait justement et abréviativement. Il m'en faisait admirer la composition, qui est à celle du dictionnaire lamentable de l'Académie (passe-temps de vieillards grincheux et inoccupés) ce que la librairie de Montaigne est à une boîte du quai Conti. Chaque mot, dans cette œuvre de bénédictin, apparaît comme une personne vivante, avec ses atours et ses relations, sa nudité

corporelle et son âme, son habitat, ses déguisements, ses abandons, ses paresses et ses ruses. Mistral n'avait attendu ni Darmesteter pour étudier la vie des mots, ni Michel Bréal pour fonder la science de leurs significations variées, ou sémantique. L'ayant longtemps et passionnément pratiqué, je considère le *Trésor du félibrige* comme l'autobiographie introspective la plus vraie de Mistral, celle qui donne le mieux le dessin de son esprit, habile à saisir les concordances intimes, les relations éphémères, entre les objets, les états d'esprit, les sentiments et les termes qui les représentent.

Pour les objets, cela va bien : on sait qu'en ces cas concrets, les synonymes sont rares ; que la madrague est un filet, ou une série de chambres de filets destinés à capter le poisson, que l'escourtin (on lit dans *Calendal* « espourtin », mais c'est peut-être une faute d'impression) est une sorte de coussinet de vannerie, fabriqué spécialement à Cassis, destiné à la presse des olives, disposées dans son béret intérieur, etc., etc. Il fallait entendre Mistral et Alphonse Daudet, aussi calés en étymologie l'un que l'autre, chercher l'origine, immédiate ou imagée, de tel tour syntaxique ou de telle racine, et confronter leurs opinions motivées. Pour les états d'esprit, cela devient déjà plus compliqué, et, dans la langue provençale, amoureuse de clarté et de définitions exactes, la dénomination apparaît comme une lutte entre la complexité, relative ou absolue, de l'acte de penser, et la simplicité, absolue ou relative, du verbe correspondant à cet acte. Il y a toujours un point où l'acte de penser déborde le verbe correspondant, ou réciproquement. Le langage est une coupe où ne tient pas exactement le liquide mental de la réflexion. Il y a la phase de l'avant-mot, qui est mal connue, et qui n'apparaît nettement que chez les bègues et certains aphasiques, soumis au vertige par absence du terme exprimant leur pensée. Il y a la phase de l'après-mot, où la vibration mentale du terme déjà émis imprègne le terme à émettre et provoque, chez l'orateur embrouillé ou timide, l'hésitation. Mais quand on arrive à l'expression des sentiments, et notamment des sentiments passionnés, l'émotion, courant plus vite que le mot qui l'exprime, tantôt altère ce mot, tantôt décoordonne la syntaxe en la poussant à l'interjection, laquelle elle-même précède le cri. Pour plus de détails sur ces divers points, je renvoie

les lecteurs à mon ouvrage *le Monde des images*, où j'expose ce que j'entends par une plongée mentale à l'intérieur d'un terme en mouvement.

De ce point de vue (qu'il ne faut point confondre avec celui de la versification), la syntaxe mistralienne est comparable aux draperies souples de la statuaire antique. Elle épouse amoureusement les mouvements de l'âme, en conservant une certaine ligne. Elle retrouve l'ordre vrai, toujours présent sous l'apparent désordre, puisque la passion la plus débridée obéit elle-même à un rythme. Par là, elle se rapproche de la syntaxe racinienne, où l'interjection ou bien la suspension interjective prennent une importance d'autant plus grande qu'elles sont plus rares. Le lyrisme peut se permettre de laisser entendre, et puise dans l'ellipse un charme de plus. L'épopée a le devoir de tout exprimer, et Mistral, épopée vivante, cherche hardiment à exprimer jusqu'à l'inexprimable. Il n'est certes pas imperturbable, selon la formule, d'ailleurs abusive, de Gœthe, à qui on l'a souvent comparé. Mais il domine toujours, mentalement et verbalement, son sujet et la frénésie de ses personnages. Il demeure, sous les feux croisés de l'amour ethnique et de l'amour sensuel, maître de soi : *compos sui*, donc classique.

Alors que le romantisme de Hugo consiste surtout dans un excès de mots pour un minimum de sincérité pensante ou sensible, le classicisme de Mistral consiste en un accord étroit entre la richesse émotive et l'influx verbal. Ainsi Doña Sol est une poupée merveilleusement articulée, alors que Mireille est une vivante. Hernani est un fantoche qui se croit sublime, Calendal est un héros pour de bon.

L'élimination du secondaire et de l'accessoire, qui se remarque dans les vitrines du musée arlésien, dans les notes des poèmes, dans les concis exposés du *Trésor du félibrige*, est une des caractéristiques de la création mistralienne. Hugo dit quelque part qu'il ramassait jusqu'à ses « copeaux ». Il n'y a pas de copeaux chez Mistral. Chacune de ses œuvres offre en raccourci maints aspects hésiodiques des travaux et des jours champêtres, maintes descriptions de cours d'amour, de fêtes et de joutes. Il eût pu abuser du détail. Il s'en garda bien et de même qu'il n'a qu'un mot, qu'une épithète pour un mouvement de l'âme, il n'a qu'une image pour une description. Si je ne craignais

d'alourdir cette étude, j'en fournirais de nombreux exemples. Or, pour un homme possédant sa langue comme il possédait la sienne, c'est-à-dire intimement et jusque dans la trame, la tentation était grande de jouer allégrement aux dix mots pour un, et aux cinq images pour une (comme tant de poètes et de poétesses modernes et contemporains, à l'exception de la divine et unique Desbordes-Valmore). Elle était grande, la tentation, mais il lui résista, et il appliqua, comme un sage qu'il était, la formule salvatrice : rien de trop.

Il avait profondément étudié, non seulement la poésie des troubadours et la contexture des fabliaux, mais encore les racines conjointes des parlers d'oc et d'oil ; et les réflexions qu'il faisait à ce sujet, quand on l'interrogeait, charmaient par leur nouveauté et leur profondeur. L'unité de la France lui était chère, et c'est parce qu'il l'aimait et la chérissait, qu'il prêchait la décentralisation. Ce grand briseur des servitudes révolutionnaires, cet adversaire de l'uniformité mortelle qui fut le rêve malsain du jacobinisme, ce traditionnel sans entraves, ne pouvait comprendre qu'on eût plaisir à étouffer les renaissances provinciales. Il voyait là comme ailleurs, cinquante ans en avant ; et l'on peut dire qu'en ce domaine Maurras est le continuateur de Mistral.

En même temps qu'il agissait, par ses poésies, ses chants, ses discours, sur le peuple provençal, et en général sur les provinces françaises, par son dictionnaire et son musée sur les érudits et les savants, le Maillanais attachait une importance extrême aux commémorations, anniversaires, cérémonies patriotiques et rituelles, en vue de réveiller la mémoire des gens. La disparition d'une coiffe ou d'un costume, d'un usage, d'un vestige local, lui causait une douleur ou un ennui vif. Il se déplaçait au besoin pour l'empêcher et rendre courage aux continuateurs, aux vieilles et aux vieux, chapitrant les jeunes à ce sujet. A cette race, qui a le sens du ridicule, il parlait le langage qui convenait, faisant comprendre qu'un chapeau à l'instar de Paris n'aura jamais l'élégance d'un petit bonnet de dentelle, de toile fine, de soie ou de satin, harmonisé au ciel, au vent, aux traits du visage. Je l'ai entendu, non une fois, mais cent fois, prêchant aux paysannes la coquetterie locale, traditionnelle, appropriée, avec des arguments qui eussent ravi les plus grands peintres de la femme et ses plus notoires

amoureux, Gainsborough et Don Juan, Nattier et Roméo. Les grincheux disaient : « Ce pauvre Mistral se donne bien de la peine pour remonter un courant devenu irrésistible. Dans vingt ans, il n'y aura plus une seule coiffe, ni une seule « chapelle » au pays d'Arles. » Ils disaient cela en 1880, les grincheux. Or, pas plus tard que cette année, je constatais au contraire une sorte de recrudescence des coiffes en ce même pays, et des coiffes portées par des jeunesses, qui auraient pu, avec moins de goût, préférer les chapeaux de la ville. Ma conviction est que l'enseignement mistralien est descendu, s'est propagé, plus profondément qu'on ne le croit. Il rejoint aujourd'hui, cet enseignement, la réaction, partout visible, de l'homme des campagnes contre le citadin et ses inventions éphémères et baroques. Le rat des champs, depuis La Fontaine, a encore fait des progrès dans ses prudentes constatations, quant aux précaires voluptés du rat de ville.

Il y a de cela quelque vingt-cinq ans, mon père, revenant des eaux de Lamalou, avait donné rendez-vous à Mistral dans une propriété appartenant à un de nos parents, sise aux portes d'Arles et qui s'appelait le « Mas Blanc ». Le hasard heureux fit que ce même jour était de passage au mas, avec un parent, une jeune fille d'une parfaite beauté et réalisant le type de Mireille. Ces choses arrivent régulièrement aux poètes. Provençale de race, elle était néanmoins habillée comme une Parisienne, et je dois dire que sa robe de linon blanc ne lui allait vraiment pas mal. Mistral, cependant, avec cette grâce qu'il mettait en tout, la lui reprocha et lui fit solennellement promettre de porter désormais, en terre d'Arles, le costume d'Arles. Je ne sais rien de plus aéré, de plus galant, de plus exquis que le petit discours qu'il fit à cette occasion, entre la roubine, le long de laquelle courait un chien ratier, et le ciel lamé, par bandes alternées, d'or et de bleu discret. L'âme de la Provence s'exprimait par sa bouche et portait, en chacun de nous, la conviction, mêlée à la mélancolie d'une trop belle minute trop rapide.

Qui tient sa langue tient la clé
Qui de ses chaînes le délivre.

Cette formule mistralienne rejoint la strophe fameuse de

la chanson *la Renaissance* (la Respelido), qu'on trouve dans les *Olivades* :

Nous en plein jour — voulons parler toujours — la langue du Midi — voile le félibrige! — Nous en plein jour — voulons parler toujours — la langue du Midi — car c'est le droit majeur.

Nous touchons ici un des points essentiels de la pensée de Mistral, diffuse à travers son œuvre et d'où cette œuvre est sortie : l'homme est profondément lié à sa langue natale. Elle est son moyen de communion avec ses compatriotes. Elle est sa défense contre l'étranger. Elle est sa possibilité de goûter la vie, en nommant le courage, l'amour, le pain et le vin. Elle est le peuplement de son silence, où il se refait, et le soubassement réel de tous ses rêves. La langue empruntée, la langue imposée, la langue apprise, par rapport à la langue naturelle, à la langue des ancêtres, est une demie-aphasie, un malaise, qui peut tourner à l'angoisse, une sorte d'exil intérieur. Ceci est merveilleusement exprimé dans « le Renégat » des *Iles d'Or*. Jean de Gonfaron, prisonnier des Turcs, est convié à un rendez-vous d'amour par la fille du roi « jolie et brillante ». Il y va ; mais...

Qui ne vous a dit qu'étant à l'espère
De l'heure prospère,
Auprès du rivage,
Jean, d'un bâtiment prêt au descampage,
Entend l'équipage
Chanter Marseillais.

Comme l'eau jaillit sous un coup de rame,
Un grand flot de larmes
Crève son cœur dur.
Le despatrié pense à sa patrie
Et se désespère
D'être chez les Turcs.

Vous devinez la suite : Jean de Gonfaron plante là, pour rejoindre ses compatriotes, la belle, le banc de marbre, le turban, le sabre, « et tout le bahut ». Moralité et refrain : *Boire l'allégresse — avec sa maîtresse, — est de Mahomet la*

félicité. — Mais sur la montagne — manger les châtaignes, — vaut mieux que l'amour — sans la liberté.

Or, il est certain que les racines verbales, que le substratum émotif, et même figuratif, essentiel du langage et de l'idiome, se transmettent héréditairement, comme les tours de l'esprit, les principaux penchants et les traits du visage. Un enfant de Provençaux naît avec une propension verbale et auditive au provençal ; un enfant de Bretons naît avec une propension verbale et auditive au breton ; un enfant de l'Ile-de-France naît avec une telle propension au français courant. Il est bien entendu que le français courant est la langue générale de notre pays, que chacun doit parler et écrire, que chacun a intérêt à parler et à écrire. Mais il n'y a aucune espèce de raison, ni de justice, à ce que disparaissent, en conséquence, le breton et le provençal ; à ce que se tarissent les sèves linguistiques provinciales, au détriment de la richesse nationale ; à ce que soit diminuée ainsi la puissance ou la possibilité littéraire et poétique d'un pays ; à ce que ce malaise, par privation de l'idiome autochtone, soit imposé, administrativement, à des populations d'ailleurs ardemment patriotes. Car l'amour de la petite patrie fortifie et assied l'amour de la grande ; de là cette formule encore félibréenne : « J'aime mon village plus que ton village ; j'aime ma province plus que ta province ; j'aime la France par-dessus tout. »

Personnellement, je pense que l'esprit révolutionnaire et anarchique (l'esprit de mort) naît précisément du malaise résultant de la suppression brusque, chez l'enfant, de l'idiome et de la croyance héréditaires. C'est ce qui explique que le paysan breton, comme le paysan provençal, dans une même famille, passent brusquement, après un court séjour à la ville ou à l'usine, de la tradition à l'anarchie, de la foi de leurs pères à un anticléricalisme bestial. Mal à leur aise psychologiquement, souffrant d'une façon latente, et qu'ils ne s'expliquent point, à cause de l'insatisfaction de leurs racines verbales, de l'inassouvissement de leur besoin de croire et de prier en breton et en provençal, ils traduisent ce malaise, cette souffrance, en colère et en rébellion.

J'eus l'occasion d'exprimer quelques-unes de ces vues dans l'*Action française*, à propos de Mistral, le 3 novembre 1912. Le surlendemain, ma femme recevait, daté de Maillane, un mot de la main de Mistral, que j'ai sous les

yeux en écrivant ceci, attestant que j'avais « mis en relief l'idée de toute sa vie ». Je cite ce petit fait, parce que Mistral n'était pas homme à dire là-dessus, par amitié, le contraire ou l'à-côté de sa pensée. Si je m'étais trompé sur ce point, il m'eût écrit : « Tu fais erreur. » Il aimait beaucoup Auguste Marin, mon cher Auguste Marin, qui a écrit de jolies chansons provençales. Cependant, un jour que Marin avait risqué, dans un article, un mot malséant sur les congréganistes, il reçut de Maillane un avertissement irrité, se terminant à peu près ainsi : « Seras-tu content, quand tu auras fait expulser le moine qui a fermé les yeux de ta mère ! » Marin en était tout pantois. Frédéric Mistral détestait la fourberie, et négligeait la ruse et les détours. Il exprimait son avis carrément. La franchise crue est un parachèvement du génie littéraire.

Pleinement conscient de la portée irrésistible de son œuvre, il chantait à Font-Ségugne, pour le cinquantenaire du félibrige, le 23 mai 1904 :

Sont morts les beaux diseurs,
Mais les voix ont sonné.
Sont morts les bâtisseurs,
Mais le temple est bâti.
Maintenant peut bouffer (souffler)
La bourrasque du nord;
Au front de la tour Magne,
Le saint signal est fait.

Qu'était-ce, le saint signal? Nous le savons maintenant ! C'était l'appel à la seconde Renaissance, au relèvement de tout le peuple méditerranéen, à l'aide de ses coutumes, de sa tradition, de son parler surtout. C'était l'effort en vue de la libération de la Captive, de la conscience provençale captive (« la comtesse »), chantée dans les *Iles d'Or*, avec un accent héroïque. Ce serait singulièrement rapetisser l'œuvre mistralienne que de voir seulement en elle un de ces cris épiques ou lyriques, comme il s'en répercute, d'âge en âge, à travers les échos alternés de la civilisation et de la barbarie. Cette œuvre n'est elle-même qu'un des éléments de la « respelido » générale, par laquelle le poète entraîneur d'hommes voulait satisfaire les mânes des ancêtres et rendre l'esprit latin à ses destinées.

La grandeur de l'entreprise apparaît plus singulière encore et plus hardie, si l'on envisage l'époque plate et inglorieuse où la conçut et la lança ce fils de paysan. La seconde moitié du dix-neuvième siècle appartient, d'une façon générale, aux interprétations basses et aux constitutions politiques de ruine et de délitement. Son historien véritable (et nullement pamphlétaire) est Drumont, qui en a démonté le mécanisme dans sa *France juive*. La démocratie jacobine est le masque d'une ploutocratie étrangère, qui veut et poursuit l'asservissement et l'avilissement de la race française, qui attise la guerre civile et religieuse. Le succès d'un Zola témoigne de la disparition presque absolue du sens critique dans l'élite et dans les masses, du bon sens. Boursouflure et sanie, fausse science, foisonnement d'erreurs et de nuées, infatuation débridée, voilà ce que prétend traverser de part en part, avec sa lance de feu, le paysan magicien de Maillane. Que sont les fabuleux exploits d'Hercule, à côté de ce téméraire projet, entrevu, non certes approfondi, par ses meilleurs compagnons et disciples?

De toutes les lubies insanes qui ont désolé la pensée et la culture françaises entre 1880 et 1914, la plus falote, non la moins nocive, est vraisemblablement l'assimilation du génie poétique et littéraire à l'excès paroxystique et au délire. Quand on disait « génie », la foule voyait Hugo et la pauvre critique de l'époque, interprète de la foule (*Idola fori*), n'admettait pas qu'un autre type de génialité fût possible. « Désordre et génie »... « Folie et génie »... « Dégénérescence et génie »... Vous retrouvez, dans ces titres, les thèses, absurdement matérialistes, du vulgarisateur de néant Lombroso, du Boche Max Nordau et de leurs congénères. Vers 1890, Nietzsche, paralytique génial, tenta cependant une distinction entre les génies apolliniens ou équilibrés, dionysiens ou déséquilibrés. C'était déjà un petit progrès. Les travaux récents sur l'hérédo-syphilis et l'hérédité intellectuelle et imaginative tout court jettent des lueurs nouvelles sur le problème, entre tous passionnant, du génie. Je crois qu'il mporte de distinguer la surabondance des images, la facilité à les libérer et la prédominance de la raison. Cette surabondance, due à une rapide et intense coulée des ancêtres le long de la personnalité profonde, c'est *le moi*. Cette prédominance de la raison, assurant et réglant, tel un soleil intérieur, la gravitation mentale des images, c'est *le soi*.

Le génie véritable, authentique et sain, relève *du soi.* Il appartient à la clarté, non à la confusion ; à l'ordre, non au désordre ; à l'équilibre, non à la folie. Le modèle le plus achevé de notre temps en est Mistral.

— Mais nul n'a plus ardemment chanté les ancêtres « si sages » reviviscents en nous.

— Précisément, il a discerné leurs apports, il a célébré leur sagesse ; mais il n'a subi ni leurs tiraillements, ni leurs contradictions ; mais il les a coordonnés en lui. La leçon de volonté et d'introspection qu'il nous a donnée de ce côté n'a pas moins d'importance que l'autre, la leçon de réveil ethnique par le verbe.

Mistral n'était pas seulement un savant dans le sens le plus large du mot, un chercheur et un trouveur de causes, de « mères » gœthiennes. C'était un sage, fort attentif aux lois et règles de l'équilibre mental et moral, et que les pédants n'embarrassaient point. Son jugement des hommes était souverain. Aux environs de 1890, Paul Arène avait décidé le professeur Charcot à faire une tournée en Provence. Paul Arène, écrivain charmant, était un bon guide, renseigné et fin, quant aux trésors cachés de « la gueuse parfumée ». Il conduisit Charcot chez Mistral. La rencontre de ces deux lions fut très bonne. Le savant et poète (Charcot aimait et comprenait la poésie vraie) enchanta le poète si savant, et réciproquement. Quelques années plus tard, Mistral, me parlant de ce voyage et d'une promenade aux Baux, ajouta : « Il m'est apparu, cependant, que ce grand médecin manquait d'humilité. » C'était exact. L'humilité ne consiste pas à ignorer sa propre valeur. Elle consiste à mettre cette valeur au rang des autres valeurs humaines, quant au divin (que nous pouvons concevoir), c'est-à-dire aux lisières du néant. Charcot ne se doutait certainement pas qu'une vieille femme en prière au pied de son grabat, dans les combles de la Salpêtrière, élevant sa pauvre âme vers l'Inaccessible, en savait un million de fois plus que lui, dans l'instant où elle s'abandonnait au mystère. Cela lui échappait complètement. Cela n'échappait pas à Mistral.

Familièrement mêlé aux petites gens, écoutant leurs doléances, riant de leurs querelles et de leurs propos, il apportait, à l'observation intuitive, une bonhomie tranquille, analogue à celle qui se remarque dans les études entomologiques de son compatriote Fabre de Sérignan. Il lui arri-

vait, autrefois, de faire une partie de cartes au petit café de Maillane, avec quelques vieux paysans, qui l'avaient connu jeune et lui disaient : « Pour les vers, ça va encore ; mais pour les cartes, tu n'y connais rien. » « Aco coume aco », ajoutait ce grand homme, en contant cette anecdote, ce qui signifie à peu près « il en est ainsi » ou « voyez un peu »...

Lors d'une de mes dernières visites à Maillane, nous nous entretînmes précisément des locutions et proverbes, à propos de l'incomparable « Bref de sagesse » de l'oncle Guigue dans les *Olivades*, dont on ne trouverait l'équivalent que chez Villon : « Mieux vaut à Cadolive, — rire en mangeant l'olive — que rager à Paris — en mangeant des perdrix. » Je lui racontais que j'avais connu l'oncle Guigue dans la personne de notre lointain cousin Timoléon, d'Arles, que sa quotidienne et sûre sagesse avait fait surnommer « maître bon sens ». — « De ces pisseurs de science — n'ai donc pas l'impatience — Mieux vaut faire sa tâche — que s'enivrer de tout. »

De fil en aiguille, nous en arrivâmes à l'interjection *pas maï, pas plus*, qui fleurit, à propos de tout et de rien, sur les lèvres de chaque bon Provençal. « Ah ! pas plus », c'est la finale de toute conversation, entre personnes se rencontrant sur la route, à l'entrée ou à la sortie du village et ne voulant pas se quitter sans un mot cordial. Or, racontant à sa façon l'assassinat du maréchal Brune à Avignon, Henry Houssaye rapporte que les paysans, surveillant de la fenêtre le maréchal en train de prendre son repas, se disaient de l'un à l'autre « pas maï », ce qui, selon Houssaye, signifiait « il ne mangera plus ». Je fis observer à Houssaye que si « pas maï » signifiait « il ne mangera plus », toute la Provence, depuis plusieurs siècles, serait morte d'inanition. Là-dessus, notre académicien se fâcha et je vis le moment où, choqué de ma plaisanterie, cependant innocente, il sortait de table en pleurant. Mistral, lui aussi, pleurait, mais de rire (comme sa Ridette des *Olivades*) à la pensée de cet entêtement académique ; et nous convînmes que s'ils faisaient, au bout de leur pont, les immortels, leur dictionnaire avec cette connaissance sommaire des locutions courantes et de leur signification, ce devait être quelque chose de propre !

Car la gaîté et même la malice, avec ce qu'elle comporte de santé morale (étant un véritable soleil intérieur), circule

dans l'œuvre mistralienne. Ouvrez les *Iles d'or*, à la *Fourfoni de l'Oustau* (*la Chantepleure du logis*). C'est un petit monde ironique et charmant :

Le feu danse au foyer — en disant : « Vive la joie! » — Quand vous serez grandelettes — on vous mariera, petites! — Pour nipper votre trousseau — gaiement — coiffez-moi votre quenouille — Les jalouses — vont crever, quand elles vous verront, toutes roides de soie, lors de vos noces. — Vienne le tambourinaire! — Mes galants — battons-nous un avant deux? — Aïe, comme l'amour est doux, — l'amour fait à la veillée : — Mère, Jean me touche! (Jean, — touche-moi). Avoir quinze ans, — le joli coup de soleil!

Où trouverait-on rien de plus frais, de plus vif, de plus rieur et d'une meilleure veine populaire ! La main qui a écrit cette merveille légère est la même qui a gravé, dans le bronze sonore, le *Chant de la coupe* et l'ode aux *poètes catalans.*

Frères de Catalogne, écoutez! On nous a dit — que vous faisiez au loin revivre et resplendir — un des rameaux de notre langue; — frères, que le beau temps épanche ses ondées — sur les olives et les raisins — de vos chants, collines et vallées.

Cela est écrit en août 1861, avec quelle avance sur l'état des esprits, en Catalogne espagnole, comme en France ! La poésie de Mistral est une fenêtre largement ouverte sur la nature dorée et ses enivrements, sur les sentiments simples, vrais, éternels, sur les pensers graves et fiers, qui refont les races, sur les exploits du passé, sur la beauté des jeunesses, le courage des hommes, la fidélité aux mânes et aux lares, l'entraînement des cœurs. Essayez de respirer après cela l'odeur de renfermé qui s'exhale de *Madame Bossy*, chef-d'œuvre clos, sans ouverture, où l'on respire, d'un bout à l'autre, les bocaux de la pharmacie de Homais.

Nul génie, pour ces diverses raisons, n'a été plus méconnu — hors de son patelin — que Mistral, ou si vous préférez, plus inconnu. La majorité de nos contemporains, il y a vingt ans, ne l'appréciait qu'à travers le livret de *Mireille* de Gounod et la dédicace à Lamartine. Je parle pour les « lettrés ». Les autres riaient niaisement de son effort ou haussaient les épaules. Ils croyaient, comme Houssaye, que « pas maï » veut dire « il ne mangera plus ». C'est une honte, pour l'Académie française, qu'appelant à elle la collection de nigauds et d'auteurs manqués qui va de Marcel Prévost

à Jean Aicard et d'Émile Ollivier à Hanotaux et à Masson, elle ait négligé d'accueillir, par acclamations, le plus grand poète, français et provençal, du dix-neuvième siècle, le chantre inspiré, libre, sublime, de tout ce que l'Académie précisément est censée devoir honorer et maintenir. Il ne s'agit pas de savoir si Mistral aurait dû ou non se présenter à l'Académie. C'était à l'Académie à se transporter en corps à Maillane et à lui offrir, en rougissant, un fauteuil auquel il eût aussitôt conféré l'immortalité.

Il repose aujourd'hui, le roi des rois, le sage entre les sages, dans ce petit tombeau au pied des Alpilles, choisi par lui, voulu par lui, aménagé par lui, sur cette terre ranimée par lui. L'image du modeste et parfait monument figure dans les *Olivades*, environnée d'un poème, où l'effacement progressif de toute gloire humaine a la douceur d'un chant de nourrice :

— Sous mes yeux je vois l'enclos — et la coupole blanche — où, comme les limaçons, — je me tapirai à l'ombrette...

— Et quand les gens demanderont — à Jean des Figues, à Jean Guetré : « Qu'est-ce que ce dôme? » — ils répondront : « C'est la tombe du poète. »

« — Poète qui fit des chansons — pour une belle Provençale, qu'on appelait Mireille... »

— Et puis un jour on dira : « C'est celui — que l'on avait élu roi de Provence. — Mais son nom ne survit plus guère, — que dans le chant des grillons bruns. »

— Enfin, à bout d'explications, — on dira : « C'est le tombeau d'un sage, — car d'une étoile à sept rayons, le monument porte l'image. »

A mesure que les mots s'égouttent, suaves, de la vasque sacrée, ils semblent s'évaporer dans l'air subtil, pour une *ulterium metempsychon*. Mais il en faudra du temps, mes amis, pour que reparaisse, ici-bas, un Mistral !

Je ne puis terminer cette étude, imparfaite et trop sommaire, de ce qu'il y a de presque insaisissable dans Mistral, comme dans tout grand bienfait à visage humain (le poète est un don direct de la Providence, qui révèle les hommes à eux-mêmes), sans citer les quatre petits vers, en forme de refrain, de la pièce enchantée, au delà de toute musique terrestre, intitulée *Coucher de lunes*. Le poète énumère, parmi les dames du temps jadis, les plus célèbres Provençales, Mme Laure, Nicolette de Beaucaire, Blanchefleur, Ray-

monde, « la gente Sibylle », la fidèle Esclarmonde. Mais invinciblement, son cœur fidèle revient à Celle qui incarna pour lui l'amour de la race :

Mais, ô Magali — douce Magali, Magali allègre, — c'est toi qui m'as fait tressaillir.

En provençal : *Maï, ô Magali — douço Magali, — gaïo Magali, — Es tu que m'as fa tréfouli.*

De ce tressaillement auguste est sortie, pour notre joie, une œuvre sans pareille et sans tache, mêlée à un enseignement impérissable. Au-dessus des poèmes de Frédéric Mistral, dans leur auréole d'amour et de lumière, apparaît, resplendit ce chef-d'œuvre irréel et cependant réalisé : l'unité de sa vie.

LÉON DAUDET,
de l'Académie Goncourt.

Léon de Montesquiou

Un jour d'octobre, la seconde année de la guerre, l'*Action française* parut encadrée de deuil. L'un de ses fondateurs, membre de ses comités directeurs, Léon de Montesquiou enfin, était mort à l'ennemi. Il était tombé devant Souain, sur la route de Souain à Tahure. Il était tombé en attaquant à la tête de quelques-uns de ses hommes, pour faire taire un feu de mitrailleuses. Il était tombé le premier jour de l'offensive de Champagne. Exactement, le 25 septembre 1915. Il y a cinq ans.

Ces révélations de la mort provoquaient toujours, malgré tous les précédents, une sorte de surprise et de stupeur. Un doute invraisemblable, et proportionné au regret, une brusque et sourde révolte de l'être. Troublé de n'avoir pas été témoin de la dernière minute et du dernier mot, l'on exigeait encore une preuve, encore une douloureuse image. Et, le malheur confirmé, quand il fallait absolument se rendre, l'on se mettait à peser la souffrance et le sacrifice... Il fallut se répéter que, mort pour la France, Léon de Montesquiou avait déjà vécu pour elle.

*
* *

Le 2 août 1914, il se trouvait en Roumanie. Ne pensez pas qu'il fût parti sans savoir, lui qui, de toutes manières,

avait devancé l'événement. Par prévision générale, toute sa pensée ordonnée en fonction d'un avenir déjà menacé. Par prévision particulière de politique s'appliquant à montrer, à la veille de la seconde guerre, comment la France avait perdu la première. Et, enfin, il avait distinctement vu dans l'attentat de Serajevo l'occasion qui devait précipiter et consommer toutes les causes : « Ce fut Léon de Montesquiou, a écrit Jacques Bainville, qui m'apprit que l'archiduc François-Ferdinand et la comtesse Chotek avaient été assassinés... Il attendait mon impression. Je cherchais la sienne. L'une et l'autre se rencontrèrent et le même pressentiment vint nous assiéger à la fois. Il nous parut certain que, dès lors, la France irait, avec une vitesse accélérée, droit à la catastrophe. Le soir même, j'écrivais que ce crime aurait sur l'histoire le même retentissement que l'attentat d'Orsini. Nous ne nous trompions pas sur la marche des choses. Déjà, nous nous abusions à peine sur l'ampleur et l'intensité du mouvement (1). »

Mais il avait en Roumanie des intérêts qui ne pouvaient être négligés. Charles Maurras nous a conté — car c'est un vrai conte — comment il en avait pu revenir, « par le dernier train, par les derniers bateaux ». Constantza, sur la mer Noire. Constantinople, à l'arrivée; et le départ du 4 août, à bord d'un navire italien... « Un ciel incomparable. Le coucher du soleil derrière Lemnos et le clair de lune sur l'Archipel! Au fond du cœur, une dévorante inquiétude... Le mercredi, s'élève des eaux la blanche Athènes et son Acropole dorée. Montesquiou ne veut d'abord pas y monter, car son cœur est trop triste. Mais une jeune Grecque passant près de lui sur le pont lui a dit : — Vous êtes Français, monsieur? — Oui. — Que Dieu protège la France... Ces paroles le font sangloter, puis lui rendent courage (2). Il descendit, il fit « ses dévotions » au temple de la Victoire, au Parthénon, « dans la plus pure des lumières du monde ». La mer encore. Brindisi, Milan, Genève. Le dimanche 9 août, il passa la frontière et retrouvant sur le sol de la patrie une plus ferme espérance, il prend part à l'inoubliable communion. Il était à Paris le lendemain, à

(1) *Reversibilité*, dans l'*Action française* du 16 octobre 1915.
(2) *Le Tombeau de Léon de Montesquiou*, dans l'*Action française* du 25 septembre 1918.

cinq heures du soir ; deux heures après, il poussait la porte du cabinet de Maurras.

Cette rapide odyssée du voyageur, presque indifférent à la beauté aérienne ou marine parce qu'une seule idée le possède, le souci de la France, douce charge et lourd fardeau à porter seul au milieu des étrangers, quel épisode, quelle gracieuse et attirante préface au récit de ses travaux militaires ! Le regard s'y pose volontiers avant de pénétrer les sombres jours de la gloire et du deuil. Elle n'émeut que par comparaison et presque par contraste, mais le rapprochement une fois fait des jours différents, elle arrache des larmes. On le voit qui discute avec les changeurs de Péra, acceptant d'en être volé pour avoir des francs et partir, qui évite la dame ayant épousé un mari Allemand, qui regarde au fond des yeux la jeune fille d'Athènes quand elle exprime la sympathie universelle de la civilisation, l'amitié particulière de l'Orient ; on le voit qui consulte des horaires et se loge en des vagons bondés, qui se hâte, et il allait vers la mort. Il écrivait en route] (1) : « Je vais à Paris demander au ministère qu'on me rende mon grade d'officier. Et si, pour une raison quelconque, on ne veut pas, qu'on me mette au moins comme simple soldat dans un régiment de l'active. Je souffrirais trop de la demi-inaction de la territoriale, dans laquelle je suis normalement versé... J'ai bon espoir que nous nous reverrons. Si cela ne devait pas être (*comme cela est dit, sans que le mot de mort soit prononcé, ni aucun de même racine, en termes dont la légère abstraction a été commandée par la pudeur virile!*), si cela ne devait pas être, je sais que l'on vit dans le cœur des amis fidèles. Et c'est une vie qui me sera douce, plus douce que celle que je devrais vivre sur cette terre si mon pays est vaincu... »

Combattant volontaire, il allait commander à d'autres volontaires, les étrangers du 2e régiment de marche. A Orléans, M. Louis Vierge, rédacteur au *Journal du Loiret*, l'a vu chef, et tranquille. Il s'exerçait à porter des sabots, unique chaussure pour la boue des tranchées ; il disait, avec son rire joyeux et vivant : « Bientôt je serai assez habile pour figurer dans un quadrille. » Il voulut connaître un par un tous

(1) *Action française* du 25 mars 1916.

ses hommes, les prenant à part, et il demeura toujours à leur disposition, accessible, vrai prince, gagnant les cœurs par le doux et silencieux pouvoir de la sympathie. Les soldats le nommaient père, et même papa, on voit la nuance : « papa Montesquiou ». C'est un rite qui signifie bien quelque chose. Lorsqu'ils franchirent à sa suite, au mois d'août 1915, la ligne reconquise de l'Alsace, il leur adressa des paroles qui devront demeurer comme la parfaite expression de notre droit. Il expliqua. Il rendit plus claires à ces étrangers les raisons qu'ils avaient de combattre pour la France : l'héritage de Rome à défendre et la barbarie à contenir, une affreuse brutalité. Il excellait ainsi à révéler la face concrète et véritable des choses que le vocabulaire de la révolution a volatilisées. « Ce n'est pas une guerre comme une autre que nous menons en ce moment, une querelle de deux ou plusieurs peuples se disputant des territoires. C'est une lutte à mort pour sauver l'Europe du joug... Nous allons, mes chers soldats, présenter nos armes à la terre d'Alsace (1). » Lui-même n'avait plus cinq semaines à vivre.

En quittant le camp de Craonne, en novembre 1914, il avait voulu qu'un prêtre l'entendît. Il n'avait pas encore retrouvé la foi. Il en était exactement là, « qu'il avait besoin de l'immortalité de l'âme parce qu'il avait besoin de l'immortalité du cœur » (2). Paroles à retenir, qui font voir par quel cours des sentiments et par quel souhait le disciple d'Auguste Comte (l'immortalité du cœur) pourra aboutir à confesser la réelle immortalité de l'âme et, de conséquence en conséquence, toute la foi d'un chrétien. L'absolution lui apporta un grand contentement. Où nous reconnaîtrons, incroyants, pour peu que nous ayons été instruits du christianisme, un premier effet de la Grâce. Il lui semblait qu'il « n'aurait pas été muni de tout ce qui est nécessaire pour la guerre ». Et il priait déjà. Il disait : « Mon Dieu, si vous existez, faites que je croie en vous. » Comparez cet appel, pascalien dans son fond s'il porte dans sa forme d'autres influences, aux injurieux défis de l'impiété romantique, si vous voulez connaître le mouvement

(1) *Action française*, 17 novembre 1918.
(2) Les grands traits de la conversion de Montesquiou sont résumés dans une lettre citée par l'*Action française* du 25 avril 1916.

d'un siècle. Mais en janvier 1915, il est épargné par un obus devant Craonne. Quatre pas qu'il avait faits, l'obus tombait à la place qu'il venait de quitter. Il demande à l'amitié de « remercier la Providence ». Et le 23 septembre, deux jours avant de disparaître, cependant que l'artillerie grondait : « Je réfléchissais beaucoup cette nuit et voici notamment l'une de mes réflexions. Devant l'horreur que je m'imaginais sur ce qui devait se passer de l'autre côté, je priais. Et alors, je me disais : dans une circonstance où j'avais besoin de toutes mes forces morales, j'ai recouru à la confession et j'ai été jusqu'à la communion. *Il serait indigne* que plus tard, quand j'aurai retrouvé une vie facile et heureuse, j'abandonne un tel secours, parce que je n'en sentirais pas immédiatement le besoin... » Ainsi, selon le mot de Maurras, s'étaient rejointes, dans le sein de l'Église catholique, « les riches synthèses de cet esprit et les profondes sympathies de ce cœur ».

Il avait quitté depuis peu, pour le front de Champagne, ses cantonnements d'Alsace, et ces hôtes parfaits, qui ont voulu dire le détail des reposantes journées, et le charme déchirant du souvenir. Petit tableau familier, presque rustique, du sentiment le plus élevé. Le sang d'une race y parle :

Notre cher monsieur, élevé dans l'opulence et tout le confort, eut la bonté de nous dire et de nous répéter souvent qu'il était très bien dans son petit logement. A défaut de luxe, il avait, ce qui est certain, une chambre bien propre, un bon lit et un bon fauteuil, où il pouvait reposer ses membres fatigués... Mais, disait-il, je suis dans le luxe ici ; quand on a passé huit mois dans les tranchées, on est heureux de se trouver dans une belle oasis. Ce qui est certain aussi, c'est que, constamment, nous l'avons entouré de notre respectueuse affection. Son grand mérite et ses grandes souffrances morales et autres nous en faisaient un devoir... Un seul désir de sa part était aussitôt accompli. Après ses repas, qu'il prenait avec ses camarades, et une honnête récréation, il rentrait dans sa petite chambre, s'occupant de ses correspondances, ou il allait au petit verger attenant à la maison se mettre à l'abri, et là, il lisait avec un vrai bonheur (1)...

(1) *Action française* du 21 janvier 1916.

A la veille de la première grande offensive de la guerre, Léon de Montesquiou était animé d'une confiance à la mesure de son dévouement. C'est ce qu'il écrit à ses amis, c'est ce qu'il note d'un trait rapide sur les pages de ces carnets dont Maurras a comparé les signes abrégés aux paroles de sa correspondance (1). Il a de cette manière deux fois transcrit, d'après la croix d'un tombeau, les vers de Victor Hugo : « *Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie — Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.* » Commentaire : « Nous sommes environnés de tombes. » Il a deux fois transcrit la vertigineuse rêverie d'Ambroise Soudé, dominicain de vingt ans, mort au champ d'honneur, et c'est le plus désespéré gémissement échappé à des lèvres humaines : plus de jour ni d'issue, sinon au delà des formes. « L'oubli descendra sur notre héroïsme, comme les corbeaux du soir sur des cadavres... Il n'y a d'épopée que de la légende et notre mort sera trop *vraie* pour être jamais chantée. Notre âme sera seule au monde à savoir le ravin où nous aurons roulé. » Et Montesquiou : « Elle me fait penser (la dernière phrase) à ce bois raviné qui est en face de ma tranchée et qui renferme tant de cadavres qui, depuis plus de quatre mois, attendent la sépulture. » Voilà la gravité de sa méditation, un beau pli sur le front sévère. Et toutefois, c'est avec un frémissement de sa force et quasi d'allégresse, que sur ce même cahier de poche rouvert le 22 septembre, il jetait : « Apprenons que c'est pour le 25. »

Oui. Dans le bois Bricot, « des Saxons s'obstinaient à tenir, en dépit d'un arrosage méthodique » (2). Ils avaient une bonne position en contre-pente, une ou plusieurs mitrailleuses dont le feu, prenant les Français en enfilade, les tenait sur place. Le lieutenant demanda des volontaires : six hommes partirent derrière lui. Sol glissant et labouré. « La mitrailleuse allemande se mit en marche et Montesquiou, frappé en pleine tête, tomba roide (3). » Il avait pu lancer le dernier cri de sa volonté : « A la baïonnette ! En avant ! »

On l'a vu, couché sur le champ de bataille, « les bras en croix, revolver au poing, les yeux clos, la figure à la

(1) *Action française* du 25 mai 1916.
(2) *Action française*, 18 octobre 1915. Lettre d'un volontaire américain blessé.
(3) Les autres prirent la position, un caporal tuant de sa main l'officier allemand qui commandait.

fois calme et énergique, la bouche entr'ouverte comme dans un dernier commandement ». Et les soldats pèlerins qui ont salué la tombe nous l'ont décrite : « Au nord de la route de Souain à Tahure, face à la borne kilométrique 37.3, à cinquante mètres environ de ladite route. » Un tertre de terre blanchâtre. Sur la croix de planches le nom, le grade, la date et : « Priez pour lui ! » Fichée dans la craie, une bouteille contenant une feuille de papier, qui porte aussi « les noms et qualités » du lieutenant. Le champ de bataille était « dénudé comme une lande ». Quelques bois maigres et brisés (1) dont les machines de guerre ont haché les branches.

*
* *

Celui qui mourait ainsi, n'ayant à sa manche que deux modestes galons, était âgé de quarante-deux ans. Même si l'on considère que l'action héroïque a atteint, en quelques minutes fulgurantes, au degré d'une perfection sublime, par sa valeur exemplaire, par le beau secret d'une réussite méditée et accomplie comme un poème, « le sentiment de ces terribles et lointaines équivalences qui semblent entrer dans la loi générale du monde n'y est pas contenté, car, trop évidemment, Léon de Montesquiou valait pour la patrie beaucoup plus, infiniment plus que la mitrailleuse au feu meurtrier (2). » Aux lumières de l'intelligence et du cœur, à l'aptitude au commandement, quel qu'il fût, il joignait toutes les dispositions intellectuelles, morales et même physiques de l'homme d'État. L'une des dernières lettres qu'il ait écrites à ses amis (3), la veille du dernier jour, porte une courte méditation pleine de cette force raisonnante et généralisatrice qui était sienne. Le même homme qui allait sacrifier sa vie à ce qu'on pourrait appeler « le devoir du secteur », n'eût pas été satisfait s'il n'avait pas promené un grand coup d'œil sur l'ensemble de la bataille et des circonstances, selon sa vocation de philosophe politique.

Léon de Montesquiou est né le 14 juillet 1873 au château

(1) *Action française*, 17 et 29 octobre 1915. La deuxième lettre était de Xavier de Courville, aspirant d'artillerie.
(2) Charles Maurras, *Action française* du 18 octobre 1915.
(3) Citée dans l'*Action française* du 25 septembre 1918.

de Bligny, à Briis-sous-Forges (Seine-et-Oise). Il tient tout entier d'une guerre à l'autre, comme Péguy, exemples achevés de cette continuité, de cette solidarité des générations, dont une autre victime a donné une si belle paraphrase (1). En 1878, ses parents ayant hérité du château de Courtanvaux (dans la Sarthe), c'est là que l'enfant, c'est là que le petit Parisien « alla à la campagne », là qu'il reçut ces images agrandies du monde, si nécessaires à la formation d'une âme. Selon ses propres paroles, c'est aussi là que ses aïeux vont lui être enseignés, et d'abord par d'illustres portraits.

La race des Montesquiou-Fezensac est en effet si ancienne que, dans ses profondeurs historiques, la rêverie se perd. Sa tradition précède archives et cartulaires, si bien que quelque chose, une petite phrase, peut faire sentir en un moment cette ancienneté fabuleuse. La maison de Montesquiou-Fezensac considère qu'elle est issue de la première race des rois de France. Cela explique comment Louis XVIII disait spirituellement à Anatole de Montesquiou, l'aide de camp de Napoléon : « Je comprends que vous ne soyez pas légitimiste ; la légitimité, c'est vous. » Ces « Mérovingiens » comptent ainsi parmi leurs ascendants des princes qui ont régné en Aquitaine et Gascogne, et un cortège de grands hommes, entre lesquels Montluc, d'Artagnan et le maréchal de Montesquiou, sauveur de la France, avec Villars, à la bataille de Denain. Par sa mère, dont les ascendants ont régné sur la Roumanie, Léon de Montesquiou était prince deux fois. Écrivain et soldat, il a été, de toutes façons, le plus noble exemplaire d'humanité. Il est difficile de réunir à la fois plus de grandeurs.

Il avait fait ses études au collège Stanislas. Ses professeurs se rappellent un enfant qui était doux, disent-ils, généralement rêveur et silencieux, avec de rares accès de colère violente, d'une conscience et d'une gravité extraordinaires (2). Tendre, et d'une bonté touchante, on le blessait facilement, — et il est naturel qu'un jeune être soit susceptible dans ses sentiments ouverts et favorables, délicats, exposés. Une force de réflexion étonnante chez un enfant,

(1) Pierre Gilbert. Voir *la Forêt des Cippes*, t. Ier, p. 171.

(2) Il m'a été donné de consulter et de suivre, pour toute cette partie de la présente étude, un grand ouvrage, encore inédit, consacré à Léon de Montesquiou.

et la force du caractère à proportion. Son professeur de violon se rappelle comme il regardait avec courage. « On ne lui aurait jamais fait avouer qu'il était fatigué. » En 1891, il suivit les cours de l'École de droit, et pendant sept ou huit ans on le vit occupé, en même temps que par ses études, de lecture, d'escrime et de musique. Il ne se contente pas facilement, il ne joue pas pour briller dans les salons, il va au Conservatoire. En escrime, « un jeu nettement classique, servi par une main fine et légère, guidé par un coup d'œil prompt ». Sa thèse de doctorat (en 1899) traite de la suppression du duel. Il va jusqu'au bout de ses entreprises. Pleine de travaux et de pensées, sa jeunesse poursuit cette recherche par elle-même de la personne humaine, grand signe d'élection. Un trait de sa vingt-sixième année : il s'était un jour reproché, dans un cas, d'avoir préféré « son intérêt à celui des autres ». Pour s'en punir, il voulut « s'imposer un petit sacrifice qui, vraiment, lui coutât » et qui souvent renouvelé, lui rappelât « *le devoir de l'altruisme auquel il avait manqué* ». Il cessa de fumer. Où l'on voit que les comtistes aussi savent faire pénitence... Et malgré tout, l'on imagine qu'il n'était pas entièrement satisfait. Il attendait d'avoir, comme il l'a dit, trouvé pour s'y dévouer « un but plus grand que lui-même ».

Pour les hommes de la génération de Montesquiou, l'année 1898 a été, jusqu'à la guerre, la plus importante de leur vie. Coïncidant avec la première maturité de leur jeunesse, elle a marqué leur accession obligatoire à une vie politique si furieuse qu'elle prit forme de guerre civile. La revision d'un procès de trahison jeta les Français les uns contre les autres. Deux partis aux prises, avec une passion dont ceux qui sont venus plus tard ont peine à se faire idée. L'un, pourvu tout de suite d'une doctrine, ou qui l'exploita, d'un ensemble d'idées, fausses, mais alors animatrices. Exactement : les principes de la Révolution de 89, avec toutes leurs conséquences, déduites au cours d'un siècle par une suite de génies sentimentaux, pères et docteurs d'une nouvelle Église, dont le dogme central proclamait, au besoin contre la société, la royauté de l'individu. Et l'autre pensait, ou sentait, d'une manière parfaitement hostile à cette perpétuelle rebellion ; seulement, à l'exception d'un petit nombre, on le savait à peine. Au dreyfusisme qui, menaçant d'abord l'État, allait le conquérir

par une espèce de révolution fourrée (1), des voix illustres, celles d'un Lemaître, d'un Coppée, d'un Bourget, d'un Barrès, opposaient les réactions d'un sentiment français.

La *Ligue de la Patrie française* créée pour en appeler au nombre, quelques-uns songèrent à la fortifier d'un cercle mieux défini d'études et d'action, qui fût à la fois un laboratoire d'idées et une casemate irréductible. Il s'agissait de traduire en idées, pour les fonder, les sentiments, puisqu'ils étaient contestés, les plus essentiels de la vie de société. Il fallait fournir au nationalisme, avec une méthode d'investigation, le moyen de résoudre le problème en suspens, qui était celui de l'État, par une conclusion proprement politique, offrant au patriotisme alarmé une vraie sécurité, à la raison des certitudes. Dût-on y mettre cinquante ou cent ans, il s'agit par la suite de réussir ce que la *Patrie française* n'avait fait qu'entrevoir et désirer. Ainsi naquit l'*Action française*, le 8 avril 1898 : « Nous annonçons, déclarait Henri Vaugeois, l'année suivante, la fondation d'une société en participation ayant pour but de créer une relation quotidienne entre le peuple et les hommes d'une culture élevée. » Cette ambition, d'une nouveauté inouïe dans la modération de ses termes, confirmait ce que l'auditoire savait déjà d'un grand programme. Un jeune homme se leva, il marcha vers l'estrade, il demanda, le premier, qu'on l'inscrivît : « Léon de Montesquiou. »

Il avait vingt-six ans. « De taille moyenne, le nez busqué, la tête un peu forte, les cheveux blonds rejetés en arrière, les mâchoires fortes, l'œil mordoré, un regard énergique et lumineux, une autorité rayonnante, une voix chaude et profonde, par tout le visage quelque chose de l'aigle et quelque chose du lion (2). » La direction de toute sa vie était fixée. Il a trouvé *ce but plus grand que lui-même...*

*
* *

Il est disciple de Bourget et de Barrès. Il a dit qu'ils étaient « ses initiateurs », qui avaient « déblayé et orienté sa pensée ». Barrès, le premier, avait prononcé le nom du

(1) Ce que Georges Sorel a nommé la *révolution dreyfusienne* et Charles Maurras la *quatrième république*.

(2) J'ai tiré ce portrait, si parfait qu'il n'y avait pas à en essayer un autre, du livre inédit déjà cité.

nationalisme, en l'appliquant aux choses de France. Barrès lui avait « présenté la nécessité de juger les choses politiques, non par rapport aux idées abstraites, mais bien par rapport aux intérêts de la France ». Et, d'autre part, Bourget, par exemple dans son roman de *l'Étape*, lui faisant sentir que la société n'était pas constituée d'individus solitaires mais de familles et de groupes, lui avait transmis une tradition de moraliste et de sociologue. Sous l'influence de ces deux maîtres, il écrit ses premières études ; il les réunit en 1900 sous l'influence de Maurras. Il jugea que Maurras apportait une politique entièrement restaurée, art et doctrine, et puisqu'il en acceptait les prémisses, il ne pouvait refuser la conclusion, à moins de prendre en défaut le raisonneur et l'observateur. Ce qu'il a certainement essayé, pour ne se rendre qu'à bout d'objections. Son œuvre en témoigne encore.

Elle est formée de neuf volumes et d'une quantité de brochures pour la propagande. De sa main ou de son choix, une brochure n'est pas faite de feuillets que le vent emporte si vite. On la garde, on la relit, elle sert. Toutefois, la critique a d'abord à considérer ses vrais volumes. Pour la commodité, on peut y distinguer quatre groupes. Le premier comprenant trois ouvrages : *le Salut public, la Raison d'État, les Raisons du nationalisme :* méditations sur les principes généraux et les éléments constitutifs de la société, les conditions, l'origine et le but du pouvoir politique. Le second, deux études, *le Système politique d'Auguste Comte* et *les Consécrations positivistes de la vie humaine*, qu'il faut mettre à part l'une et l'autre à cause de l'importance du comtisme dans sa propre formation. Le troisième, analyse et commentaire de deux maîtres de la contre-révolution : *le Réalisme de Bonald, l'Œuvre de Frédéric Le Play.* Et le dernier, enfin, de deux volumes encore, *1870 ou les causes politiques du désastre, — Notes sur la Roumanie* ; examen de deux cas concrets, historiquement établis, et critiqués à la lumière des principes antérieurement acquis (1).

On admire beaucoup de notre temps, l'on fait profession d'admirer, dans une œuvre littéraire, les qualités morales, notamment la sincérité. Personne n'en a eu da-

(1) Les trois premiers livres, chez Plon. Les autres, à la *Nouvelle Librairie nationale*, qui prépare une édition des *Œuvres complètes* de Montesquiou.

vantage que Léon de Montesquiou, mais c'est une louange qui paraît grossière. Admirez cette parfaite simplicité, cet air de détachement, je dis mal, cet air plutôt de sérénité, dont on se plaît à distinguer les éléments : modestie, fierté, grandeur d'âme et gentillesse, humanité. L'œuvre entière est inspirée de la passion du bien public, et ce patriotisme, source commune de tout un corps de doctrines, découvre chez lui particulièrement le caractère d'une cause toujours active. De livre en livre, il en développe avec rigueur les conséquences. Du reste, aucun « effet », et, ne s'attachant pas à plaire, Léon de Montesquiou auteur enchantait. M. de Roux a observé que son art, pur de toute négligence d'amateur, ne comportait pas un seul pli professionnel (1). Un style de grand seigneur : relisez-le pour savoir ce que c'est. Et le philosophe politique, surtout des derniers ouvrages, tout remplis de vues sur la vie quotidienne des peuples dans ses rapports avec l'avenir, révèle à chaque instant, qui passerait de plain-pied à l'acte, l'homme d'État (2).

Léon de Montesquiou a confronté, de plus près que personne, Joseph de Maistre, Bonald, Le Play, Auguste Comte et Taine d'une part, et de l'autre Rousseau, Michelet, Hugo : la longue théorie d'enfants pas toujours sublimes qui ont introduit dans la politique, cet art royal, la folie de leur imprudent génie. Sur Rousseau notamment, il revenait volontiers, lui opposant à chaque occasion et les leçons tirées d'ailleurs et son propre raisonnement magistral. Cette exposition, poursuivie en manière d'incessant parallèle, imprime à cette œuvre une force de persuasion extrême. Le conseil a été donné d'y renvoyer les esprits incertains ; à l'école d'une certitude motivée, expliquée, prouvée, échelonnée, avec une bonne foi pour ainsi dire contagieuse.

La Révolution n'était pas achevée, que la critique en était déjà faite et parfaite. Par Rivarol, ensuite par Joseph de Maistre et Bonald. Ces trois grands esprits inécoutés, en vain debout au seuil du dix-neuvième siècle, Montesquiou pensa qu'ils avaient eu raison, qu'ils avaient été seuls

(1) Dans l'admirable portrait publié par *le Divan*, à l'un de ses numéros consacrés aux écrivains tués à l'ennemi.

(2) Dans sa préface à une nouvelle édition de 1870, Georges Valois a noté les services que Montesquiou pouvait rendre à notre diplomatie en Orient, et surtout en Roumanie.

à avoir raison, que l'impopularité ou l'ignorance n'importaient pas, qu'il fallait que notre audience leur fût acquise, et il a passé sa vie à les faire connaître, du moins les deux derniers. Il serait curieux de voir pourquoi il a donné moins de soins à Rivarol, et si l'inimitable lui parut trop brillant et trop fragmenté, trop tôt interrompu et parfois trop éloquent pour le goût d'un siècle ingrat. Ils étaient tous les trois des auteurs difficiles. Avec les habitudes d'esprit et de langage de l'ancien régime, ils croyaient pouvoir compter, quelle que fût la vogue de l'erreur et du préjugé, sur un dernier public. Sur des restes de lumières, à la clarté desquelles ils voulaient être lus (et Rivarol se tut de désespoir lorsqu'elles lui parurent trop offusquées). Montesquiou, au contraire, commença d'écrire en un temps où le désir et le sentiment de l'ordre demeurant fort vifs, la faculté de raisonner vite et correctement, en dehors des sciences a presque entièrement disparu. Léon de Montesquiou le constate, et sans s'émouvoir il entreprend ce monde impossible. Il est donc obligé d'appuyer. Il reprend les notions, les éléments ; il a ce courage, il ne craint pas d'enseigner. La bonne grâce qu'on lui voit tient à ceci, qu'il s'enseigne lui-même. Il cherche devant vous. Il vous invite à son travail. Et vous sentez irrésistiblement que nul souci temporel, nul secret égoïsme ne le peuvent détourner. Il applique à la lettre le commandement de Le Play : « Il n'y a pas d'autre règle de réforme que de chercher le vrai, et de le confesser quoi qu'il arrive. »

Le Souverain, disait-il en partant, c'est-à-dire le principe ou l'élément dont la découverte doit ordonner toutes nos idées politiques, c'est *le Salut public.* La souveraineté n'est pas fondée sur le droit divin des gouvernements, quels qu'ils soient, elle n'est pas fondée davantage sur la volonté générale, car si elle voulait la ruine de la société, Rousseau a beau dire, il faudrait pourtant l'empêcher de consommer cette ruine. Or, tout régime d'État créé et prolongé par élection sert peu et mal l'intérêt général, dont l'hérédité politique a nécessairement l'entente et le goût, par la coïncidence avec lui de son propre égoïsme. En France et généralement pour toute société dont les intérêts ne sont pas simples, cette hérédité capable d'un constant arbitrage ne peut être que monarchique. Telle était la substance des petites notes ajoutées par Montesquiou au recueil de ses

premières pages; d'un ton, ces notes, que l'auteur de l'*Enquête sur la Monarchie* a eu raison de qualifier d'extraordinaire. Rapide, précise, modeste, sa propre critique. Pourquoi songe-t-on à Dante? dans la *Vita Nuova : « Ce sonnet se divise en trois parties...* »

Les critiques libéraux des *Débats* lurent l'étrange livre, et ils parlèrent ainsi : « Pourquoi et comment, aux termes de ses périgrinations, M. de Montesquiou se trouve-t-il transporté en pleine monarchie comme en pays de rêve, c'est ce qu'il aurait été bien embarrassé de dire. » Admirez Montesquiou. Loin de se récrier, loin de protester que non, qu'il n'a pas manqué d'indiquer ses raisons, il avoue qu'il s'est exprimé trop vite. Et c'est vrai. Il y a peut-être ce défaut d'art dans son premier livre, rançon de la bonne foi. Sans marquer d'humeur, Montesquiou présenta un nouvel ouvrage, disant : « Si j'ai été transporté en pleine monarchie, c'est par raison d'État. Voici ce que c'est. Elle ne permet pas que les principes de 89 aient barre sur elle. » Le troisième volume sera composé, comme les précédents, d'une suite d'études portant chacune sur l'un des points à critiquer ou établir, et les reliant par des générations bien distribuées. Le premier nationalisme déclinera, dédaigné par les électeurs, mais ces conférences que Léon de Montesquiou publiait en librairie après les avoir dites, développaient déjà ce second nationalisme, monarchiste à son terme logique, dont nous avons vu le progrès.

Il avait accepté de parler à son corps défendant, et pourtant la volonté et la bonne foi conjointes créèrent un orateur. Nous étions dégoûtés de l'éloquence, mais un Montesquiou, un de Roux, un Léon Daudet, ont fait admirer chacun à sa manière une action oratoire qui n'avait plus rien de commun avec l'éloquence du Parlement. « Bien faite pour porter des pensées », telle fut la parole de Montesquiou (définie par Maurras). L'on goûtait « le charme poétique de ce langage si sévère pourtant qui se rapproche d'autre part des formules de la science... » Et Daudet (1) :

Il y a un poncif sur l'inattention du public français. Ce public est au contraire d'autant plus attentif qu'on exige de lui un effort plus grand. La difficulté abordée le capte, et, vaincue, l'exalte.

(1) Montesquiou orateur. *Action française* du 15 octobre 1915. Voir aussi M. de Roux, l'article du *Divan*.

Pendant que Léon de Montesquiou parlait, un dialogue muet s'engageait entre ses auditeurs et lui : — Je vous livre le meilleur de ma pensée, le fruit de longues méditations. — Nous le sentons bien à ton accent. — Puis-je vous mener encore plus loin? — Aussi loin que tu voudras, tu parles clair...

« Sa grande âme se communiquait. » Comme dans ce grand discours de la salle Wagram, où, disant avec une émotion qui répondait aux circonstances, la tâche de l'*Action française*, il proclamait, dans une conclusion inoubliable, que « rien, rien, rien ne pourrait la faire renoncer, et qu'elle suivait le commandement des morts, pour que nos enfants trouvassent, en venant au monde, encore une patrie. » L'accent des derniers mots, la pause de la voix avant le mot *encore*, la valeur que prit un adverbe si simple, reversant tout à coup sur le complément toute la signification un moment suspendue : *encore une patrie*, c'était l'art à l'état spontané, une science ingénue, la parole humaine reproduisant le mouvement de l'esprit, comme un chant intelligible pur de tout moyen prémédité.

Le commandement des morts... Léon de Montesquiou suivait Auguste Comte depuis longtemps. Entre tous les maîtres de vérités qu'il avait choisis, il a été disciple d'Auguste Comte. Il l'a été jusqu'à sa conversion, un instant séduit même par la fameuse loi des trois états successifs de l'humanité, à cause, disait-il, de « sa grandeur ». On peut dire qu'il a été disciple politique de Comte jusqu'à sa mort, un mot de Bonald souvent cité, et par lui-même, montrant par quelle distinction ou par quelle assimilation deux idées apparemment divergentes peuvent être conciliées, si la question se pose. « La nature des êtres en société, disait Bonald, et la volonté de Dieu veulent la même chose ou sont conformes. Nature des êtres sociaux, ou de la société, volonté sociale, volonté de Dieu même, sont des expressions synonymes... »

Autant que la pensée de Comte, Léon de Montesquiou fut retenu par le cœur de l'homme et la majesté du système, le plus considérable qu'on eût vu depuis longtemps. Système qui n'était pas destructeur de la société, élevant au contraire l'*altruisme* à son plus haut degré humain, et s'attachant à la conservation comme au progrès des sociétés. Montesquiou répondait à l'*Appel aux conservateurs*. « Sans

devoir devenir pleinement positivistes, les vrais conservateurs peuvent aujourd'hui se rendre la nouvelle synthèse assez familière pour en faire sagement des applications décisives, aussi favorables à leur dignité personnelle qu'à leur office social. » Et Montesquiou : « Tel était mon sentiment, que les conservateurs trouvent dans Auguste Comte bien des choses desquelles ils peuvent tirer avantage. » Le *Système politique d'Auguste Comte* est le plus long ouvrage qui soit sorti de sa main : nous n'avons pas « meilleur tableau du positivisme ni meilleure introduction à Comte ». Un bon juge veut ne comparer à ces études que celles d'Antoine Baumann et du père Gruber. « Les comtistes les plus hostiles à l'*Action française* durent reconnaître l'autorité du travail de Montesquiou. Les autres l'avaient prié d'occuper une place dans l'exécution testamentaire d'Auguste Comte » (Charles Maurras, 9 octobre 1915). Il avait exposé la synthèse positiviste, comme Auguste Comte lui-même, d'une façon abstraite. Mais Comte, restant ainsi dans l'abstraction, n'avait pas écrit toutefois « pour la pure jouissance intellectuelle de remuer des idées ». Il avait eu ce but concret : réagir sur les hommes, régler leur existence. Dans son livre, le second, Montesquiou a voulu dire de quelle manière. On sait que le philosophe avait partagé la vie de l'homme, depuis la naissance jusqu'à sa mort, en neuf phases ou périodes, chacune marquée et vouée par une cérémonie ou *consécration*. Il restait à dire les conseils qu'un positiviste est appelé à donner, au nom de la doctrine, pour chacune de ces phases. Entreprise de moraliste et de politique dont Montesquiou se cachait à lui-même l'originalité, où il se révèle, non plus seulement l'interprète et démonstrateur du positivisme mais son continuateur, qui lui apporte au moins des applications, un prolongement.

Il a abordé avec la même charmante et grave modestie les deux autres : Bonald et Le Play. A l'entendre, il se serait contenté de retenir les plus belles pages du premier, confessant toutefois, mais sans insister, qu'il les a groupées par sujet. Sans presque voir sa propre part de critique et d'invention : cette comparaison perpétuelle dont j'ai déjà parlé. Ni qu'il se réfère, pour juger des uns et des autres, et de Maistre et de Bonald, à l'histoire d'un siècle plein d'expériences ruineuses qu'ils n'avaient point connues. Où il n'avoue guère qu'un recueil de pages choisies coupées de

commentaires, vous trouverez un livre de critique politique. « Si on regarde comme absurde, disait-il, de rédiger une constitution, on peut du moins chercher à poser les principes politiques fondamentaux, principes reconnus par la raison et confirmés par l'expérience des siècles, par l'histoire. Ce sont quelques-uns de ces principes que nous étudions avec Bonald. » Ambition qui ne serait jamais petite ; on y sent en outre l'aiguillon du pressentiment.

De même avec Le Play. Au lieu de la méthode déductive qui est celle de Bonald, au moins dans ses procédés de démonstration, Le Play a usé d'une méthode fondée sur l'observation répétée et consignée. On sait qu'il a ainsi mené une enquête universelle auprès des « autorités sociales » et des ateliers, qui dura vingt-cinq ans, et d'où sortirent les *Ouvriers européens*, puis *la Réforme sociale*. Sans en avoir inventé le principe, le propre de Le Play est d'en avoir ensemble multiplié l'exercice et restreint l'objet, afin de parvenir à une connaissance toujours plus avancée. Montesquiou lui reprochait, avec un cordial respect, d'avoir laissé tant de vérités partielles dont il procure le bénéfice, en suspens et comme découronnées.

La nécessité de conclure précisément comme il l'avait fait, avant qu'il fût trop tard, lui semblait de plus en plus impérieuse. Il est frappé en Roumanie du spectacle de cette nation, pauvre, malheureuse, divisée contre elle-même, en proie à l'anarchie, dominée par l'étranger, aussi longtemps qu'elle ne peut se dégager de la monarchie élue et temporaire, renaissant lorsque l'hérédité confie ses destinées à un homme comme un patrimoine. Et reportant son regard en arrière, sur ce qu'il aimait le plus au monde, il se désole de voir la France succomber parce qu'elle avait subi les volontés journalières et inconséquentes de la démocratie impériale, serve de l'opinion, cependant que chez ses ennemis le fils succédait au père... Il aurait vu l'effet, seulement plus sourd et célé, de causes politiques analogues, dans le retardement de la victoire, dans le prix qu'elle a coûté, jusque dans la cendre de ses fruits.

*
* *

Patriote et sociologue rigoureux, Léon de Montesquiou était tout inspiré par l'amour. C'est lui, qui l'oblige, ou c'est

elle, la bonté. Le genre humain a-t-il ami plus véritable que cette race, intolérante ennemie des idées fausses? Il n'était qu'amitié pour les personnes. Il sentait que le désordre expose les hommes tous ensemble aux coups d'un sort misérable. Il n'aura donc de cesse qu'il n'ait reconstruit dans son esprit les conditions, méconnues, d'un ordre, où l'homme pût rencontrer sur la terre immense un peu du bonheur qui est humainement possible. Et quand son imagination lui représentait les actes qui devaient répondre à ces hautes idées de relation et de dépendance, il tenait qu'aucun sacrifice personnel n'était trop grand qui dévouât un homme à ses semblables.

Notre rôle d'ici-bas (1), c'est donc, comme je viens de le dire, d'être un digne, — pour employer le qualificatif qu'affectionnait Auguste Comte, — un digne serviteur de l'humanité. Ce rôle n'est pas facul tatif, je veux dire moralement facultatif. C'est un devoir pour nous de le remplir, et du mieux qu'il est possible. A l'humanité, en effet, nous devons ce que nous possédons, comme biens et spirituels et matériels. Car, si ce sont, il est vrai, nos parents qui nous ont élevés, éduqués, nourris, protégés... si ce sont des individus déterminés qui ont travaillé de toutes façons pour nous... tout ce qu'il nous donnaient, c'est de l'humanité qu'eux-mêmes le tenaient. C'est donc jusqu'à l'humanité que nous devons faire remonter notre reconnaissance.

Suivant notre sentiment de la justice, nous ne pourrions donc être dispensés de tout devoir envers l'humanité que le jour où nous aurions payé intégralement notre dette, c'est-à-dire le jour où nous aurions restitué en services à l'humanité l'équivalent de ce que nous avons reçu d'elle. Or, qui ne voit que ce jour n'arrivera jamais?

N'est-il pas arrivé, pour Montesquiou et les autres victimes de la guerre la plus cruelle? Les assises mêmes des sociétés paraissent ébranlées. Mais eux ils ont acquitté, et par des souffrances inouïes, la dette de chacun envers tous, de telle manière que les survivants n'ont peut-être jamais été, à ce degré pressant et intime, les débiteurs des morts.

EUGÈNE MARSAN.

Septembre 1920.

(1) *Les Consécrations*, p. 82 et suivantes.

Les Associations cultuelles et l'Église catholique

La communication que nous publions ici a pour auteur un des jurisconsultes français dont la compétence et l'autorité sont unanimement reconnues en matière de législation des cultes, M. Armand Lods, directeur de la Revue de Droit et de Jurisprudence des Églises séparées de l'État. *M. Armand Lods est protestant, membre influent de l'Eglise luthérienne de Paris. Son témoignage, qui conclut en faveur de l'attitude prescrite aux catholiques par Pie X, prend de ce fait une signification particulière, et mérite, dans tous les milieux, la considération la plus attentive.* (*N. D. L. R.*)

La discussion prochaine du projet de loi rétablissant les relations diplomatiques avec le Saint-Siège met de nouveau à l'ordre du jour la question des associations cultuelles. Dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, « une haute personnalité catholique » cherche à démontrer que les cultuelles de la loi de 1905 assurent à la hiérarchie catholique des garanties suffisantes et, à l'appui de cette thèse, l'auteur invoque des arrêts du Conseil d'État et de la Cour de cassation qui ont décidé les premiers que seules les associations cultuelles ayant à leur tête un prêtre en communion avec son évêque pouvaient recevoir dévolution des biens d'une ancienne fabrique, les seconds que les édifices religieux restent affectés au culte qui y était antérieurement célébré sous le régime concordataire. Ces quatre

décisions (1), alors surtout qu'elles sont en partie contredites par un arrêt de la Chambre criminelle de la Cour de Cassation du 1er décembre 1910, peuvent-elles à elles seules modifier le caractère de la loi de séparation et déterminer le pape Benoît XV à lever les interdictions portées par son prédécesseur?

La loi du 9 décembre 1905 avait imposé aux fidèles et aux ministres de toutes les religions une organisation spéciale, la même pour tous les cultes, en proclamant que le culte public ne pouvait être exercé que sous le contrôle et la responsabilité d'une association cultuelle. « *Sans association cultuelle*, écrivait M. Saisset-Schneider dans un rapport au Conseil d'État, *il n'y aura pas de culte public.* » Cette affirmation ne faisait que confirmer les nombreuses déclarations de M. Briand soit à la Chambre des députés, soit dans une circulaire du 31 août 1906.

En imposant une telle obligation, le législateur avait porté une atteinte des plus graves à la constitution même de l'Église catholique. De sa propre autorité, il substituait au régime hiérarchique le régime démocratique de l'association et amoindrissait ainsi le pouvoir des évêques et des prêtres. Le Saint-Siège ne pouvait tolérer que, sans le consulter, le pouvoir civil bouleversât l'organisation séculaire du catholicisme : aussi par deux Encycliques le pape Pie X interdit-il la formation des associations cultuelles.

Cette résistance du Saint-Siège contraignit le gouvernement et les Chambres à abandonner le système de la loi de 1905 et à permettre la célébration publique du culte soit par des associations de droit commun, soit par des réunions publiques dispensées de toute formalité.

Dans leur lettre aux évêques, « les cardinaux verts » insistaient pour l'acceptation des cultuelles, prétendant que sans elles le catholicisme serait réduit « à l'état de religion privée et l'exercice du culte à une pratique réservée désormais aux seuls privilégiés de la fortune ». Cet argument ne peut plus être invoqué depuis que la loi du 2 janvier 1907 a rendu absolument libre le culte public.

Malgré ce changement important dans la loi de 1905, l'institution des cultuelles reste en opposition avec les prin-

(1) Conseil d'État, arrêts des 28 juillet 1911 et 14 février 1913. Cour de cassation, arrêts des 5 et 6 février 1912.

cipes mêmes de la hiérarchie catholique. D'après l'article 19 de la loi du 9 décembre 1905, tous les actes d'administration légale des biens et de gestion financière sont soumis à l'approbation de l'assemblée générale, indépendante de l'évêque et plus puissante que lui. Le même article interdit d'introduire dans les statuts une clause qui subordonnerait la décision de cette assemblée générale à la ratification de l'autorité ecclésiastique.

Ajoutons avec M. le professeur Chénon que la loi impose aux associations cultuelles toutes les charges de la propriété, alors qu'elles ne sont pas propriétaires, limite d'une manière trop étroite leur capacité d'acquérir, ne leur permet pas de faire des économies au delà d'une somme dérisoire et que, si par hasard les administrateurs enfreignent ces dispositions, omettent certaines formalités, l'association elle-même peut être dissoute : « *c'est donc l'instabilité et la précarité voulues.* »

Méconnaissance de la hiérarchie, instabilité, précarité, tels sont les caractères de l'association cultuelle. Les défenseurs de la loi de séparation n'ont, au reste, jamais dissimulé que la création des cultuelles avait pour but de substituer à la hiérarchie sacerdotale le régime « de la solidarité des fidèles ». Le 17 novembre 1905, M. Philippe Berger donnait, devant le Sénat, son approbation au projet de loi en discussion parce que ce projet « a changé le pivot de l'Église, qu'il l'a mis dans l'ensemble des citoyens au lieu de le faire résider dans une hiérarchie qui nous échappe et dont nous ne sommes pas les maîtres ». On ne peut reconnaître en termes plus clairs que le but du législateur de 1905 a été d'imposer à l'Église catholique le système démocratique inauguré au seizième siècle par les Réformateurs.

A un autre point de vue, constatons que les édifices servant à l'exercice public du culte sont mis gratuitement à la disposition des associations cultuelles, alors que, sur la demande du Vatican, le Concordat mettait ces édifices à la disposition des évêques. De graves conséquences résultent de cette différence dans l'affectation des édifices. L'évêque ayant la libre disposition de l'église restait le maître d'assurer dans cet édifice la célébration du culte par un prêtre en communion avec lui. L'association cultuelle, au contraire, peut appeler un prêtre schismatique qui conservera la jouissance de l'église jusqu'au moment où le Conseil d'État

aura rendu un arrêt. Pendant de longs mois, souvent pendant plusieurs années, une paroisse pourrait ainsi se soustraire à l'autorité de l'évêque.

Après de telles constatations, S. E. le cardinal Maurin a pu légitimement affirmer que c'est « pour des raisons intrinsèques que le Souverain Pontife a condamné la loi de 1905, cette loi et celles qui l'ont suivie méconnaissant la constitution de l'Église et sa hiérarchie ». Quels sont les motifs qui pourraient déterminer la capitulation du Saint-Siège? L'espoir de recouvrer certains biens ecclésiastiques non aliénés? Mais l'auteur de l'étude parue dans la *Revue des Deux Mondes* affirme, en s'appuyant sur les déclarations de M. Noblemaire et de M. Colrat, que ni la Chambre actuelle, ni surtout le Sénat ne consentiront des modifications à la loi intangible de 1905. Or, il est impossible que la dévolution des biens provenant des anciens établissements ecclésiastiques soit faite à de nouvelles associations cultuelles sans qu'au préalable soit abrogé l'article 9 de la loi de 1905. Cet article 9 oblige, en effet, le gouvernement à faire à des établissements communaux de bienfaisance ou d'assistance, la dévolution des biens non réclamés pendant l'année qui a suivi la promulgation de la loi de 1905.

Pour assurer à l'Église catholique la situation à laquelle elle a droit, il est du devoir du gouvernement et des Chambres de lui donner un statut légal qui ne soit pas en opposition avec sa constitution et ce statut ne peut être établi sans une entente avec Rome, entente qui n'a chance d'aboutir qu'après la reprise des relations diplomatiques.

Ce qui fait la beauté de la religion catholique, c'est l'unité de son culte et de sa doctrine. Le Pape ne permettra pas que, pour sauver une parcelle des anciens biens ecclésiastiques, les évêques de certains diocèses consentent à abdiquer une partie de leur autorité entre les mains d'associations cultuelles, qui portent une atteinte très grave à la hiérarchie ecclésiastique.

ARMAND LODS.

L'avenir de l'Aviation

I

L'AVIATION ET LA PAIX

L'AVIATION, depuis ses débuts, avait passionné l'opinion publique. Pendant la guerre, cet enthousiasme grandit encore. Dès la cessation des hostilités, tout le monde pensa que les machines volantes du temps de guerre n'avaient qu'à déposer leurs armes et à reprendre leur vol pour devenir des engins commerciaux. Un mouvement fut organisé pour faire admettre cette opinion : les journaux étaient remplis des exploits de pilotes battant les plus magnifiques records ; à la première page, les déclarations enthousiastes des personnages les plus en vue et qui pouvaient passer pour les plus compétents (ministres, généraux, députés, directeurs) formulaient en termes lapidaires les affirmations les plus magnifiques sur l'état de l'aviation française : des cartes de France étaient publiées, zébrées d'un faisceau de flèches noires représentant le réseau d'aviation postale en voie d'organisation ; les grands quotidiens rivalisaient pour l'organisation de concours ; des pilotes renommés, des avions magnifiques, quittaient la France pour « ouvrir des voies aériennes » à travers le monde.

Mais bientôt, l'enthousiasme tomba : toute cette réclame

intempestive n'avait abouti qu'à rendre plus éclatante la faillite d'expériences qui, en réalité, ne prouvaient absolument rien, sinon que ceux qui les avaient préparées ignoraient tout de la question. Le public ne pouvait juger que les résultats ; il fut donc tout naturellement amené à conclure que les belles histoires qu'on lui racontait sur l'aviation étaient encore du roman, que certainement des progrès avaient été faits, mais qu'il fallait en attendre encore bien d'autres avant de songer à faire de la machine volante un engin commercial susceptible d'une utilisation pratique.

C'est là l'opinion qui tend à prévaloir en France, au moins dans le milieu qui dirige la vie économique de notre pays.

Sous les apparences d'un raisonnement logique, elle flatte un pessimisme paresseux tout aussi dangereux que l'optimisme béat auquel il succède.

Il est hors de doute que l'aviation est encore, à l'heure actuelle, en pleine croissance ; les progrès accomplis ne permettent pas de fixer un terme à cette évolution et les hypothèses les plus magnifiques sont permises ; les perfectionnements que l'on est en droit d'espérer et de prévoir permettront à l'aviation de se mêler de plus en plus à la vie économique et de lui apporter des ressources nouvelles qui, dès maintenant ; nous apparaissent considérables. Ce serait une erreur de croire qu'il faille attendre que ces progrès aient été obtenus pour se mettre à utiliser l'aviation : ces progrès ne se feront pas tout seuls, ils ne jailliront pas du cerveau de savants travaillant dans le silence du cabinet ou dans l'atmosphère théorique du laboratoire : ces progrès seront conditionnés, commandés par l'emploi, par l'expérience. Si nous voulons faire progresser l'aviation, il faut l'utiliser dès maintenant, encore faut-il le faire intelligemment : ce serait une erreur de croire qu'on utilisera l'aviation en faisant voler à tout prix nos avions militaires de la guerre après avoir remplacé les bombes par des paquets de lettres ou des passagers. Il ne s'agit pas de se précipiter en avant, tête baissée, sans avoir pris soin de s'orienter. Nous ne sommes plus tout à fait dans l'inconnu. L'aviation a fait des progrès depuis 1914 : la guerre, qui vient de s'achever et qui nous a coûté si cher, nous a laissé en aviation un héritage magnifique : utilisons-le ; il faut bien se garder de croire que cet héritage se compose des milliers de machines volantes et de moteurs dont l'arrêt des hostilités permet la

démobilisation et la liquidation : tout ce matériel est à peu près sans valeur, à l'heure actuelle, même pour l'aviation militaire, surtout pour l'aviation civile. Ce qui, par contre, a une importance considérable, c'est la documentation, ce sont les renseignements techniques résultant de l'expérimentation intense qui a été faite à cause de la guerre et pendant la guerre : la guerre seule pouvait excuser les sacrifices de vies humaines et justifier les dépenses énormes demandées par ces expériences. Grâce à cette documentation, l'aviation, qui était un art, devient une science ; elle va pouvoir devenir une industrie : on peut construire un aéroplane sans plus d'aléa qu'on construit un pont, une locomotive, un bateau. Cette documentation expérimentale porte également sur la conduite et l'utilisation des machines volantes. Nous sommes donc à même de résoudre le problème tel qu'il se pose actuellement : dans quelles conditions peut-on employer des machines volantes et quelles devront être les caractéristiques de ces machines pour que leur utilisation puisse produire un rendement économique avantageux? C'est là tout le problème de l'aviation civile. Il est bien certain, et maintenant nettement prouvé, que l'emploi des avions que nous avons utilisés pour la guerre entraîne des frais considérables du seul fait de la probabilité des accidents. Les causes probables des accidents ont pu être précisées et nettement limitées ; elles n'en subsistent pas moins à l'heure actuelle, et la solution d'un problème de transport qui utiliserait les machines volantes n'est pas avantageuse au point de vue économique dans le *cas général*. Mais il est certains *cas particuliers* où, au contraire, d'une part, les dépenses provoquées par leur emploi peuvent être nettement limitées et, d'autre part, les avantages qu'il procure peuvent, au prix de certaines précautions, entraîner des bénéfices tels que le rendement économique de la machine volante devienne avantageux. Nous sommes, à l'heure actuelle, suffisamment documentés pour pouvoir déterminer ces cas particuliers et réaliser pour eux, dès maintenant, le matériel nécessaire.

Ce qu'il faut évidemment, c'est avant tout réduire la probabilité des accidents à une valeur ne dépassant pas ce qu'elle est avec les autres moyens de transport. Il est nécessaire pour préciser d'entrer dans quelques détails d'ordre technique.

Les causes d'accidents sont dues, soit à des imperfections de la machine volante, soit à des fautes dans la conduite, soit à l'intervention de phénomènes météorologiques ; examinons-les successivement.

L'expérience a montré que le seul phénomène météorologique vraiment dangereux est le brouillard. Il empêche de retrouver exactement le terrain d'atterrissage, mais surtout il empêche de voir exactement la position de l'avion par rapport au sol au moment de la manœuvre délicate de l'atterrissage et entraîne alors l'accident.

Il y a là un danger tel, qu'on doit le considérer à notre époque comme insurmontable ; on peut affirmer que, pour le moment, l'aviation est pratiquement inutilisable là où il y a du brouillard : il faut n'utiliser l'aviation que, soit dans les régions où le brouillard est, sinon absolument inconnu, au moins tout à fait exceptionnel, soit pendant des saisons où le brouillard n'est pas à craindre.

En dehors du brouillard, les autres phénomènes météorologiques peuvent gêner l'aviation, l'expérience a prouvé qu'ils ne l'arrêtaient pas ; un bon service de prévisions météorologiques devra toujours être installé partout où on voudra utiliser les machines volantes ; la guerre a également contribué à faire progresser la météorologie.

La nuit n'est ni un obstacle, ni même une gêne pour le vol : la guerre l'a largement prouvé ; il est, bien entendu, indispensable que le terrain d'atterrissage soit convenablement éclairé et que l'atterrissage ne se fasse que dans ces terrains organisés.

Les erreurs dans la manœuvre des commandes n'entraînent pas de conséquences fatales tant que l'avion est loin du sol : la correction de centrage implique en effet, pour les avions comme pour les bateaux, une « stabilité de construction » telle que la machine ne peut jamais « s'engager », c'est-à-dire se mettre dans une situation d'où elle ne puisse sortir par l'emploi des seuls moyens du bord ; on sait à l'heure actuelle la réaliser pour les machines volantes.

Ce qui reste à craindre c'est que le pilote, perdant de vue pendant un certain temps le sol sur lequel il se guide, s'égare et ne puisse arriver à son terrain d'atterrissage avec la provision d'essence qu'il a à bord. Ce danger, certain sur les petits avions où le pilote est seul à bord, disparaît sur les grosses machines qui emportent un équipage comprenant

normalement trois hommes : le *pilote* qui est chargé simplement de la manœuvre des commandes, secondé par un *mécanicien* qui surveille la marche et l'alimentation des moteurs, enfin un *commandant* qui assure la route : le commandant du bord, donnant ses instructions au pilote, pouvant à son aise déplier ses cartes et faire des mesures, disposant d'appareils pour faire le point et relié constamment par T. S. F. à un poste installé à terre. Une telle organisation n'est admissible que sur des avions de gros tonnage : nous verrons par la suite d'autres raisons encore de voir dans les avions de gros tonnage les seuls avions susceptibles d'un rendement économique.

Reste l'accident. On connaît à l'heure actuelle les efforts supportés par tous les éléments de la machine volante, on peut donc en calculer les dimensions et être certain, à condition de n'utiliser que des machines en bon état, de n'avoir pendant le vol aucun accident dû à une rupture du planeur. Le seul danger qui subsiste est celui qui est dû à l'arrivée au sol : l'atterrissage est la seule manœuvre dangereuse qu'ait à faire le pilote. Il faut que le pilote ait reçu à ce sujet une instruction très sûre. Pendant cette instruction, les accidents seront difficilement évités ; mais une fois l'apprentissage terminé, pendant lequel une sélection aura été faite, l'expérience de la guerre a montré que la probabilité d'accidents est infime sous la réserve que l'atterrissage se fasse uniquement sur un terrain suffisamment étendu, bien situé, convenablement aménagé, et bien éclairé.

Ce résultat sera obtenu par une préparation convenable, à condition toutefois qu'il ne se produise pas de panne de moteur obligeant à aterrir là où on se trouve, à condition également qu'il n'y ait pas de brouillard. Le cas du brouillard a été examiné, reste la panne.

On n'est jamais absolument à l'abri d'une panne qui peut être causée même dans un très bon moteur par une cause fortuite ; on peut néanmoins en réduire singulièrement les probabilités grâce aux précautions suivantes :

1° Répartir la puissance motrice de l'avion en plusieurs moteurs indépendants, agissant chacun sur une hélice, marchant normalement au ralenti, en vol horizontal, et disposés de telle façon que le vol horizontal puisse être continué malgré l'arrêt complet de l'un des moteurs ;

2° Rendre les moteurs accessibles pendant le vol;

3° Ne faire exécuter à la machine volante que des vols relativement courts (ne dépassant pas cinq heures), à la suite desquels une visite minutieuse puisse être passée suivie d'une remise en état ou d'un remplacement.

Ces conditions, du moins les premières, nécessitent des gros tonnages; pour la seconde fois, nous arrivons donc à cette même conclusion.

La probabilité de panne, rendue ainsi très faible, n'en subsiste pas moins, et c'est elle qui va faire singulièrement baisser le rendement de la machine volante dans les applications économiques; il y a donc des précautions à prendre pour limiter les conséquences nuisibles de cette panne à une valeur telle que le rendement soit encore suffisant. C'est une question à examiner dans chaque cas particulier, nous y reviendrons plus loin.

On augmente encore le rendement économique des machines volantes en diminuant le prix de fabrication et en arrivant à la fabrication en série, résultat qui ne sera convenablement atteint, surtout pour les avions de gros tonnage, qu'avec la construction métallique; l'emploi d'éléments métalliques pour la fabrication des cellules leur assure d'autre part une plus grande longévité, nouvelle cause d'augmentation de rendement économique des avions.

Nous avons déjà vu la condition de sécurité conduire aux machines de gros tonnage. La condition du meilleur rendement économique, traduite par la loi des carrés et des cubes, y conduira elle aussi les machines volantes considérées comme engins de transport, de même qu'elle y a conduit tous les autres véhicules : voitures, automobiles, bateaux; il est plus économique de transporter un fret donné dans un seul grand véhicule, que dans huit petits, à condition que le gros véhicule soit construit rationnellement. Pour augmenter le tonnage, il faut bien se garder de multiplier les dimensions des éléments par un même nombre : il faut employer des éléments nouveaux, de forme et de nature telles que leur résistance aux efforts donnés augmente plus vite que leur poids. Le poids joue un rôle essentiel dans les constructions aéronautiques, c'est là précisément une de leur originalité et de leur difficulté. L'aéroplane de gros tonnage est une seconde partie du problème du vol mécanique, de même que le tracteur représente un stade de la

locomotion automobile postérieur à celui du tricycle à pétrole.

C'est à la solution pratique de ce problème que se ramène la question de l'aviation de paix : il déborde le cadre du bureau d'étude d'un constructeur; le rôle du constructeur est de matérialiser une solution théorique en utilisant les éléments de construction et un outillage dont peut disposer l'atelier.

Si l'on veut perfectionner cette construction et résoudre des problèmes nouveaux, il arrive un moment où les matériaux existants ne suffisent plus, le constructeur doit appeler à son secours un autre technicien, celui qui fabrique les éléments de construction, l'outillage. Le problème doit être posé au métallurgiste : si les données ont été convenablement étudiées, celui-ci pourra le résoudre, mais il lui faudra lui-même s'organiser, s'outiller pour cela, c'est-à-dire immobiliser un capital plus ou moins important; il faudra donc qu'il puisse pour cette nouvelle fabrication trouver un débit suffisant pour rémunérer son effort; ce débit, il le trouvera chez le constructeur à condition que celui-ci à son tour trouve des clients. Les clients, ce sont ceux qui utiliseront les machines volantes pour en tirer un rendement quelconque. Jusqu'à présent, le seul rendement qu'on leur demandait, était un rendement sportif ou militaire : après le pilote sportif, le pilote de meeting, l'armée a été le client. Si nous voulons tirer un rendement économique de la machine volante considérée comme moyen de transport, il faut faire intervenir comme client un entrepreneur de transports. Les journaux, qui prétendent orienter l'opinion sur les questions d'aviation, lancent des phrases indignées contre les constructeurs qui, après avoir profité largement de l'aviation pendant la guerre, l'abandonnent pour s'orienter vers d'autres industries. Ces lamentations et ces indignations sont déplacées. Ce n'est pas la morale, ni la sentimentalité, mais bien la balance économique qui règle la marche des affaires industrielles et commerciales.

Les constructeurs ne fabriqueront des machines volantes que si ces machines leur sont achetées et elles ne seront achetées que si elles répondent à un besoin. C'est bien ce qu'a montré la guerre : pendant la guerre, on a utilisé la machine volante parce qu'elle s'est révélée *nécessaire* pour vaincre; pendant la paix, on ne s'en servira que si son uti-

lisation *paie.* Mais inversement, cette utilisation ne paiera que si les machines employées présentent certaines qualités dont la réalisation courante non seulement n'est pas encore obtenue, mais implique l'intervention d'un troisième facteur : le métallurgiste.

Les premiers progrès de l'aviation naissante étaient conditionnés par deux éléments essentiels : le constructeur et le pilote ; la réalisation des machines volantes de gros tonnage, que nous envisageons maintenant, nécessite d'autres conditions : d'une part, le constructeur ne suffit plus, il doit être lui-même appuyé par le métallurgiste ; d'autre part le pilote n'est plus qu'un rouage secondaire, mais il faut qu'apparaisse la société d'entreprise qui tirera du vol un rendement économique.

II

L'AVIATION COMMERCIALE

Reste donc à préciser ces utilisations immédiates qu'on peut et doit se proposer pour l'aviation de paix. D'abord les transports. Reste-t-il encore une place entre les maîtres actuels du trafic, l'automobile, le train, le bateau? Tout dépend du rendement. Il s'agit de savoir si, en les remplaçant par la machine volante, la balance des recettes et des dépenses doit se solder par un bénéfice supérieur. Une étude sérieuse peut dès maintenant permettre d'apprécier les avantages et les inconvénients économiques de transports par machine volante.

Les avantages sont de deux sortes :

D'abord une vitesse considérable dépassant pratiquement le double de celle du train et le quadruple de celle du bateau ;

Ensuite, les frais d'installations relativement faibles : l'itinéraire d'une machine volante est indépendant de l'état et de la nature du sol survolé ; il ne nécessite pas, comme celui d'une locomotive ou d'une automobile, l'immobilisation formidable que représentent une voie ferrée, une route. La création d'une escale d'atterrissage est d'un prix insignifiant par rapport à celui d'un port maritime ; ce prix diminue encore beaucoup s'il s'agit d'une escale d'hydravions.

Par contre, les frais d'exploitation sont bien plus élevés

avec la machine volante, même si on arrive, grâce aux précautions indiquées plus haut, à rendre la probabilité d'accidents aussi faible qu'avec les autres moyens de transport.

D'abord, l'essence est un combustible cher comparé au charbon.

Ensuite, le transport d'un même poids utile nécessite une dépense d'énergie plus grande si on emprunte la voie de l'air au lieu de la voie de terre ou surtout de la voie de mer : c'est en somme la vitesse qui se paie.

Enfin, les précautions mêmes, prises pour assurer la sécurité, se traduisent naturellement par des dépenses :

Prix de fabrication élevé pour le matériel ;

Nécessité d'amortir rapidement le matériel.

Et nous ne ferons pas entrer en ligne de compte l'instruction des pilotes : les risques d'accidents graves sont encore trop grands pour qu'elle puisse être prise en compte par une société d'exploitation ; celle-ci aura par contre, à sa charge, le traitement du personnel navigant, qui sera relativement élevé, et les frais d'assurance.

En résumé, frais d'installation peu élevés, frais d'exploitation très considérables.

Le prix du fret sera en somme très cher mais le temps gagné sera considérable. Dans ces conditions, le transport par avion sera plus avantageux que les autres modes de transport, pour tout fret qui, au poids, a une grosse valeur propre et qui surtout gagne de la valeur en gagnant du temps. L'aviation entrera donc tout naturellement dans la vie civile en faisant un service de messageries. Tous les moyens de transport rapide ont toujours commencé par assurer les transports postaux et les transports de voyageurs.

Cela, tout le monde l'avait bien deviné, mais on s'est trop facilement imaginé qu'il suffisait de faire voler un avion entre A et B pour « ouvrir une ligne postale aérienne ».

Si les transports postaux ont besoin de rapidité, ils ont besoin, au moins autant, de sécurité et de régularité ; ce sont là des conditions qui rentrent dans celles que nous avons déjà rencontrées en recherchant le meilleur rendement économique : pour diminuer la chance de panne, nous avons vu qu'il fallait limiter les types d'avions utilisables et, de plus, ne prévoir leur emploi que dans des régions où le brouillard est à peu près inconnu.

Ces conditions nécessaires ne sont d'ailleurs pas suffisantes pour l'organisation d'un trafic postal ; il faut encore qu'il existe un fret postal et qu'on puisse le transporter ; pour cela il est nécessaire :

1° Que la ligne aérienne réunisse des centres commerciaux importants, appelés à correspondre ;

2° Qu'il n'existe pas déjà entre ces deux points des communications rapides et sûres, soit que les points terminus soient éloignés, soit qu'ils ne soient pas réunis par une ligne de chemin de fer directe et rapide ;

3° Que ce long itinéraire soit coupé d'escales assez rapprochées : cette condition, déjà rencontrée à propos de la sécurité, est indispensanble pour que la capacité de transport de l'avion soit utilisée à transporter autre chose que du combustible ; les escales devront assurer toute sécurité aux départs et aux atterrissages, elles devront être munies d'ateliers de réparations et être faciles à ravitailler en combustible ; la plupart d'entre elles devront être des centres commerciaux actifs ;

4° Que l'itinéraire, entre les escales, aussi voisin que possible de la ligne droite (ou plus exactement de l'arc de grand cercle de la sphère terrestre) soit tel qu'un avion en panne puisse toujours atterrir avec le minimum de chances d'accidents et en tout cas ne risque jamais d'être perdu, il faut même qu'il puisse être ramené, avec le minimum de frais, à l'escale la plus voisine ; la traversée des régions de hautes montagnes comme celle des vastes régions désertiques est à éviter le plus possible ;

5° Que tout l'itinéraire soit dans une région présentant un climat favorable, c'est-à-dire qui non seulement ne connaît pas de brouillard, rarement de la pluie, mais encore tel que les prévisions météorologiques puissent donner d'avance des renseignements précis et sûrs, grâce à un service bien organisé.

L'organisation d'une ligne de messageries transaériennes nécessite une étude météorologique de la région traversée, comme l'établissement d'une voie ferrée nécessite une étude géologique du sous-sol.

Telles sont les conditions où il faut actuellement se placer si on veut que l'exploitation d'un trafic par avion puisse payer.

Ces conditions sont très limitatives, comme nous l'avions

annoncé. Elles montrent en particulier que ce n'est pas en France même que l'aviation postale pourra prospérer : territoire trop peu étendu et trop bien desservi par un réseau routier et un réseau ferré extrêmement denses, aptes aux transports rapides ; de plus, son climat est beaucoup trop brumeux et trop irrégulier. L'aviation commerciale y trouverait des conditions beaucoup trop peu favorables pour naître et grandir : elle ne couvrirait pas ses frais.

De même en Angleterre et dans l'Europe centrale.

L'aviation a besoin de plus de ciel bleu et aussi de plus d'espace. Dans des pays très étendus et encore très insuffisamment dotés de voies de communication, comme les États de l'Amérique du Nord ou du Sud, comme la Chine, l'utilisation immédiate de machines volantes peut avoir sa raison d'être. Mais l'aviation est appelée surtout à assurer les relations internationales. Il existe à la surface du globe de grands courants d'échange qui relient entre eux les grands marchés mondiaux, et réunissent les centres de production aux centres industriels. Cette activité commerciale et financière entraîne dans son sillage un trafic intense de voyageurs, de lettres, de colis postaux (échantillons, effets de commerce, etc.). C'est bien là le fret particulièrement approprié à l'aviation, celui qui « vaut cher au kilog » et qui « gagne de la valeur en gagnant du temps ». C'est sur ces grandes voies mondiales que les utilisateurs de l'aviation trouveront les bénéfices nécessaires pour faire grandir et même naître l'aviation commerciale. Toutes ces voies n'auront pas naturellement la même valeur pour l'aviation : ceux-là seuls réussiront qui sauront les premiers installer le trafic sur les voies ou les tronçons de voies les plus avantageux, trafic assurant à la fois la rapidité et la sécurité. Comment reconnaître ces zones privilégées et comment s'y installer de façon à réussir, les pages précédentes ont précisément comme objet d'apporter quelques renseignements utiles à ce sujet.

III

L'AVIATION SCIENTIFIQUE

En dehors de son utilisation comme moyen de transport commercial, l'aviation a d'autres qualités qui peuvent être

utilisées pendant la paix comme elles l'ont été pendant la guerre : la machine volante est un observatoire incomparable qui va grandement faciliter l'établissement des cartes. Il faut encore se garder de croire que les improvisations du temps de guerre qui ont permis, grâce à la photographie, de suivre les mouvements de l'ennemi, de déterminer les objectifs de notre artillerie, sont des procédés qui vont nous permettre de dresser des cartes ; ce serait une grosse erreur ; il y a, comme pour l'aviation commerciale, un problème à poser et une solution à trouver ; la guerre a fourni l'occasion d'une série d'expériences qui forment une documentation et qui, dès maintenant, permettent de prévoir des solutions nouvelles, susceptibles de faciliter le travail des topographes. L'emploi de la photographie en avion ne supprimera pas les opérations de géodésie nécessaires à l'établissement des réseaux de triangulation dont la détermination précise est indispensable ; mais il permettra de recueillir, d'une façon infiniment plus facile et infiniment plus rapide, toute la documentation qui permet la représentation du sol avec une précision déterminée dans les mailles de ces triangles préalablement relevés ; ce bénéfice ne sera évidemment réel que si les dépenses sont inférieures aux avantages retirés, tant de la rapidité des opérations, que de la facilité de transport. Ici encore, on se trouve en face du problème économique qui conduit aux conditions de sécurité déjà étudiées ; les conditions atmosphériques interviennent d'une façon moins impérative que pour les transports : les opérations photographiques peuvent ne s'effectuer que pendant certaines périodes favorables de l'année, fussent-elles courtes ; par contre, la nécessité toujours impérieuse d'augmenter le rendement économique conduira encore aux avions métalliques multimoteurs de fort tonnage nécessaires pour diminuer les chances de pannes : ceux-ci permettront de transporter, dans de bonnes conditions, tout un matériel et un personnel nécessaires pour recueillir rapidement une documentation complète, précise et étendue ; l'économie consistant, non pas à diminuer le poids utile enlevé, mais à utiliser au maximum chaque heure de vol.

De ces photographies, on pourra tirer, non seulement la représentation de la surface du sol, mais aussi le figuré du terrain et même le repérage des écueils et des hauts fonds, dans les rivières et sur les côtes.

Il est bien entendu qu'il ne s'agit pas, comme pendant la guerre, d'utiliser des appareils photographiques quelconques, mais bien un matériel approprié. Les études, sur ce point, ont été heureusement prises en main par des services techniques particulièrement compétents : service géographique de l'armée, service hydrographique de la Marine ; les idées émises pendant la guerre, mais dont l'éclosion avait été arrêtée, entrent actuellement dans le domaine des réalisations.

IV

L'AVIATION AUX COLONIES

Ces utilisations économiques de l'aviation prennent une valeur particulière dans les pays neufs qui ne jouissent pas encore de toutes les commodités de la civilisation.

Combien les avantages de la machine volante apparaissent encore plus considérables, si elle a à rivaliser, non plus avec le chemin de fer et l'automobile, mais avec le porteur et le chameau. Il ne faut pourtant pas se laisser aller aux rêves fallacieux d'un optimisme béat : ce n'est pas en ignorant les difficultés qu'on les surmonte : après le regrettable et coûteux échec du voyage de Dakar, la mort tragique du général Laperrine vient de rappeler cruellement ce principe. Voler n'est plus un but, aux colonies moins qu'ailleurs, c'est un moyen ; nous avons montré dans les pages précédentes les solutions nouvelles que ce moyen nouveau apportait dès maintenant à certains problèmes économiques, ces solutions seront particulièrement fécondes dans des pays neufs qui s'ouvrent à la civilisation.

Il ne s'agit pas de mettre les colonies à quelques heures du ministère des Colonies, rêve de centralisation qui pourrait bien être fatal à la prospérité de ces colonies : il s'agit de se mêler à leur vie particulière pour en faciliter et activer le développement normal. Ce développement nécessite d'abord une reconnaissance du pays encore inconnu. Au prix de difficultés inouïes, les premiers explorateurs établissent des levers d'itinéraires, véritables coups de sonde qu'il faut multiplier à l'infini pour avoir une documentation encore approximative et discontinue ; de quelle valeur inappréciable apparaîtra la photographie prise en avion dans

des conditions où elle sera utilisable pour l'établissement rapide d'une carte même grossière.

Dans la période de conquête et d'occupation, l'aviation reprend un rôle militaire rendu bien facile par ce fait qu'elle n'a en face d'elle aucun canon anti-aérien, ni surtout aucun avion ennemi. Son rôle est connu, nous n'y reviendrons pas. Après la conquête, les éléments militaires doivent assurer la pacification, ils doivent repérer et atteindre les bandes de pillards nomades qui détroussent les caravanes et viennent razzier les populations sédentaires soumises ; la mobilité et la rapidité de la machine volante en fait un agent parfait pour de tels rôles, à condition, bien entendu, de l'adapter à cette fonction et de lui donner des missions compatibles avec ses possibilités de réalisation.

Enfin, derrière l'élément militaire, s'avancent le prospecteur et le colon ; leur arrivée et leur travail vont être facilités s'ils disposent, non seulement d'une carte, mais encore de moyens rapides de transport ; il aura avantage à payer même très cher quelques heures de vol si ces heures économisent des semaines de marche et des fatigues dans des régions insalubres et dangereuses ; les ennuis et les dangers de l'isolement dans les postes lointains disparaissent si l'on conserve une liaison rapide avec le monde civilisé qui pourra faire parvenir en temps utile des objets de première nécessité comme des armes, des médicaments et, ce qui peut être aussi nécessaire, des nouvelles.

Peut-on raisonnablement demander cela dès aujourd'hui à l'aviation?

Il faut d'abord bien entendu que les machines volantes utilisées soient pratiquement à l'abri des accidents ; cette condition a déjà été examinée, elle a conduit à un certain type de machine volante : construction métallique, plusieurs moteurs indépendants avec à bord un équipage avec des instruments permettant de faire le point et de rester toujours en liaison par T. S. F. avec des postes à terre.

Les conditions particulières d'emploi aux colonies nécessitent naturellement une adaptation spéciale des types dont nous avons défini les caractéristiques générales ; cette mise au point sera obtenue grâce à une étude complète de toutes les conditions qui interviennent ; parmi ces études préalables, l'étude météorologique de la région reste l'une des plus importantes ; il se trouve déjà que nos colonies sont

en général dans des climats favorables au moins pendant de longues saisons.

Mais si la machine volante peut se libérer des obstacles du sol, il ne faut pas oublier qu'elle est tout de même tenue à la chaîne par son ravitaillement, ravitaillement en combustible aussi bien qu'en matériel d'entretien et de réparation; les itinéraires peuvent être longs, mais ils doivent être coupés d'escales de ravitaillement dont la distance ne doit pas dépasser actuellement cinq à six cents kilomètres, il faudra s'efforcer, et ce sera un des points à étudier avant de lancer les machines volantes, de choisir les itinéraires tels que les escales puissent être ravitaillées sans frais exagérés; ce ravitaillement ne s'effectuant naturellement que périodiquement en utilisant les saisons favorables de l'année. La mort du général Laperrine n'etait pas nécessaire pour montrer que la machine volante n'est pas encore capable de traverser pratiquement une zone déserte inaccessible aussi étendue que le Sahara. Un tel obstacle est encore pour elle trop dangereux à franchir; il doit être contourné en suivant un itinéraire coupé d'escales; même de la sorte, la machine volante, grâce à sa vitesse, permet encore, en gagnant du temps, d'économiser sur les moyens actuels.

L'aviation est prête pour la navigation de cabotage, elle n'est pas encore en état de faire pratiquement des voyages au long cours : il faut demander à l'aviation ce qu'elle peut donner, tout ce qu'elle peut donner, mais rien que ce qu'elle peut donner.

V

L'EMPIRE DE L'AIR

L'utilisation immédiate de l'aviation est donc possible, elle procurera un bénéfice économique dans certains cas particuliers qui viennent d'être indiqués. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas un gros effort à faire : effort technique, effort industriel, effort financier. Cet effort, nous voudrions qu'on le comprenne en France, doit être fait immédiatement. Ceux qui ont été nos alliés militaires et qui redeviennent nos rivaux économiques, même ceux qui sont nos ennemis et que nous avons vaincus, comprennent qu'il se crée un Empire de l'air. Nous, les Français, qui avons inventé

l'aviation, allons-nous attendre que les autres se le soient partagé pour venir réclamer notre part? Il serait trop tard. C'est au contraire une « part de fondateur » que nous devons y avoir; l'industrie des constructions aéronautiques doit être pour la France une industrie nationale comme les industries navales sont une industrie nationale en Angleterre. Véritable industrie de luxe en ce sens qu'au point de vue main-d'œuvre et matière première, demandant beaucoup plus la qualité que la quantité, elle rentre tout à fait dans le type qui convient aux Français, surtout à l'heure critique au point de vue économique, que nous traversons actuellement. Mais il y a plus : nous avons pour la concurrence internationale une place privilégiée. Nous avons encore en France les créateurs de l'aviation; nos pilotes, nos mécaniciens, nos ingénieurs valent largement ceux des autres nations; nous avons en France le minerai d'un métal essentiel pour l'aviation : l'aluminium; nous avons en même temps à proximité la force nécessaire pour le traiter. Nous avons enfin un avantage considérable sur la plupart de nos rivaux, c'est d'avoir une large porte ouverte sur la Méditerranée. La Méditerranée est appelée à être le berceau de l'aviation commerciale, comme elle a été le berceau de notre civilisation : région de ciel bleu au climat régulier et parfaitement connu, elle reste, depuis des siècles, le plus grand carrefour du commerce mondial. Dans son bassin privilégié, se trouvent réunies toutes les conditions favorables à la naissance et au développement de l'aviation commerciale; il se trouve que, en même temps, la France y a des intérêts considérables et une influence séculaire.

Tous ces avantages particuliers n'ont de valeur que celle que nous saurons en tirer : c'est folie de croire qu'il faut laisser les autres, nos concurrents, se lancer les premiers et essuyer les plâtres et qu'il sera bien temps ensuite de les rattraper.

Notre industrie aéronautique ne se créera, ne grandira, que dans la mesure où nous lui aurons assuré les débouchés qui payent. Ces débouchés sont, à notre époque, encore peu nombreux; ceux qui, les premiers, sauront les occuper de façon à en tirer profit, ceux-là sauront se tailler une part dans l'Empire de l'air, rêve d'hier, qui, demain, sera une réalité.

Commandant André Faure.

La Sphère et la Croix

CHAPITRE XII

L'île déserte.

Ceux qui sont d'avis (et M. Evan MacIan, qui mène maintenant une existence tranquille, est de ce nombre) que quelque chose de surnaturel, la bienveillance excentrique d'un dieu ou d'une fée, a guidé nos aventuriers à travers tant de dangers absurdes, pourraient appuyer cette opinion sur la façon dont ils gouvernèrent le yacht de M. Wilkinson. Ni l'un ni l'autre n'était qualifié le moins du monde pour diriger un yacht, mais MacIan avait une connaissance pratique de bateaux de petites dimensions et de modèles tout à fait différents, tandis que Turnbull, ce qui est pire, avait une notion abstraite de la science et de ses applications à l'art nautique. On peut conclure à la présence du dieu ou de la fée de ce fait qu'en définitive, ils n'abordèrent, pendant leur voyage, ni chaloupe, ni récif, ni sables mouvants, ni vaisseau de guerre. En dehors de cette description négative, leur voyage serait difficile à raconter. Il dura au moins une quinzaine de jours et MacIan, qui était certainement le plus fin matelot des deux, comprit qu'ils faisaient voile vers l'ouest dans l'Atlantique et avaient dépassé sans doute les îles Sorlingues. Jusqu'où s'étaient-ils avancés dans l'Océan, c'est ce qu'il leur était impossible de conjecturer. Une seule chose était, pour eux, certaine, c'est qu'ils étaient trop engagés maintenant sur le redoutable

abîme qui nous sépare de l'Amérique pour qu'ils pussent songer à revoir bientôt la terre. Ce fut donc avec une stupéfaction facile à concevoir qu'aux premières heures d'un matin pluvieux ils aperçurent distinctement une île solitaire. Cette île se dressait à l'horizon sur l'étroite bande d'argent qui courait au ras du ciel, séparant le gris et le vert des vagues du gris et du mauve des images.

— Qu'est-ce que cela peut être? s'écria MacIan, la gorge sèche. Je ne savais pas qu'il y eût dans l'Atlantique des îles aussi éloignées des Sorlingues. Grand Dieu !... Ce ne peut être Madère...

— Je croyais que vous aimiez les légendes et les fables, dit Turnbull d'un air farouche, c'est peut-être l'Atlantide.

— Cela se pourrait, répondit l'autre avec une innocente gravité, mais je n'ai jamais cru que l'histoire de l'Atlantide fût bien solidement établie.

— Quoi qu'il en soit, nous courons dessus, grommela Turnbull, et nous allons faire naufrage une seconde fois.

De l'île inconnue se détachait un promontoire dénudé qui grandissait à leurs yeux à mesure qu'ils avançaient, semblable à la trompe de quelque terrible éléphant en marche. Rien de particulier ne s'offrait à la vue, du moins de ce côté de l'île, si ce n'est des bancs de coquillages amoncelés qu'on eût pris de loin pour ces châteaux forts que les enfants dressent au bord de la mer. Sur un point, cependant, la côte offrait une petite baie de sable fin et le génie rudimentaire des deux marins amateurs put y faire aborder le petit vaisseau dont la proue vint s'enfoncer dans cette grève, tandis que le mât de beaupré pointait triomphalement vers le ciel.

Ils sautèrent sur le rivage et se mirent à décharger le bateau, rangeant les provisions sur le sable avec l'air solennel de gamins qui jouent aux pirates. Il y avait les boîtes de cigares de M. Wilkinson, et le champagne de M. Wilkinson, les boîtes de saumon, les boîtes de langue fumée et les sardines de M. Wilkinson et toutes les sortes de conserves que l'on peut trouver dans les magasins de l'armée et de la marine. Tout à coup, MacIan, un bocal de pickles dans la main, s'arrêta et dit brusquement :

— Je ne sais pas pourquoi nous faisons tout cela ; je suppose que nous devons d'abord en finir avec notre affaire.

Puis il ajouta, d'un air pensif :

— Cette île semble plutôt déserte et, bien entendu, le survivant...

— La question, dit joyeusement Turnbull après un instant de

réflexion, la question est de savoir si le survivant sera dans l'état d'esprit qui convient pour manger des crevettes en conserves.

MacIan abaissa ses regards sur les rangées de boîtes et de bouteilles et le voile du doute couvrit de nouveau son visage.

— Vous me permettrez de prendre deux libertés, dit à la fin Turnbull. La première est d'ouvrir cette boîte et d'allumer un des excellents cigares de M. Wilkinson, ce qui, j'en suis sûr, facilitera ma méditation ; la seconde, c'est d'offrir un penny de vos pensées ou plutôt de bouleverser les finances déjà compliquées de cette île en pariant un penny que je les connais.

— De quoi parlez-vous, de grâce? demanda MacIan d'un air indifférent, à la façon d'un enfant distrait.

— Je sais ce que vous pensez, MacIan, répéta en riant Turnbull. Je sais ce que je pense en tout cas. Et je m'imagine que nous pensons la même chose.

— Mais à quoi pensez-vous? demanda Evan.

— Eh bien ! nous pensons tous les deux, dit Turnbull, que ce serait vraiment malheureux de laisser perdre tout ce champagne.

L'ombre vague d'un sourire apparut sur le visage impassible du Gaël. Il ne fit, en tout cas, aucun geste de désapprobation.

— Nous pourrions facilement, en une semaine, boire tout ce vin et fumer tous les cigares et ce serait mourir en festoyant comme des héros.

— Oui, et il y a autre chose, dit MacIan parlant avec hésitation. Vous le voyez, nous sommes sur un rocher presque inconnu, perdu dans l'Atlantique. La police ne pourra nous y prendre, mais le public n'entendra jamais parler de nous et nous voulons qu'il connaisse la fin de notre aventure.

— Eh bien? demanda l'autre, tirant une bouffée de son cigare.

— Eh bien ! dit MacIan, nous pouvons consacrer une journée ou deux à rédiger un exposé détaillé et complet de ce que nous avons fait, des raisons qui nous ont fait agir et de ce que chacun de nous veut préciser suivant son point de vue. Nous en laisserons un exemplaire dans l'île, quoi qu'il arrive, et nous mettrons l'autre dans une bouteille que nous jetterons à la mer, comme on le fait dans les livres.

— Une bonne idée, dit Turnbull, et maintenant terminons notre déballage.

Tandis que le long et fantomatique MacIan se promenait à pas

lents sur la frange de sable qui bordait l'îlot, toute cette poésie magnifique et embrumée qui était son élément natal se réveillait en lui et emplissait son âme. Cet îlot perdu, cette mer sans limites faisaient pour lui de son aventure quelque chose d'épique. Personne n'était là pour lui suggérer que ce pouvait être ou une farce ou une tragédie.

— Peut-être est-ce au moment où furent créées les étoiles du matin, se disait-il à lui-même, que Dieu a fait surgir cette île des entrailles de la terre pour être le théâtre de la lutte entre « oui » et « non ».

Puis il se dirigea vers le sommet du rocher qui formait une sorte de terrasse. Une demi-heure plus tard, Turnbull le trouva occupé à rejeter les cailloux et à aplanir le sable qui couvrait cette plate-forme.

— Nous nous battrons ici, Turnbull, dit MacIan, quand le moment sera venu. Et jusque-là, cet endroit sera sacré.

— Moi, je pensais y déjeuner, fit Turnbull qui tenait à la main une bouteille de champagne.

— Non, non... pas ici, dit MacIan, et il descendit de la terrasse en grande hâte. Toutefois, avant de descendre, il avait planté les deux épées, une à chaque bout de la plate-forme, comme des sentinelles qui monteraient la garde sous les étoiles. Ils allèrent ensuite faire un copieux déjeuner dans un creux de rocher. Le soir, au même endroit, ils soupèrent plus copieusement encore. La fumée des cigares de M. Wilkinson, odorante et forte, s'élevait sans cesse vers le ciel comme un sacrifice païen ; les fumées d'or du champagne de M. Wilkinson montaient à leur tête et en faisaient jaillir mille propos fantaisistes et philosophiques. Et, de temps en temps, ils levaient les yeux vers le ciel plein d'étoiles, au-dessus du rocher, et voyaient l'espace gardé par les deux épées pareilles à deux croix noires aux deux extrémités d'une tombe.

La semaine s'écoula, dans cette trêve primitive et homérique. Ils la passèrent presque entièrement à manger, boire, fumer, causer et, par instants, à chanter. Ils rédigèrent le récit qu'ils s'étaient proposé d'écrire et quand ce fut fait jetèrent la bouteille à la mer. Ils ne montèrent pas une seule fois sur le plateau sinistre. Ils n'explorèrent même pas leur île parce que MacIan consacrait une partie de son temps à la prière et que Turnbull consacrait tout le sien au tabac et que ces deux occupations peuvent suffire à la joie de celui qui vit dans la solitude ou qui reste sédentaire. Ce fut par un après-

midi doré, alors que le soleil descendait sur la mer, rayonnant comme la tête d'Apollon, que Turnbull, après s'être versé les dernières gouttes de la dernière bouteille wilkinsonnienne, la lança dans la mer avec une énergie sans réplique, puis monta jusqu'à la terrasse où son épée toujours debout l'attendait. MacIan était déjà près de la sienne dans une attitude morne, la tête baissée, les yeux fixés sur le sol. Il ne s'était même pas donné la peine de jeter un regard sur l'île ou à l'horizon, mais Turnbull, d'une tournure d'esprit plus active et plus insouciante, s'était mis de suite à inspecter les environs. Le résultat fut qu'il faillit tomber du haut du rocher.

Sur trois côtés de cet îlot de coquillages et de sable, la mer bleue s'étendait, infinie, sans une tache pouvant indiquer une île ou un vaisseau. Mais, sur le quatrième côté, l'île se révélait tout à fait extraordinaire, et, en réalité, ce qu'elle avait d'extraordinaire, c'était de n'être pas une île. Une longue bande sablonneuse s'avançant dans la mer reliait maintenant leur rocher à une rangée de petits monticules de sable que la mer venait de découvrir. Que ces dunes fussent de sable ferme ou de sable mouvant, c'est ce qu'il était difficile de deviner ; mais ce qui était hors de doute, c'est qu'elles formaient une grève au bord d'une terre plus vaste car des collines, à peine distinctes, se profilaient formant un décor d'où la mer était absente.

— Sacrebleu ! s'écria Turnbull, les yeux hors de la tête, nous ne sommes pas du tout dans une île de l'Atlantique, nous sommes venus nous échouer sur la côte d'Amérique. MacIan se tourna vers lui, et son visage déjà pâle devint plus pâle encore. Il marchait maintenant dans un monde de présages et d'hiéroglyphes et ne découvrait que des choses déconcertantes ou menaçantes dans cet îlot évoquant pour lui l'idée d'un bras gigantesque sorti de la mer pour se saisir de lui.

— MacIan, dit Turnbull, avec son air calme, je ne sais trop ce qu'a pu nous apprendre ou ne pas nous apprendre notre éternel tête-à-tête, toujours interrompu, du moins nous n'avons pas à craindre qu'on nous accuse d'avoir peur. Si la chose est essentielle à vos émotions, je terminerai joyeusement, ici même et de suite, notre combat mais je dois avouer que, si vous me tuez, je mourrai sans avoir satisfait ma curiosité grandement excitée par un petit détail géographique.

— Je ne désire pas m'arrêter maintenant, dit l'autre avec sa sim-

plicité éléphantine, mais nous devons remettre notre affaire à plus tard parce qu'il y a là un signe... peut-être un miracle. Nous devons voir ce qu'il y a au bout de cette route de sable. Peut-être est-ce un pont bâti par Dieu sur le golfe.

— Du moment que vous accédez à ma demande, dit Turnbull qui se mit à rire et rengaîna son épée, peu m'importe la raison qui vous décide.

Ils dégringolèrent de leur rocher et s'engagèrent sur l'isthme sablonneux d'un pas résolu, comme des hommes acceptant d'être désormais vagabonds sur la face de la terre. En dépit de sa prétendue curiosité scientifique, Turnbull était de beaucoup le moins impatient des deux et le Highlander qui marchait à grandes enjambées l'eut bientôt dépassé. Après qu'ils eurent marché environ une demi-heure à travers les dunes de sable, la distance qui les séparait s'étant considérablement augmentée, MacIan, qui venait d'apparaître au sommet d'un monticule, finit par disparaître aux yeux de son compagnon. Cette disparition augmenta chez M. Turnbull l'impression de solitude à la Robinson Crusoë qu'il ressentait. Il promena tout autour de lui des regards presque désolés, cherchant s'il apercevrait quelque signe de vie. Ce qu'il attendait, il ne le savait pas de façon très claire. Il avoua, depuis, que, dans son subconscient, il s'attendait peut-être à rencontrer un alligator.

Le premier signe de vie qu'il aperçut, cependant, fut quelque chose de plus extraordinaire que le plus énorme des alligators. Ce n'était rien moins que le fameux M. Evan MacIan accourant au pas de course à travers les dunes, sans chapeau, hors d'haleine, et gardant son épée dans la main par une habitude passée à l'état de nature.

— Prenez garde, Turnbull, cria-t-il de loin, tout en courant, j'ai vu un indigène.

— Un indigène? répéta son compagnon qui n'avait rencontré jusqu'à présent que des coquillages. Que diable voulez-vous dire? Est-ce que vous parlez d'une huître?

— Non, dit MacIan qui s'arrêta, la respiration haletante. Je veux dire un sauvage. Un nègre.

— Quoi? Où l'avez-vous vu? demanda Turnbull.

— Là-bas, derrière cette colline. Il a levé sa tête noire et m'a fait la grimace.

Turnbull prit sa tête entre ses mains, comme un homme mis en face d'une énigme insoluble.

— Sapristi ! s'écria-t-il, est-ce que nous serions à la Jamaïque?

Puis, regardant son compagnon avec un léger froncement de sourcils, pris de soupçon, il dit :

— Ne vous fâchez pas... mais vous êtes un peu visionnaire... et... nous avons bu pas mal de champagne. Voulez-vous m'attendre ici pendant que j'irai voir moi-même?

— Vous appellerez, n'est-ce pas, s'il y a du danger, dit le Celte, très calme? Vous allez voir que j'ai raison.

Turnbull prit sa course et disparut bientôt derrière la dune d'où revenait MacIan. Cinq minutes passèrent, puis sept autres minutes. MacIan se mordait les lèvres et agitait son épée ; l'autre ne réapparaissait pas. A la fin, tout en proférant une imprécation énergique, Evan, n'y tenant plus, s'élança pour porter secours à son compagnon, mais, presque au même moment, la silhouette menue de Turnbull se profila sur le ciel au sommet de la dune.

Malgré la distance, MacIan aperçut quelque chose d'étrange dans son attitude, quelque chose de si étrange qu'il continua à marcher dans sa direction. On eût dit qu'il était blessé ou peut-être malade. Il chancelait tout en descendant et semblait par moments se livrer à de véritables contorsions. Ce fut seulement quand il arriva à trois pieds de distance de MacIan que cet observateur de l'humanité comprit, décidément, que M. James Turnbull se tordait de rire.

— Vous avez tout à fait raison, dit, d'une voix entrecoupée, le journaliste complètement démonté. Il est noir, ça ne fait pas le moindre doute... et il fut repris d'une crise d'hilarité convulsive.

— Qu'est-ce qui vous prend? demanda MacIan avec une froide impatience, vous avez vu le nègre?...

— J'ai vu le nègre, bégaya Turnbull à bout de forces. J'ai vu le splendide chef barbare. J'ai vu l'empereur d'Éthiopie... Oh ! je l'ai très bien vu. Ses mains et son visage sont de la couleur la plus avenante... et le nègre...

Mais, de nouveau, le rire lui coupa la parole.

— Eh bien? eh bien? eh bien? dit Evan qui piétinait sur le sable.

— Eh bien ! la vérité, dit Turnbull devenant tout à coup grave et précis, la vérité est que le nègre est un nègre de Margate et que nous sommes en ce moment sur la côte de l'île de Thanet à quelques milles de Margate.

Son hilarité folle le reprit un instant, puis il prononça :

— Dites-moi, mon vieux, cela me ferait joliment plaisir de voir

une carte de notre croisière de quinze jours dans le yacht de Wilkinson.

MacIan n'eut pas même un sourire, mais ses lèvres impatientes s'ouvrirent comme si elles mouraient de soif pour la vérité.

— Vous voulez dire, commença-t-il...

— Oui, ce que je veux dire, interrompit Turnbull, est encore bien plus drôle. J'ai appris du musicien à moitié nègre que vous aviez aperçu tout ce que je voulais savoir. Ce noble sauvage m'a tout raconté. La bouteille qui contenait nos déclarations, l'exposé de nos doctrines et nos dernières impressions, a été rejetée par la mer sur la plage de Margate en présence d'un alderman, deux garçons de cabine, trois policemen, sept médecins et cent treize employés de Londres, en congé, qui tous, directement ou indirectement, ont goûté à cette lecture un énorme plaisir littéraire. Mon vieux, notre histoire est décidément un jeu de montagnes russes. Je commence à en saisir l'ordre et la marche ; tantôt nous sommes dans une cathédrale et tantôt dans un théâtre où l'on ne joue que des farces. Allons, venez, je commence à m'y faire... Amusons-nous de la farce...

MacIan ne répondit rien, mais presque aussitôt Turnbull se mit à crier, la voix tout à fait changée :

— Oh ! cela dépasse les bornes, c'est vraiment infernal !

MacIan tourna les yeux vers le point que fixait Turbnull. Il aperçut alors au loin une forme humaine qui ressemblait au minstrel puis un lourd policeman qui contournait la dune et s'avançait vers eux avec le glissement solennel d'une locomotive.

CHAPITRE XIII

Le Jardin de la Paix.

Jusqu'à cet instant précis, Evan MacIan n'avait en réalité rien compris mais tout s'éclaira quand il aperçut le policier. Il vit alors ses ennemis, toutes les puissances et tous les princes de la terre. Il cessa d'être une statue vivante de la surprise pour redevenir un agile montagnard.

— Il nous faut sauver par ici, cria-t-il, et rapide comme le vent il courut, suivi de Turnbull, dans une direction qui devait les éloigner le plus possible d'une rencontre avec le policier.

Quand celui-ci eut terminé son admirable virage, il se trouva en face d'un mur de sable qui le séparait des fugitifs. Après avoir, à trois reprises, tenté l'ascension de cette dune dont le sol friable se dérobait sous ses pieds, il finit par en atteindre le sommet et vit que ceux qu'il poursuivait étaient déjà à une grande distance. Ils avaient trouvé, un peu plus loin, du sable ferme sous leurs pas, et déjà un peu d'herbe apparaissait de place en place. Puis le terrain devint plus solide, l'herbe moins rare et ils purent courir rapidement. Cependant leur fuite n'était pas une besogne facile car la découverte de la bouteille échouée sur la plage même de Margate avait eu pour résultat de lancer sur leur piste la police de presque tout un comté. De tous les points surgissaient maintenant de nouveaux poursuivants et ce fut seulement quand MacIan se fut jeté à travers une haie presque inextricable bordant un petit bois et quand les deux hommes eurent disparu sous les arbres que leurs chasseurs perdirent instantanément leurs traces.

Au risque de lutter un peu plus longtemps contre des papillons pris dans ce filet noir de troncs et de branches, Evan (qui avait l'instinct du chasseur ou de la bête traquée) continua sa course, suivi de Turnbull, jusqu'au moment où ils trouvèrent enfin une issue hors du bois. Ils avaient ainsi certainement dépisté ceux qui conduisaient la chasse. Ils coururent cependant encore pendant un mille ou deux en suivant la lisière du bois jusqu'au moment où ils atteignirent une autre éclaircie à travers les arbres. MacIan alors s'arrêta, et, dans le grand silence, écouta comme écoute un animal poursuivi. Puis il dit : « Nous en sommes débarrassés. » Et Turnbull répondit : « Où irons-nous maintenant ? »

MacIan leva les yeux vers le soleil qui se couchait dans un ciel argenté sous un plumetis de nuées pourpres ; il regarda les sommets des arbres où s'attardaient les derniers rayons du soir, les oiseaux qui d'un vol lourd regagnaient leur nid pour dormir, comme si toutes ces choses étaient pour lui autant de conseils écrits qu'il pouvait lire.

Alors il dit :

— Le meilleur endroit où nous pourrions aller, ce serait un lit. Si nous pouvons dormir un peu dans ce bois, maintenant que nous sommes à peu près à l'abri, cela nous rendra dispos pour prendre de l'avance demain matin.

Turnbull, d'une gaîté inaccoutumée, dansait comme un écolier, prétendant n'avoir pas besoin de dormir. Il n'arrêtait pas de marcher

et plaisantait avec humour. Mais quand, à la fin, vaincu par la fatigue, il s'étendit sur la terre dure, ce fut pour tomber aussitôt dans le plus profond sommeil.

Il faisait à peine jour quand son compagnon de fuite le secoua pour le réveiller.

— C'est assez dormir, j'en ai peur, dit Evan, très doucement, comme s'il s'excusait. Ils ont dû nous dépasser d'au moins trente mille mais ils se sont certainement aperçus de leur erreur et ils reviennent.

— En êtes-vous sûr?dit Turnbull qui se dressa sur son séant en se frottant les yeux.

Un instant après, néanmoins, il bondit sur ses pieds en se secouant comme un homme qui reçoit une douche d'eau froide et reprit avec MacIan leur course le long du bois. La silhouette de leur vieil ami le constable venait de se dresser sur le gris perle et le rose du soleil levant.

. . . .

La lueur pâle d'une aube languissante s'épandait sur la campagne où les plaines et les routes restaient couvertes de ces nuées blanches qui s'attardent dans tous les coins et dans les creux comme des flocons de ouate. La route vide où leur fuite éperdue avait conduit les deux hommes était bordée d'un côté par un mur très élevé, bâti de pierres sans couleur mais taché de moisissures, strié de bandes vertes que formaient des herbes pendantes, pareilles à des algues, un mur qui défendait, très certainement, sentinelle robuste, le domaine d'un riche seigneur. A une faible distance de ce mur, plantée parallèlement, une ligne de tilleuls très rapprochés courait, branches emmêlées, formant une sorte de cloître sur ce côté de la route. Les deux fugitifs s'engagèrent sous ces arceaux et continuèrent à courir, presque cachés à leurs poursuivants par l'ombre encore régnante et par la brume. Leurs pieds, bien que frappant furieusement le sol, ne faisaient qu'un léger bruit car ils s'étaient déchaussés et leurs longues épées ne pouvaient les trahir par le moindre cliquetis, attachées qu'elles étaient dans leur dos comme des guitares. Ils avaient donc tous les avantages que le fait d'être invisibles et silencieux pouvait ajouter à la rapidité de leur course.

A deux cents pas derrière eux, au milieu de la route, apparut tout à coup, pesant et soufflant, un policier, massif mais robuste, qui avait distancé le reste de la troupe. Il arrivait à une allure splendide

pour un homme d'un tel embonpoint mais comme tous les corps lourds en mouvement, il donnait l'impression d'être capable d'activer sa marche plus facilement qu'il n'aurait pu l'arrêter. Turnbull tourna légèrement la tête vers MacIan et lui murmura quelques mots. MacIan fit un signe d'approbation.

Poursuivants et poursuivis se maintinrent à égale distance pendant un quart de mille jusqu'au moment où ils arrivèrent à un endroit où quelques-uns des arbres étaient si rapprochés qu'ils formaient une ombre épaisse. Le policeman dépassa cet endroit sans un instant d'hésitation. Mais il poursuivait son ombre ou le vent car Turnbull ayant mis un pied dans une fente de l'arbre y grimpa aussi rapidement et aussi doucement qu'un chat. Un peu plus laborieusement, mais dans le même silence, le highlander le suivit et se blotissant au milieu des feuilles ils virent toute la bande de leurs poursuivants passer et se perdre dans la poussière et la brume de l'éloignement.

Le brouillard blanc formait, comme il arrive souvent, des couches minces mais opaques et la cime même de l'arbre se dressait dans le demi-jour comme un vaisseau vert qui oscille sur une mer d'écume. Mais, plus élevé encore et mieux exposé aux premiers rayons du soleil, courait le sommet du mur qu'ils regardaient dans leur intense désir de s'échapper, comme un refuge à la fois indispensable et inaccessible, tel que le mur du ciel. Ici, toutefois, ce fut au tour de MacIan d'avoir l'avantage car, bien qu'il fût moins musclé que son compagnon, il était plus grand, plus souple et ses bras avaient plus de force. En deux secondes, il se hissa, le menton à la crête du mur, comme à une barre horizontale ; un instant après, il l'avait enjambé et s'y tenait assis comme sur un cheval de pierre. Turnbull, avec son aide, prit le même chemin et tous les deux se mirent, avec précaution, à avancer sur le mur dans la direction qu'ils avaient suivie d'abord. MacIan ne pouvait se défendre d'imaginer qu'il était véritablement à cheval ; le faîte du mur qui fuyait devant ressemblant au long col gris de quelque Rossinante de cauchemar. L'idée baroque lui vint que lui et Turnbull étaient deux cavaliers n'ayant qu'une seule monture et portant le vieil écu des Templiers.

Le cauchemar du cheval de pierre était rendu plus intense par l'effet du brouillard blanc qui semblait plus épais en deçà de la muraille que sur la route. Ils ne pouvaient rien deviner de la propriété qu'ils violaient en partie, sinon que les branches vertes et tordues d'un grand pommier semblaient, à mesure qu'ils avançaient,

ramper vers eux à travers le brouillard comme les tentacules d'une seiche verte. Cependant, comme tout était bon de ce qui pouvait aider à faire perdre leurs traces, tous deux, sans qu'il leur ait été besoin d'échanger un seul mot, décidèrent de se servir de cet arbre comme d'une échelle, mais cette fois comme d'une échelle pour descendre. Quand ils se laissèrent tomber de la branche la plus basse, ils sentirent sous leurs pieds déchaussés un dur gravier. Ils se trouvaient au milieu d'une très large avenue, dans un jardin, et le brouillard en se dissipant leur permit de voir le bord d'une pelouse. Tout demeurait encore voilé mais d'un voile pareil à celui qui cache les changements à vue dans une pantomime. On voyait au travers s'enflammer des masses informes de couleur, des masses qui pouvaient être les nuages d'un lever de soleil ou des mosaïques d'or ou d'écarlate, ou des femmes vêtues d'étoffes couleur de rubis et d'émeraude. Le voile devenant de plus en plus léger, ils virent que ce n'étaient là que des fleurs mais des fleurs en nombre incroyable et d'une si insolente magnificence qu'on en voit rarement de pareilles hors des tropiques. Des rhododendrons pourpres et cramoisis se dressaient orgueilleusement, tels ces animaux héraldiques que l'on voit ramper sur un fond brûlant d'or jaune. Les roses étaient d'un rouge d'une incroyable intensité, les clématites pour ainsi dire d'un bleu de flamme et cependant c'était la simple blancheur du seringa qui paraissait la couleur la plus violente de toutes. A mesure que la lumière dorée du soleil triomphait peu à peu des brumes, le spectacle devenait d'une telle douceur que l'on eût cru voir s'ouvrir lentement les portes de l'Eden. MacIan, dont l'esprit était toujours hanté par de telles similitudes, séraphiques ou titanesques, fit à ce sujet une remarque à son compagnon. Mais Turnbull se contenta de jurer et répondit que c'était là tout simplement le jardin d'un affreux richard.

Quand les derniers lambeaux de brume eurent disparu des sentiers nettement tracés, des larges pelouses et des plates-bandes éblouissantes, les deux hommes comprirent, non sans une certaine inquiétude, qu'ils n'étaient pas seuls dans le jardin.

Descendant l'allée principale, précédé du nuage bleu d'une cigarette, un gentleman marchait, d'un pas de promenade, savourant évidemment tout le plaisir qu'offre un jardin à une heure aussi matinale. Il était d'une taille svelte, vêtu d'un complet de laine gris pâle. Son visage avait une expression réfléchie et assez affirmée indiquant un homme d'âge déjà mûr bien que ses cheveux et sa moustache

fussent encore très blonds. Un binocle, attaché à un large ruban noir, semblait prêt à tomber de son nez aquilin et il avait, tout en se parlant à lui-même, un certain sourire satisfait assez irritant. Son chapeau de paille était beaucoup plus défraîchi que ses vêtements et l'on eût dit que ce n'était pas le sien.

Il fallut la surprise de l'ombre énorme de MacIan barrant sa route ensoleillée pour le tirer de sa rêverie béate. Quand il aperçut cette ombre, il leva un peu la tête et fixa les deux intrus de ses yeux de myope, non sans bienveillance, et ne témoignant qu'à peine d'une surprise qui eût été toute naturelle :

— Puis-je quelque chose pour vous? demanda-t-il.

MacIan salua :

— C'est de votre pardon que nous avons besoin, répondit-il. J'ai peur que nous ayons tout simplement violé votre propriété. Nous venons de passer par-dessus le mur.

— Par-dessus le mur? répéta le vieux monsieur souriant, toujours aussi calme.

— Je suppose que je ne me trompe pas, continua MacIan, en pensant que la propriété close par ce mur vous appartient?

L'homme au panama fixa les yeux à terre et se mit à fumer d'un air pensif pendant quelques secondes, puis il prononça, avec une sorte de conviction mûrie :

— Oui, certainement, les terres qui sont en deçà de ce mur m'appartiennent réellement, et aussi les terres qui sont au delà.

— Gros propriétaire, fit Turnbull, roulant des yeux féroces.

— Oui, répondit le vieux monsieur, le fixant avec un sourire tranquille. Un gros propriétaire.

Les yeux de Turnbull prirent une expression encore plus désagréable et il se mit à mordre sa barbe rouge mais MacIan parut reconnaître un type d'homme avec lequel il pouvait s'entendre et continua, très à son aise :

— Je suis sûr qu'un gentleman tel que vous n'a pas besoin qu'on lui dise que bien des choses se passent dont ne parlent pas les feuilles publiques. Des choses, en somme, qu'il vaut mieux ne pas leur confier.

Le sourire du gros propriétaire s'épanouit un moment sous sa moustache légère et l'autre continua avec une assurance grandissante :

— On a quelquefois besoin de s'expliquer. La police ne permet pas de telles explications dans les rues — et puis il y a le County Council

— et l'on ne permet dans les champs que les affiches. Mais dans le jardin d'un gentleman...

Le singulier personnage eut un nouveau sourire et dit très simplement :

— Vous voulez vous battre? A propos de quoi?

MacIan avait très bien compris son personnage. Un instinct commun à tous ceux qui possèdent la tradition aristocratique de l'Europe l'avait guidé. Il savait que la sorte d'homme qui porte dans son jardin des vêtements soignés et se soucie peu de gâter l'ensemble de sa toilette par un vieux chapeau n'est pas de la famille de ceux qui ont une horreur abstraite des actions illégales, ou de la fuite devant la police. Mais un homme peut comprendre un certain laisser-aller dans le costume et cependant être très loin d'admettre une ardeur ntempestive dans l'expression du sentiment religieux. Ce gentilhomme, qui semblait être leur hôte, pouvait comprendre une querelle de mari et d'amant, une discussion au jeu ou même la fuite devant un tailleur exigeant sa note, mais il restait douteux qu'il eût senti la terre se dérober sous lui à ce moment catastrophique où la Vierge fut comparée à une déesse de Mésopotamie. C'est pourquoi MacIan (qui manquait assez volontiers de mesure) crut à la nécessité d'un certain compromis pour faciliter une entente. Il finit par dire, non sans un peu d'hésitation :

— Nous voulons nous battre au sujet de Dieu. Il n'y a rien au monde de plus important.

Le binocle incliné du vieux monsieur tomba brusquement de son nez et son menton aristocratique se releva si brusquement que l'on eût dit que son cou maigre s'allongeait comme un télescope.

— A propos de Dieu? interrogea-t-il d'une voix tout à fait changée.

— Écoutez ! s'écria Turnbull, intervenant bruquement, je vais vous dire ce qu'il en est. Je crois qu'il n'y a pas de Dieu. J'estime que cette idée n'intéresse personne que moi... ou Dieu, s'il existe. Ce jeune gentleman venu des montagnes d'Écosse prétend que c'est son affaire. En conséquence, il commence par prendre une canne et brise les vitres de ma boutique ; puis il prend cette même canne et veut me mettre à mal à mon tour. A cela, naturellement, je fais des objections ; je suggère que si la chose en arrive à ce point, il faut que nous ayons tous les deux des cannes. Il renchérit et propose, au lieu de cannes, des épées. La police (avec la sottise qui lui est propre) n'accepte ni l'une ni l'autre de nos propositions. Le résultat est que nous

courons un peu partout pour dépister ceux qui sont à nos trousses et que nous avons escaladé votre mur pour tomber, malgré nous, dans votre magnifique jardin et que nous nous en remettons à votre magnifique hospitalité.

Le visage du vieux monsieur était devenu, pendant ce discours, de plus en plus rouge mais il gardait encore son sourire et quand il se mit à parler, ce fut avec une sorte de rire violent.

— Ainsi, vous voulez vraiment vous battre à l'épée dans mon jardin, demanda-t-il, à propos de cette question de l'existence de Dieu?

— Pourquoi pas? dit MacIan avec son incroyable simplicité; le culte de tout homme a commencé à la création du jardin d'Éden.

— Oui, fit Turnbull, avec un juron, et ce culte a pris fin à la création du jardin zoologique.

— Ici! en ma présence! s'écria l'étranger marchant de long en large sur le gravier, étouffant à force de rire. S'il y a un Dieu!... Et il se mit à arpenter le jardin qui retentit de son rire incompréhensible. Puis il revint vers les deux hommes, un peu apaisé et s'essuyant les yeux.

— Que le monde est petit! s'écria-t-il enfin. Je puis résoudre votre problème. C'est moi qui suis Dieu.

Et il s'agita tout à coup, lançant ses jambes à droite et à gauche, comme un danseur sur le gazon.

— Vous êtes quoi? demanda Turnbull d'un ton intraduisible.

— Eh bien! Dieu, c'est évident, répondit l'autre que cette question parut divertir. Que c'est drôle de penser que vous avez escaladé le mur d'un jardin pour tomber exactement sur celui qu'il fallait. Vous auriez pu aller vous perdre au milieu de toutes sortes d'églises et de chapelles et de collèges et d'écoles de philosophie pour y chercher une preuve de l'existence de Dieu. Eh bien! il n'y a pas de preuve, il faut le voir. Et maintenant, vous l'avez vu. Vous l'avez vu danser!

Et le vieux monsieur aimable instantanément se tint sur une jambe sans rien perdre de la douceur grave et raffinée de son expression.

— Je croyais que ce jardin... commença MacIan, absolument ahuri.

— C'est cela! c'est cela! dit l'homme sur une jambe, hochant gravement la tête. J'ai dit que ce jardin m'appartient et les terres qui l'entourent. C'est exact. Et aussi la campagne au delà et la mer plus loin et tout le reste de la terre. E. aussi le soleil et les étoiles.

Et il ajouta, avec un sourire d'extase :

— Vous voyez, je suis Dieu.

Turnbull et MacIan le regardèrent un instant avec l'idée vague que peut-être il était encore assez jeune pour s'amuser à contrefaire l'insensé. Mais après l'avoir fixé attentivement, Turnbull aperçut sous cette agitation à vide l'expression figée et horriblement sérieuse du dément. Puis il regarda très gravement le sable bien ratissé des allées et les souriantes plates-bandes et le long bâtiment rectangulaire, construit en briques, que la brume leur avait caché jusqu'à présent. Puis il regarda MacIan.

Presque au même moment, un autre homme arrivait, marchant d'un pas rapide autour du royal massif de rhododendrons. On l'eût pris pour un banquier prospère, avec son beau chapeau de soie, et une corpulence telle que les boutons de sa redingote très ajustée semblaient prêts à sauter. Mais il parlait tout seul et l'une de ses épaules, tandis qu'il marchait, semblait vouloir se projeter en avant dans un geste spasmodique.

L'homme au beau chapeau marchait très vite, cependant l'homme au vieux chapeau qui croyait être Dieu courut après lui, sautant par-dessus une corbeille de geraniums pour le rejoindre.

— Je demande pardon à Votre Majesté, dit-il avec une fausse humilité, mais voici un différend qu'il vous faut juger.

Il conduisit alors le gros homme au chapeau de soie vers le groupe et vint murmurer à l'oreille de MacIan :

— Ce pauvre monsieur est fou ; il croit être Édouard VII.

Didant cela, le Créateur eut un clignement d'yeux.

— Bien entendu, il ne faut pas vous fier à lui ; venez me trouver pour tout ce qui pourra vous embarrasser. Dans ma position, on a affaire à tant de gens. Il faut avoir l'esprit large.

Le gros banquier en redingote noire se tenait là, très grave et digne sur la pelouse, et sans le mouvement singulier de son épaule, il n'eût semblé en aucune façon indigne du rôle que l'autre venait si rapidement de lui imposer.

— Mon cher ami, dit l'homme au chapeau de paille, ces deux gentlemen désirent se battre en duel pour une affaire de la plus haute importance. Votre situation royale et la mienne, beaucoup plus humble, nous désignent certainement pour être les seconds dans ce duel. Les seconds... oui, les seconds... et ici l'homme au chapeau de paille fut repris d'une nouvelle crise de rire.

— Oui, vous et moi sommes tous deux des seconds... et ces deux gentlemen peuvent évidemment se battre devant nous. Vous êtes... hi, hi, hi... vous êtes le roi... Je suis Dieu ; vraiment, ils ne pourraient avoir de meilleurs témoins.

Alors Turnbull qui, les sourcils froncés, regardait fixement le gazon vert, éclata d'un rire un peu forcé et s'écria en relevant la tête :

— Oui, MacIan, je crois que nous sommes venus au bon endroit.

Et MacIan répondit, têtu et borné :

— Toute place est bonne où l'on nous laissera libres d'en finir.

Il y eut un long silence et leurs yeux, involontairement, se portèrent sur le paysage comme ils l'avaient fait sur tous les décors de leur éternel combat : le petit jardin lumineux derrière la boutique, la colline de Hampstead Heath, le jardin du décadent tout envahi par les fleurs, l'arène de sable devant la mer au soleil levant. Ils sentirent tous deux au même moment toute la largeur et la beauté épanouie de cet Eden, les arbres aux vives couleurs, les réduits de fraîcheur et d'ombre et aussi le grand mur de pierre — plus terrible que la muraille de Chine — que personne n'aurait pu franchir pour s'évader.

Turnbull, irrité, balançait son épée dans sa main, tandis que l'autre parlait. Mais il sursauta tout à coup, quelqu'un lui chuchotait dans l'oreille. A pas feutrés, silencieux comme ceux d'un chat, le gros homme au chapeau noir et en redingote avait traversé la pelouse pour venir près de lui et lui disait tout bas :

— Ne vous fiez pas à votre autre témoin. Il est fou mais pas tant qu'on pourrait le croire, car c'est un maître fourbe. Ne le croyez pas s'il vous dit que je le hais. Je sais l'histoire qu'il vous racontera ; je l'ai entendue quand le chef de la maison parlait au facteur. Ce serait trop long à répéter maintenant et je me doute bien que nous sommes surveillés... mais...

Turnbull se sentit tout à coup envahi par un malaise inexprimable, par cette horreur un peu cruelle de l'homme sain pour ce qui est morbide, la haine inhumaine de cet état inhumain qu'est la folie. Il crut entendre autour de lui des chuchotements haineux, innombrables comme les feuilles qui murmurent dans le vent et chacun racontait passionnément quelque mal qui n'était jamais arrivé ou quelque secret terrifiant qui n'était pas vrai. Le rationaliste, l'homme normal, se révoltait en lui contre le fait de vivre, ne

fût-ce que quelques instants, dans cette forêt de duplicité et d'obscurité égoïste. Il désira violemment faire sauter à la dynamite ce palais d'erreur.

Puis, après une pause pendant laquelle il parut ravaler sa colère, il dit à MacIan :

— Vous avez pris le bon témoin, en tout cas.

Le highlander ne répondit pas mais resta cloué sur place, absorbé jusqu'à l'oubli de tout par une longue et profonde méditation. A la fin cependant, il se tourna vers l'homme au chapeau de soie et lui dit brusquement :

— Qui êtes-vous?

L'homme cligna des yeux et redressa la tête avec une surprise affectée comme quelqu'un habitué à se voir contredit.

— Je suis le roi Édouard VII, dit-il.

G. K. Chesterton.

(A suivre.)

(Traduit par Ch. Grolleau, avec l'autorisation des éditeurs Wells Gardner, Darton and Co.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

LA TOILE DE PÉNÉLOPE DES RÉPARATIONS

Plus une dette est lourde, imprécise, d'un recouvrement aléatoire et prolongé, plus il importe de prendre des gages sérieux et immédiats. Ceci n'est pas un précepte politique. C'est une règle de bon sens élémentaire. Les auteurs du traité de Versailles voudraient bien se défendre d'y avoir manqué. Ils invoquent l'cccupation de la rive gauche du Rhin, l'hypothèque générale sur les richesses allemandes. Piètres arguments. Le maintien des troupes alliées dans les territoires rhénans est subordonné à trop de considérations de politique internationale pour influer directement sur l'exécution, même des clauses les plus formelles. Les incidents du désarmement en ont administré la preuve décisive. Quant aux garanties financières : mieux vaudrait n'en pas parler. Imaginez le cas d'un créancier qui dirait à son débiteur : « Vous me devez une somme indéterminée. Nous en parlerons plus tard. Pour le moment, il me suffit de savoir que vous avez eu autrefois une magnifique fortune, que vous vous êtes appliqué à gaspiller consciencieusement. » Le particulier qui se conduirait ainsi se verrait immédiatement pourvu d'un conseil judiciaire. Les négociateurs du traité de paix n'ont même pas essuyé un blâme parlementaire. Et on voudrait confier aux États la gestion des intérêts privés !

Nos délégués à la conférence n'ont pas d'excuses. Ils ne manquent pas de s'abriter derrière le voisin. Que faites-vous de l'Angleterre

peu soucieuse de voir une concurrente redoutable rétablir les affaires? Et le président Wilson, avec ses conceptions de diplomatie nouvelle fondée sur la Société des nations, aurait-il accepté la vieille théorie du gage?

La moindre faiblesse de ces arguments est d'avoir été imaginée *a posteriori*. Pour formuler un verdict équitable, il ne faut pas considérer la situation après quelques mois ou même quelques semaines de palabre. Il faut se placer au lendemain même de l'armistice.

A ce moment-là, l'Angleterre nous avait donné un assez bel exemple de réalisme. Avec quelle maîtrise elle avait réalisé le gage de son hégémonie maritime! Mieux encore, M. Lloyd George n'était-il pas entraîné par sa campagne électorale à lancer le fameux cri : « L'Allemagne doit payer jusqu'au dernier centime »? Quelle meilleure occasion d'assurer immédiatement les gages.

Pour ce qui est du chef d'État américain, il est aujourd'hui parfaitement établi que ses idées sur le rôle de la Société des nations étaient extrêmement vagues quand il a débarqué en Europe. Rien n'était plus aisé que de l'amener à la conception raisonnable d'une garantie internationale superposée aux garanties réelles d'une bonne paix. C'est de propos parfaitement délibéré qu'on ne l'a pas fait. Faut-il rappeler la réponse que recevait alors M. Paul Cambon qui signalait l'occasion unique? « Vous n'y comprenez rien. » La grande habileté va être de manœuvrer entre Londres et Washington. En fait de manœuvre, on a laissé M. Wilson, après des semaines d'isolement à Paris, subir le charme de M. Lloyd George et de lord Robert Cecil. Quatre jours, il n'en a pas fallu davantage pour préparer des déboires qui ne sont pas près de finir.

Une réaction énergique aurait pu encore sauver la partie à l'ouverture de la conférence. A condition d'avoir un programme et une volonté. Mais nos négociateurs ont dû très vite reconnaître que pour triompher des résistances que l'on avait laissé s'organiser, pour fixer des réalités, il fallait sacrifier des illusions, s'exposer à des critiques. Ils ont jugé plus commode de se contenter, pour le moment, d'un mirage en multipliant les moyens de reprendre les questions litigieuses au détour des équivoques et des réserves dilatoires. Toutes les concessions immédiates et tous les espoirs de récupération abandonnés à l'avenir. L'hypocrisie et la chimère communiant dans le dogme de l'imprécision. Ainsi est né le traité à formule variable. Ainsi, on a vu, pour la première fois, la nation maîtresse de la victoire,

incapable d'obtenir de ses alliés la réalisation de ses aspirations les plus légitimes, escompter de futures et très lointaines combinaisons internationales les avantages qu'elle n'a pas su obtenir dans l'ardeur encore vibrante de la fraternité des combats. Pour une telle faillite, il a fallu combiner toutes les tares du régime : absence de chefs, subordination de l'intérêt national aux rivalités de politiciens, flagornerie démagogique, sans oublier de regrettables défaillances personnelles. Ce dernier facteur mérite une attention particulière car il s'en faut que tous les hommes qui ont spéculé sciemment sur les exécutions impossibles, sur les ajournements et les chambardements aient disparu de la scène. N'est-ce pas précisément du retour offensif d'une méthode qui paraissait irrévocablement condamnée par l'expérience que procède directement la crise actuelle des réparations?

On a pu croire, au début de cette année, à une revanche du sens commun. Dès son arrivée au pouvoir, M. Millerand reconnaît deux choses : impossibilité d'obtenir quoi que ce soit des Allemands sans contrainte ; impossibilité d'imposer des sanctions sans le consentement des Alliés. Il ne tarde pas à faire une nouvelle constatation : c'est que, dix-huit mois après l'armistice, un état d'esprit fort inquiétant se développe chez certaines puissances, qui ont plus d'intérêt à reprendre les affaires avec les Allemands qu'à aider les grandes victimes à relever leurs ruines. L'exaspération des solutions ajournées jette l'Italie dans les bras de M. Nitti et le réveil de l'esprit mercantile conduit l'Angleterre à la doctrine de M. Keynes. La révélation éclate comme un coup de foudre dans l'incident de Francfort. Révélation d'autant plus saisissante que la provocation allemande vise le seul article du traité pourvu de sanction. Telle est la divergence des intérêts que l'application impérieuse du texte nous conduit au bord de la rupture. Pas d'hésitation possible. Un changement de front radical s'impose. Il faut obtenir immédiatement des garanties pour les satisfactions essentielles : le désarmement, le charbon, les réparations. Et puisque le malheur veut que nous soyons obligés de solliciter le concours de nos alliés, il faut bien marchander.

A San-Remo, M. Millerand peut mesurer la pente à remonter. D'entrée de jeu, MM. Nitti et Lloyd George lui proposent de négocier d'égal à égal avec les Allemands. Avec beaucoup de décision, le chef du gouvernement français pare le coup. Causer avec l'Allemagne, soit. A deux conditions. Les Alliés se mettront au préalable d'accord et les solutions adoptées seront garanties par des gages et des sanc-

tions. Nous acceptons la revision, mais nous nous réservons de la diriger.

C'est un changement de front complet. Au lieu d'attendre l'échéance du 31 mai 1921, de laisser la commission des réparations traduire à sa barre les vaincus et leur signifier souverainement un verdict, les chefs de gouvernements se chargent de précipiter le mouvement et de négocier directement avec les Allemands. Évolution d'autant plus caractérisée qu'avant même Francfort et San-Remo, le manifeste économique de Londres a inscrit le relèvement de l'Allemagne parmi les nécessités de la restauration du monde.

Et pourtant M. Millerand a eu mille fois raison d'accepter. Refuser, c'est rompre avec les Alliés, rester avec le texte d'un magnifique traité qui nous promet une infinité de milliards sans nous laisser la possibilité de réaliser un centime. Déjà les avances indispensables à la reconstitution des régions dévastées pèsent lourdement sur notre trésorerie. L'urgence d'un concours international s'impose. Comment réaliser ce concours sans établir une base de calculs solide? La revision ne peut être évitée. Le tout est de savoir si elle se fera par nous ou contre nous. S'il y a un reproche à faire à M. Millerand, c'est peut-être de ne pas avoir abordé assez franchement l'obstacle, de ne pas avoir pris une offensive assez hardie contre les intrigues des politiciens en mettant le pays en face des faits. Au lieu de cela, on a continué à jouer sur les mots, d'affirmer l'intangibilité d'un traité inexistant, de maintenir en apparence des rouages que l'on supprimait pratiquement. Ainsi se préparait le retour offensif de l'équivoque qui s'est produit par la suite.

Cependant la grosse partie s'engage dans des conférences qui se succèdent très rapidement des deux côtés de la Manche. Avec la ténacité qui est sa grande qualité, M. Millerand s'efforce d'obtenir des résultats limités mais bien définis, par l'accord des Alliés, imposé aux Allemands sous menace de sanction. Le but est atteint à Spa pour le désarmement et le charbon, non sans sacrifices de notre part certes, et des sacrifices d'autant plus significatifs qu'ils soulignent la volonté persistante de nos partenaires de préparer le rétablissement économique de l'Allemagne.

Que devient entre temps la question des réparations? Elle est poussée très loin. On convoque à Bruxelles une grande assemblée financière internationale qui devra chercher à panser les plaies du monde en partant de la mobilisation de la dette allemande. Pour

réaliser cette dette, il faut la fixer. C'est admettre le principe du forfait. Les experts se mettent à l'œuvre. Le 30 juin, à Boulogne, MM. Millerand et Lloyd George enregistrent le résultat de leurs travaux.

Tout un plan de payements a été envisagé. Par un système très compliqué d'annuités fixes et variables, l'Allemagne verserait en quarante-deux ans deux cent soixante-dix milliards de marks or, représentant avec les intérêts et la prime de remboursement une somme immédiatement réalisable de quatre-vingt-cinq milliards de marks or. Les payements seraient garantis : 1° par les recettes des douanes ; 2° par un portefeuille des meilleures valeurs industrielles allemandes ; 3° par l'occupation éventuelle de la Ruhr.

Deux gages solides et une sanction d'efficacité certaine. Un point reste en suspens : la répartition de l'indemnité entre Alliés. C'est la fameuse querelle entre le pourcentage et la proportion qui a fait couler tant d'encre. Après trois journées de délibérations orageuses à Bruxelles, il est convenu que la part de la France sera de 52 pour 100. Sur ce, on part pour Spa avec la décision prise de réserver tous les chiffres et de voir venir les Allemands. A Spa, se produit une lutte très-âpre sur le désarmement et le charbon. La France subit de dures épreuves avec la fixation du prix du charbon et les avances financières à l'Allemagne. Les négociations sont à bout de forces et la délégation du Reich laisse entrevoir un projet basé sur la restauration en nature des dommages qui n'a rien de commun avec les prévisions de Boulogne. Une formidable avalanche de rapports annonce une discussion interminable. On décide d'interrompre le débat et de laisser à une commission d'experts le soin d'examiner les propositions allemandes. Cette commission doit se réunir à Genève dans la première quinzaine d'août, de manière que la question de l'indemnité puisse être réglée avant la conférence financière internationale de Bruxelles.

Sur ce, M. Millerand rentre à Paris et subit deux grands assauts à la Chambre et au Sénat. Il parvient non sans peine à faire approuver les accords de Spa mais à condition de ne pas recommencer et d'assurer à la France les réparations intégrales qui lui sont dues.

Voilà le nouveau tournant. La tragédie polonaise, la crise provoquée entre Paris et Londres par l'incident Wrangel ont pu retarder Genève. Mais ce n'est pas d'un retard qu'il s'agit, c'est d'un enterrement. Quand, le 29 août, les Anglais rappellent le rendez-vous pris, M. Millerand riposte en combinant avec M. Delacroix un nouveau

plan qui ramène devant la commission des réparations l'examen des propositions allemandes. Simple variation de procédure, dira-t-on. Ne jouons pas sur les mots. Le retour à la commission des réparations signifie le désaveu implicite de toute la campagne de réalisations menée depuis trois mois. Sans doute, les résultats de ces longs efforts ne sont pas détruits. On se contente de les laisser sommeiller. Pratiquement, on cherche à reprendre le travail par la base en revenant aux conceptions utopiques du traité contre lequel a été dirigée toute l'offensive britannique. Un grave différend est inévitable.

Pourquoi n'a-t-il éclaté qu'au début d'octobre et pourquoi s'est-il produit à ce moment? La question mérite d'être approfondie.

C'est un fait que l'Angleterre n'a pas bronché sous le coup direct du projet Delacroix. C'est un fait qu'elle a même accepté la transformation radicale de la conférence de Bruxelles en éliminant le problème essentiel de l'indemnité allemande. D'où vient la susceptibilité soudaine qui, le 6 octobre, a voulu nous ramener aux engagements de Spa? N'a-t-on pas pris quelque ombrage à Londres des conversations amorcées à Bruxelles en vue d'un arrangement direct franco-allemand? Les Anglais n'ont-ils pas craint de voir la France reprendre l'accord de Boulogne avec la force de certaines combinaisons esquissées entre Paris et Berlin. Suppositions injustes? Peut-être. Voilà à quoi on s'expose quand on ne joue pas franc jeu.

L'avertissement anglais a au moins l'avantage de forcer la lumière. Il faut s'expliquer. La France répond le 8 octobre en cherchant à ramener le débat à un conflit de procédure. M. Delacroix va à Londres où il subit l'emprise britannique et propose un compromis qui ramènerait à la thèse anglaise. La France ne l'accepte pas. Débat oiseux. On finira forcément par trouver une méthode de discussion. La question n'est pas là. Une seule chose importe. Oui ou non, reviendra-t-on au forfait avec garanties, ou y a-t-on définitivement renoncé?

La question ne peut pas être esquivée. En vain cherche-t-on à nier que nous ayons changé de terrain en alléguant que nous restons strictement fidèles aux principes de San-Remo : admettre les Allemands à plaider leur cause en se réservant de leur imposer sous menace de sanctions la décision des Alliés. L'argument passe sous silence l'accord préparé à Boulogne. Simple projet envisagé uniquement pour fixer une limite minima. Mais cette limite minima n'était-elle pas pour les Anglais un maximum et la condition même des garanties envisagées? Quand deux parties, dont l'une veut le plus et l'autre le

moins, fixent un chiffre, c'est en général le seul qui puisse les mettre d'accord. M. Millerand a reculé devant ce chiffre et il a reculé pour ne pas soulever de tempêtes parlementaires à la veille de l'élection présidentielle. Dans ces conditions spéciales, la temporisation pouvait se défendre. Ce qui serait incompréhensible, ce serait l'abandon total de la seule base d'entente qui ait été trouvée entre Alliés, ce serait le retour à la tactique dilatoire. Hypothèse d'autant plus troublante qu'elle coïncide avec la rentrée en scène du principal inspirateur de cette méthode.

Impossible de voir ce qu'on peut espérer gagner à fuir les décisions. Le temps n'augmentera pas les disponibilités de l'Allemagne. Il peut même fournir aux partisans de M. Keynes une belle occasion de déduire la perte de la Haute-Silésie. Le temps ne réveillera pas la mentalité de guerre qui a cédé la place à l'esprit mercantile. Le temps ne convertira pas les Anglais à l'idée qu'il serait très avantageux pour eux de permettre à la France de panser rapidement ses blessures et de développer une concurrence redoutable. Un seul événement est en suspens : l'élection présidentielle américaine. Mais que pouvons-nous en attendre de bon? Les tendances américanistes se sont affirmées avec une telle force que, même si les démocrates triomphaient par imprévu, ils devraient en tenir compte plus encore peut-être que leurs adversaires. Quant au triomphe vraisemblable du parti républicain, il sera la victoire du principe de non-intervention et des grandes puissances d'argent qui ne désirent pas précisément l'écrasement de l'Allemagne. Plus nous attendons, plus il nous sera difficile d'espérer une grosse indemnité.

Par contre, les inconvénients de l'ajournement sautent aux yeux. Chaque jour qui passe se traduit pour nous par une perte sèche. Perte des profits que nous aurions pu tirer des sommes touchées. Perte des avances que nous devons faire à l'Allemagne sans pouvoir même en percevoir les intérêts. Ces avances dépassent déjà trente-cinq milliards. Les premières évaluations pour 1921 sont de seize milliards et demi. Quelle raison aurait-on de modérer le train quand il est si commode de dire : « L'Allemagne payera »? Ce qu'elle payera, nous le saurons au plus tard le 31 mai 1921. Attendrons-nous de nous laisser acculer à cette échéance pour subir les exigences de la finance internationale dont nous ne pouvons nous passer? C'est pure démence.

Deux voies s'offrent à nous. L'entente avec nos alliés et la rup-

ture. Il faut avoir le courage de regarder où elles conduisent et le courage de parler franchement au pays. Si M. Millerand avait eu cette audace, il n'aurait plus à s'occuper des intrigues et des traquenards parlementaires, car le bon peuple de France sait parfaitement la différence qu'il y a entre un billet solidement garanti et un billet de la Sainte-Farce. Il sait ce que vaut l'argent et ce que représente l'Alsace-Lorraine reconquise. Il sait aussi qu'on ne jongle pas avec les milliards. Qu'on lui fasse confiance. On n'a jamais eu à s'en repentir.

SAINT-BRICE.

La haine des races en Amérique.

La guerre a étrangement bouleversé la vie nationale aux États-Unis, dont l'unité se trouve menacée par autant de « questions » qu'il y a de nationalités dans ce pays qui fut si longtemps l'Eldorado des opprimés et des réfugiés. Il n'y a pas seulement une question japonaise, dont l'importance peut avoir une gravité insoupçonnée ; il y a aussi une question nègre et une question juive, cette dernière compliquée à son tour d'une question russe.

Autrefois, — il y a environ un demi-siècle, — on ne rencontrait pas d'Israélites en Amérique. J'ai souvent entendu une dame de la meilleure société affirmer n'avoir jamais eu, pour sa part, l'occasion de nouer avec l'un d'eux des relations mondaines avant de venir en Europe ! Il y en avait cependant environ une cinquantaine de mille dispersés dans les différents États, mais ils ne sortaient point de leur sphère qui était en général celle du petit commerce. Aujourd'hui il y en a 3 300 000 qui déploient la prodigieuse activité particulière à leur race et s'infiltrent peu à peu dans tous les milieux, dans toutes les professions qui leur étaient fermés. Le ghetto déborde dans tous les quartiers de New-York, devenue « une vraie citadelle de résistance israélite », contre laquelle la résistance chrétienne a quelque peine à se manifester... On trouve pourtant quelques hôtels où on n'admet « ni chiens, ni juifs... » Le samedi soir, *Jewnight*, en argot de New-York, — les théâtres et les cabarets sont à peu près abandonnés par leurs clients chrétiens, qui s'efforcent, — mais en vain, — de marquer ainsi la distance qu'ils voudraient essayer de garder... Tous ces efforts servent à peu de chose. Grâce aux *Hig Schools*, les enfants du marchand de glaces ambulant fraîchement débarqué de Kiev ou de Varsovie, bénéficient des mêmes chances

« d'arriver » que les petits Américains de vieille souche. Des œuvres nombreuses initient les immigrants israélites à la vie nouvelle qu'ils affrontent, et les aident à franchir les moments difficiles. Ajoutez à cela l'indomptable persévérance de leur race ; est-il étonnant qu'ils pullulent?

Or la « question » juive est entrée dernièrement dans une phase particulièrement aiguë à la suite des extravagances et des prétentions des bolcheviks américains, dont la plupart sont, ici comme ailleurs, d'origine sémitique. Les proclamations des soviets ont considérablement ému l'opinion publique. En particulier, M. Henry Ford, en entendant les incitations adressées aux travailleurs américains, s'est brusquement réveillé de son rêve pacifiste. Devant la menace sans cesse grandissante des « rouges », il révèle soudain une combativité qu'on eût souhaité lui voir témoigner pendant la guerre. Il se déclare ouvertement antisémite convaincu, et son journal, le *Dearborn Independent*, dénonce en une série d'articles anonymes, mais dont M. Ford accepte la pleine responsabilité, le « judaïsme » comme le pouvoir le plus fortement organisé de la terre, sans excepter l'Empire britannique, et qui forme un État dont les citoyens sont inconditionnellement loyaux, où qu'ils se trouvent, et qu'ils soient riches ou pauvres... »

Le « problème mondial du Juif international » sollicite vivement le *Dearborn Independent* et son propriétaire, qui oublie sa douceur coutumière pour flétrir le « Péril juif. » Il étudie de près la « Réaction allemande contre les Juifs », et surtout « les Juifs aux États-Unis ». C'est cette dernière question qui préoccupe le *Dearborn Independent*. Il s'inquiète de voir les industries américaines passer peu à peu en des mains israélites, comme en Russie où « chaque commissaire du peuple est juif, » comme en Allemagne où « la puissance juive est fermement établie ». Les industries américaines du sucre, du coton, des conserves, des vêtements, du tabac sont toutes à peu près contrôlées par des Israélites, dont l'âpreté au travail et à la domination se montre insatiable. Et M. Ford juge cela intolérable.

Une animosité ouverte s'établit ainsi entre les Américains de vieille souche et les Juifs russes pour qui le bolchevisme ouvre de nouvelles perspectives dans leur pays natal. Ils oublient vite l'asile que les États-Unis leur ont offert et dont ils n'ont pas craint d'abuser. Ils se révoltent volontiers contre les institutions politiques des États-Unis, qu'ils trouvent tyranniques, et se plaisent à prêcher la révolution dans les différents milieux industriels auxquels ils appartiennent. Il s'établit donc un antagonisme prononcé entre eux et leurs hôtes américains, qui ont hâte de les voir regagner leurs steppes

et le doux régime d'un Lénine ou d'un Trotsky, dont les essais d'internationalisme judaïque corroborent l'exactitude du véhément réquisitoire porté par M. Ford contre l'autocratie juive, dont il prédit l'avènement.

La haine des races sévit donc aux États-Unis. On en a un autre exemple frappant dans l'antipathie sans cesse croissante qui sépare les nègres et les blancs, antipathie savamment attisée du côté noir, par des « leaders » dont le radicalisme n'hésite pas à prêcher la guerre des races... Il y a maintenant aux États-Unis, près de 15 000 000 de nègres, dont les quatre cinquièmes vivent dans la *zone noire* qui s'étend entre la Virginie et le Texas, où la population est nègre dans la proportion des trois quarts. Dans une certaine partie du Mississipi, il y a dix nègres pour un blanc ! On comprend avec quelle intensité se pose un pareil problème ethnique ! Il est vrai d'autre part qu'environ une moitié de l'élément nègre est mêlée de sang blanc, et c'est à ces « demi-sang » qu'appartiennent les nègres qui parviennent à une situation prépondérante. Ce sont eux également qui ressentent le plus amèrement le préjugé de race si fortement ancré chez le blanc d'Amérique.

La guerre a profondément modifié la situation des nègres aux États-Unis. Après avoir été empêchés pendant plusieurs générations de participer à toute vie publique, ils furent brusquement recrutés au moment de la conscription, le gouvernement américain les jugeant du moins dignes de mourir pour leur pays !

La guerre leur apparut donc comme un présage de liberté morale pour l'avenir ; la guerre achevée et gagnée, ils durent reconnaître que l'intolérance professée à leur égard continuait, et ils n'hésitèrent pas à organiser la résistance. Leur dépit se révéla par des violences auxquelles les blancs répondirent. Le groupe nègre du *Messager* soutient ouvertement les extrémistes du parti travailliste, préconisant d'opposer la force à la force, et de ne pas hésiter à entamer ouvertement la lutte.

M. du Bois, un écrivain nègre qui est rédacteur en chef du grand magazine *The Crisis*, a récemment consacré un livre, intitulé *Darkwater*, à l'étude du problème. M. du Bois est, très justement, considéré, depuis la mort de Booker Washington, comme le porte-parole des Américains de race noire. C'est pourquoi on ne peut s'empêcher de regretter de le voir utiliser son influence à prêcher la revanche et la violence.

Alors que Booker Washington considérait le problème du bien-être de sa race d'un point de vue économique peut-être un peu étroit, s'efforçant à persuader que le bonheur résidait pour elle dans

le travail, l'économie et l'intégrité, M. du Bois soutient que le problème nègre n'est qu'un côté de la grande lutte engagée sur toute la terre. Il s'élève avec une véhémence passionnée contre ce qu'il appelle « la nouvelle religion blanche ». C'est elle qui fut, selon lui, responsable de la guerre en déchaînant cette soif d'expansion coloniale à laquelle aucune nation d'Europe n'échappa. Mais M. du Bois prédit que l'humanité noire et jaune s'insurgera contre la tyrannie blanche : « Nègres, Indiens, Chinois et Japonais, ils forment deux tiers de la population du monde... Si l'élévation de l'humanité doit se faire par les hommes, alors les destinées du monde seront éventuellement dans les mains des races de couleur. »

Et que pense ce monde nègre? Il pense que, pour farouche et terrible que fut la guerre, elle ne fut rien en comparaison de cette lutte pour la liberté que les hommes noirs, bruns et jaunes devront entreprendre, et qu'ils entreprendront à moins que l'oppression, l'humiliation et les insultes auxquels ils sont soumis de la part des blancs ne viennent à cesser !

M. du Bois ne cache pas son pessimisme. Il ne pense pas que la grande guerre qui vient de s'achever marquera la fin des guerres, impossible tant que ceux qui implorent la paix conservent dans leurs âmes le mépris des races de couleur. « Si l'Europe se fait cette illusion, alors nous ne voyons pas la fin de la guerre mondiale, mais le commencement... »

Ces déclarations de M. du Bois ont provoqué une vive émotion aux États-Unis, qui se voient ainsi engagés dans un débat dont l'intensité ne fait que croître, grâce aux habiles incitations de politiciens et de journalistes noirs et blancs, qui ont du moins un trait commun, l'arrivisme.

Marc Logé.

LES LETTRES

LE PHILOSOPHE ALAIN

QUAND j'ai su qui était Alain, j'ai vivement désiré connaître ses propos, les *Propos d'Alain*, réunis en deux volumes qui viennent de paraître. J'ai entrevu Alain, il y a quelque vingt-sept ans, à l'occasion d'un concours universitaire que nous avons passé ensemble. Sur sa mine (nous n'eûmes pas l'occasion de nous parler), je m'intéressais beaucoup à ce concurrent qui apportait de Normale une brillante réputation. Mes souvenirs lointains et à demi effacés me représentent un beau garçon élancé, une allure libre, un visage vivant et gai, le contraire des apparences maussades et renfrognées du pédant et de la chétivité du « cagneux ». Il y a bien peu de temps encore, je ne savais pas ce qu'il était devenu, ni qu'il eût écrit. Presque personne ne le savait, car il écrivait dans un journal de province, *la Dépêche de Rouen*, sous le pseudonyme d'Alain, qui n'a par lui-même d'autre gloire que d'évoquer le prénom d'Alain Chartier. De l'année 1906 à 1914, il y a donné environ trois mille chroniques quotidiennes. On vient d'en extraire trois cents. J'y ai retrouvé la vigoureuse physionomie d'Alain, observée avec sympathie sur les bancs de la Sorbonne, dans l'été de 1892. Voilà un de ces livres dont parle Pascal : « On y cherche un auteur, on trouve un homme. »

Le directeur de la *Dépêche de Rouen* est un Mécène que je me permets de recommander à l'Académie française pour le prix Montyon. Il ne se refuse aucun luxe. Il publie pour l'amour de l'art des articles

chargés de pensée et tournés dans un beau style, qui dépassent certainement la portée d'esprit du plus grand nombre de ses lecteurs. Exemple fort honorable. Ce directeur estime que ceux desdits lecteurs qui n'ont aucun goût pour la spéculation intellectuelle ont beau être la majorité, ils ne sauraient absorber tous ses soins sans exception. Et il réserve une gâterie aux quelques douzaines d'originaux qui continuent, en notre siècle de fer, à aimer les idées et le raisonnement. Ah ! ceux-ci sont amplement servis, quoique sous un petit volume. Alain, leur docteur quotidien, est un philosophe qui a de la philosophie jusqu'au bout des ongles. Disciple de Spinoza, de Montaigne, de Rousseau, des stoïciens et de Kant (telles m'apparaissent, dans leur ordre d'importance, les principales filiations de son esprit), il adresse chaque jour aux lecteurs de la *Dépêche* des pages qui mériteraient, par leur densité de sens et leur tenue serrée, de figurer dans le *Tractatus theologico-politicus*, les *Essais*, l'*Émile*, le *Fondement de la métaphysique des mœurs* ou, tout au moins, dans quelque digne commentaire de ces célèbres ouvrages. Alain, dans toutes ces pages semées au vent, ne se gêne pas pour penser avec autant de liberté et de force et en poussant les conséquences aussi loin, en cherchant les raisons aussi haut que s'il pensait pour lui tout seul. Ses « propos » sont les soliloques d'un philosophe. Il ne mesure pas la puissance de choc de ses réflexions, bien souvent audacieuses et même téméraires, à l'endurance présumée de ceux qui le lisent ; il les leur assène sans ménagement. Le fait qu'il ait pu continuer pendant des années ces exercices d'athlétisme philosophique dans la *Dépêche de Rouen*, sans causer de préjudice matériel à ce journal, m'emplit d'admiration pour les populations du département de Seine-Inférieure.

N'allez pas là-dessus vous représenter Alain comme un professeur qui continuerait son cours dans la presse, comme un agrégé, tout farci de son agrégation, qui débiterait au public ses fortes lectures toutes crues. Rien ne serait moins vrai. Professeur et agrégé, Alain l'est, en un sens, jusqu'aux moelles et cela est très bien ainsi, car telle fut sa formation, profondément reçue et digérée ; ce qu'on est, il est bon qu'on le soit. Mais il a, d'autre part, beaucoup de personnalité, d'indépendance, de libre humeur et de prime-saut et, par suite, un tour tout à fait sien pour manier, reprendre, appliquer, faire revivre au contact de l'expérience et de l'observation originales ce que ses maîtres lui ont mis dans l'intelligence. Il est bien vrai

qu'on trouve chez lui des pages de morale qui sont du Spinoza tout craché et des développements de pédagogie où je ne vois que la pure et docile application des théories de l'*Émile*. Ce ne sont pas ces morceaux que j'aime le mieux dans son recueil. Quelque plaisir que j'aie à les lire de la maîtresse plume d'Alain, je les ai assez lus ailleurs. Ils sont là comme des blocs non entrés en fusion. Alain m'y apparaît encore prisonnier de l'école et roidi par le dogmatisme, là même ou plutôt là surtout où il se pose en insurgé contre l'école, à la mode de Jean-Jacques, rêvant la chimère d'une discipline purement naturelle et d'une raison individuelle pleinement indépendante et autonome. Mais Alain vaut beaucoup mieux que cela et il va de soi que je le préfère dans tous ces « propos » où il est lui-même, où il aborde les questions qui le préoccupent, concernant la conduite de la vie humaine, les mœurs, l'enseignement, la politique et les beaux-arts, avec ses impressions propres et directes, avec les données immédiates, nuancées et complexes de son bon sens, avec ses sentiments et ses lumières d'honnête homme et d'homme fin, sensible à toutes les convenances manifestes et y subordonnant, autant que besoin est, les systèmes qui peuvent lui être chers. Et ce n'est point que ces systèmes qui ont séduit sa jeunesse et où il se serait, me semble-t-il, plutôt trop plongé que pas assez, pour penser tout à fait juste, ce n'est pas, dis-je, qu'ils soient absents des vues, parfois persuasives, toujours curieuses et aptes à exciter la méditation où le conduit cette manière plus libre de philosopher selon l'occasion. Mais ils ne s'y retrouvent qu'à l'état d'influence diffuse, quoique forte encore, de parfum lointain, quoique tenace, reconnaissable pour les initiés.

Entre les thèmes philosophiques sur lesquels Alain ramène le plus volontiers sa pensée, celui où il nous rend avec le plus de fidélité et le moins d'invention personnelle la leçon d'une doctrine connue et d'ailleurs estimable, a trait à la discipline des passions et à la règle intérieure du bonheur. Ceux des lecteurs de la *Dépêche de Rouen* dont l'âme se dévorait de peines et de regrets inutiles ont pu profiter, grâce à des propos substantiels et « pleins » comme celui que je vais citer, du remède psychologique que la sagesse des stoïciens et de Spinoza avait dès longtemps préparé à leur usage. Je suppose naturellement, la *Dépêche* étant un journal radical, des Rouennais qui ne fréquentaient pas le sermon de M. le curé, où il leur eût été proposé pour les mêmes maux un remède en partie semblable à celui-

là, en partie différent et d'un autre ordre, et qui ont donc pu trouver leur avantage à écouter le sermon d'Alain :

Dans tout mouvement de passion, je crois qu'il y a une résistance contre l'irréparable. Par exemple, si quelqu'un souffre d'aimer une femme sotte, ou vaniteuse, ou froide, c'est qu'il s'obstine à vouloir qu'elle ne soit pas comme elle est. De même, lorsqu'une ruine est inévitable, et qu'on le sait bien, la passion veut espérer et ordonne en quelque sorte à la pensée de refaire encore une fois la même route, afin de trouver quelque bifurcation qui conduise autre part. Mais le chemin est fait ; l'on est justement où l'on est ; et, dans les chemins du temps, on ne peut ni retourner en arrière ni refaire deux fois la même route. Aussi je tiens qu'un caractère fort est celui qui se dit à lui-même où il en est, quels sont les faits, quel est au juste l'irréparable, et qui part de là vers l'avenir... Cette tristesse, qui naît de la contemplation du passé, ne sert à rien et même est très nuisible, parce qu'elle nous fait réfléchir vainement et chercher vainement. Spinoza dit que le repentir est une seconde faute.

« Mais, dit l'homme triste s'il a lu Spinoza, je ne puis toujours pas être gai, si je suis triste ; cela dépend de mes humeurs, de ma fatigue, de mon âge et du temps qu'il fait. » Bon. Dites-vous cela à vous-même, dites-vous sérieusement cela, renvoyez la tristesse à ses vraies causes ; il me semble que vos lourdes pensées seront chassées par là comme les nuages par le vent ; vous aurez renvoyé la tristesse dans le corps ; vos pensées en seront comme nettoyées. Ou disons, si vous voulez, que la pensée donne des ailes à la tristesse et en fait un chagrin planant ; tandis que par ma réflexion, si elle vise bien, je lui casse les ailes, et je n'ai plus qu'un chagrin rampant. Il est toujours devant mes pieds, mais il n'est plus devant mes yeux. Mais, voilà le diable, nous voulons toujours un chagrin qui vole bien haut.

Pas d'invention personnelle? Pour le fond sans doute. Quant à l'expression, je dis autrement. Cette tristesse planante, cette tristesse rampante et ces images d'ailes épanouies ou cassées, voilà qui est d'un très bel écrivain, voilà qui est même d'un poète, bien que l'idée en elle-même soit plutôt ennemie de la poésie.

J'ai une réserve à faire en effet sur la qualité de cette sagesse. Je suis bien loin d'en nier la valeur pratique. Quand on est menacé de malheurs inévitables ou frappé de malheurs irréparables, qu'y a-t-il de mieux à faire que de les accepter en esprit et de ne pas s'épuiser en récriminations inutiles ou rétrospectives? Ce qui m'étonne, c'est qu'on fasse sonner si haut cet utile conseil qui, d'application si difficile qu'il puisse être, n'a par lui-même rien de bien élevé et n'est, après tout, que de l'hygiène, non du sublime. C'est le chloroforme mis sur la plaie, ce n'est pas encore le membre qui remue et a recouvré son usage. C'est la besace qu'on porte sans gémir et sans se laisser

déjeter à droite et à gauche, parce qu'on a eu soin d'en mieux répartir le poids sur les épaules ; ce n'est pas l'élan, la course et le bond. C'est l'âme mise au repos ; ce n'est pas l'âme redevenue vive et heureuse. L'idée que l'on ne doit pas se tourmenter de ceci ou de cela parce qu'il n'en pouvait être autrement, est une idée excellente, nécessaire à l'occasion, et dont il faut avoir vis-à-vis de soi-même le courage de se servir. Mais c'est une idée terre à terre et les stoïciens m'ont toujours agacé et paru lourds, qui en font une espèce d'inspiration du ciel et mettent tant de superbe philosophique dans une attitude morale où il n'y a rien réellement de plus que ce que les bonnes gens de chez nous entendent par « en prendre son parti » on « se faire une raison ». Sans compter qu'il y a douleur et douleur ; il y a les douleurs qui nous atteignent en nous-même, comme les maladies, les pertes d'argent ; il y a celles qui nous atteignent dans les autres, comme les chagrins de l'amour, la perte d'un être aimé, les maux de la patrie. Or, pour ces dernières, un certain défaut de sensibilité et d'imagination rend plus facile l'obéissance aux beaux préceptes de l'acceptation stoïcienne et met l'impassibilité morale à meilleur marché. Il faut donc distinguer les cas, ne pas admirer de victoire là où il n'y a pas eu de combat, ni croire que le combat ait pu être dur et cruel sans laisser dans l'âme une inguérissable blessure ; la victoire consiste à recouvrer l'usage de ses énergies morales et actives, et non pas à devenir insensible à la mémoire de ce qu'on a souffert. Ceux qui triomphent ainsi des coups de la douleur, le juste instinct de l'humanité les honore d'autant plus qu'il les sent plus fidèles à leur douleur ; et la vérité est, n'en déplaise à Alain, que ce sont les grands cœurs et les « caractères forts » qui conservent leurs peines (je parle des peines dont la cause fut noble) jusqu'au tombeau. Vivre avec elles ne leur fait pas peur. Les images d'Alain sont belles, mais appliquées à contresens. N'a-t-il pas pris garde que, s'il réduit sa tristesse à « ramper », il traîne à terre les images et les souvenirs de ce qui la produisit, c'est-à-dire une partie de lui-même qui peut-être mériterait mieux. « Un chagrin planant », mais c'est très beau, cela. C'est un chagrin épuré, allégé des perturbations viscérales qui le rendaient accablant ; et, tel, il peut répandre sur l'univers une couleur non moins riche ou plus riche encore que celle qu'y diffuserait l'habitude de la joie, si la joie (certains sens mystiques du mot mis à part) pouvait être une habitude. Je ne vois pas du tout en quoi la clarté de la raison en serait nécessairement offusquée ni son équilibre compromis. Je ne

vois pas que l'on ne puisse pas être très humain en ayant une très forte raison, à moins que l'on n'entende par raison un enivrement jeune, une jactance encore scolaire, une tension exagérée de la pensée, qui est alors comme un fruit vert et dur qui n'aurait pas mûri, ne se serait pas adouci aux ondes chaudes de toutes les affections naturelles.

Plus que le doctrinaire moral, je goûte chez Alain le moraliste qui observe et analyse. Il abonde en remarques de la finesse précise de celle-ci :

Comme on vit mal avec ceux que l'on connaît trop ! On gémit sur soi-même sans retenue et l'on grossit par là de petites misères ; eux de même. On se plaint aisément de leurs actes, de leurs paroles, de leurs sentiments ; on laisse éclater les passions ; on se permet des colères pour de faibles motifs ; on est trop sûr de l'attention, de l'affection et du pardon ; on s'est trop bien fait connaître pour se montrer en beau. Cette franchise de tous les instants n'est pas véridique ; elle grossit tout ; de là une aigreur de ton et une vivacité de gestes qui étonnent dans les familles les plus unies. La politesse et les cérémonies sont plus utiles qu'on ne croit.

Personne ne sera surpris de l'intérêt que j'attache à un livre où il y a beaucoup de morceaux de cette marque.

La politique ou la philosophie politique tient une grande place dans les propos d'Alain. Il se dit et se proclame « radical ». Il ne veut pas qu'on s'y trompe et il met de l'insistance à nous en informer. Nous lui en donnons acte. Cet esprit si distingué, ce grand lettré est donc radical. Quelqu'un qui le connaît bien me suggère, il est vrai, que c'est là de sa part une coquetterie, une gageure piquante de mandarin. Alain voudrait nous montrer qu'on peut être radical et posséder toutes les élégances de l'esprit et les délicatesses de la culture. Personne d'intelligent n'est plus radical? Pardon! bonnes gens, il y a moi.

Je doute un peu de cette interprétation. Alain a certainement du plaisir à être radical pour la rareté du fait. Je ne crois pas que cette raison suffise à l'y déterminer. Il ne faut pas oublier qu'il y a parmi les radicaux des gens très bien : Herriot, Couyba, André Lefèvre, pour n'en pas citer quelques autres. Si Alain fût devenu homme politique, c'est dans cette catégorie sympathique, je suis fort porté à le croire, qu'il se rangerait aujourd'hui. Le vif instinct patriotique qui l'a poussé à s'engager, exempt qu'il était des obligations militaires, en septembre 1914, lui eût fait flairer à temps l'intrigue malsaine de Caillaux. Son tempérament libre et franc l'eût préservé du rapetissement sectaire des Thalamas. Mêlé aux affaires, je ne dis pas qu'il abandonnât rien du fond de ses idées et de sa foi politiques ; mais

il en composerait les exigences avec celles de l'intérêt national. C'est parce que je me plais à cette hypothèse que je ne ferai pas grand état d'un certain genre d'apophtegmes où il y a quelque facile bravade et dont voici un échantillon :

Je connais un penseur original qui se déclare partisan de la « Révolution diffuse et permanente » ; cette formule nuageuse enferme une grande vérité. L'important est de construire chaque jour une petite barricade, ou, si l'on veut, de traduire tous les jours quelque roi devant le tribunal populaire. Disons encore qu'en empêchant chaque jour d'ajouter une pierre à la Bastille, on s'épargne la peine de la démolir.

Ce texte doit remonter à une bonne quinzaine d'années et je dirai à ce sujet combien il est regrettable que les éditeurs d'Alain n'aient pas daté ses propos, qui sont, après tout, des articles de journal (très remarquables) écrits au jour le jour, et non des sentences émises des hauteurs de Sirius. L'omission fait souvent tort à Alain lui-même. Car ce qui paraît tout à fait déraisonnable, à titre de sentence éternelle, peut se supporter comme boutade ou saillie de polémique ; l'adversaire a outré la note, on l'outre comme lui. Je ne pense pas qu'Alain jugeât présentement opportune cette levée contre les Bastilles. Au surplus, je trouve du bon dans son texte et je m'en empare contre lui-même. Moi aussi, j'ai toujours vu et je vois encore bien des « rois » à abattre, ainsi les spéculateurs, agioteurs, accapareurs, profiteurs, qui amassent sur notre dos des fortunes scandaleuses en contribuant à nous faire la vie si dure, ainsi les menteurs qui poussent l'ouvrier à sa perte en lui inculquant la folie soviétique, ainsi bien d'autres. Dans la Normandie, qu'il paraît connaître, Alain a pu voir à l'œuvre le roi alcool en train de tuer la plus belle race et de dépeupler le plus riche pays. Contre ces affreux potentats, nous sommes certainement d'accord. Croit-il donc que l'instrument pour leur casser les reins, soit la « barricade » et le « tribunal populaire » et la « Révolution diffuse et permanente » de son « penseur original ». Le plus élémentaire bon sens nous dit que cet instrument ne peut être qu'un gouvernement à poigne et c'est là, hélas ! ce qui nous manque. Un gouvernement à poigne n'est un despotisme que s'il applique la poigne à régler les questions publiques sur lesquelles les honnêtes gens sont divisés, comme celles qui touchent à la religion et à l'enseignement. Dans ce domaine, la plus grande liberté possible et l'ordre assuré par des concordats tacites ou formels librement passés, sous l'égide du patriotisme commun, entre les diverses communautés de

bons citoyens. Mais les honnêtes gens ne sont pas divisés sur l'alcoolisme ni sur les brigandages de la spéculation. On ne nous débarrassera pas de cela sans le gibet.

Alain donne comme fin suprême à la politique la réalisation de la raison, de la justice et de l'égalité, dans les rapports des hommes entre eux. Voilà ce qu'il appelle être radical et ce ne sont pas là seulement de grands mots, ce sont aussi de beaux mots. Ce qu'ils expriment, je ne crois pas l'aimer moins qu'Alain et parfois même, en lisant Alain, il me semblait que, sans que je sois radical et sans que j'osasse en aucune matière avoir le verbe aussi élevé que ce sympathique fils de Diderot, je savais mieux aimer que lui les réels objets de ces nobles notions. Sans doute, est-ce là une flatteuse illusion sur moi-même. Il me plairait seulement qu'au lieu de brandir ces abstractions idéales qui viennent facilement dans le discours, Alain nous dît en termes précis et concrets et avec exemples ce qui peut être, selon lui, réalisé de rationnel, de juste et d'égalitaire dans la France d'aujourd'hui, telle qu'elle est donnée. Alors, on verrait. Je ne prétends pas qu'il s'abstienne à cet égard de toute proposition positive, et, parmi ses vœux nets et saisissables, il en est plus d'un d'où je conclus que nous nous entendrions, Alain et moi, sur bien des réformes pratiques, quelles que soient les oppositions ou les nuances qui séparent nos théologies. Mais, dans l'ensemble, il y a chez lui une erreur générale qui vicie son esprit politique et l'empêche de m'inspirer jamais la sécurité. Cette erreur, qu'il se fait un visible plaisir de pousser jusqu'à l'absurde, c'est le mépris de l'histoire.

Il y a une certaine manière de subordonner la politique à l'histoire, qui est elle-même une grosse erreur. Elle aboutit à un conservatisme excessif, à un traditionnalisme endormi, à un pessimisme inerte. Mais une politique pour laquelle les conseils du savoir historique seraient lettre morte et qui n'aurait aucun égard aux situations créées par l'histoire, une telle politique mènerait aux abîmes. Ce serait le gouvernement des ignorants tout purs et des fous à systèmes. Pour Alain, l'histoire ne saurait donner aucun bon conseil, parce qu'elle ne propose aucune vérité. Dans l'ordre historique, Alain doute de tout. Louis XIV a-t-il été « un imbécile » ou avait-il du bon sens? Il n'en sait rien. Peut-on dire que les Capétiens aient fait l'unité française ou n'y ont-ils été pour rien du tout? Il n'en sait rien. Au sujet de Jeanne d'Arc, est-ce Michelet qui a vu le vrai, ou Thalamas, ou bien les croyants? Ne le lui demandez pas, il vous enverra promener. Il

méprise l'histoire, vous dis-je ; et le facteur « temps », qui passe aux yeux du sens commun pour un facteur des choses humaines avec lequel il faut compter quand on les manie, n'existe pas à ses yeux. Ce n'est qu'un fantôme réactionnaire. Dans les cinq cents pages de son recueil, il y a un mot que je ne me souviens pas d'avoir rencontré une fois : c'est le mot « expérience ». Selon Alain, il y a les principes que la raison fournit à la politique et ils suffisent, il n'y a qu'à les appliquer. Que la société, la nation à laquelle il s'agit de les appliquer s'appelle France, Allemagne, Angleterre ou d'un autre nom, il n'importe, le problème est toujours et partout identique. Les circonstances, le moment, le lieu, la nature des peuples, leurs usages, leurs traditions n'y changent rien. Ce ne sont que vains prétextes qu'on met en avant pour laisser les hommes dans leurs servitudes et ne les point organiser selon la philosophie. On va me dire qu'Alain parle ici comme un « primaire ». C'est pourtant un homme de la plus grande culture. Mais sur ce point je ferai une certaine concession à ce qu'on me disait de lui et je crois bien qu'il fait exprès le primaire pour faire la pige à Barrès.

Je regrette d'autant plus ses excès à cet égard que, sans donner le moins du monde dans le radicalisme, j'estime que, à l'heure présente, le bouleversement jeté par le prodigieux événement de la guerre dans tous les rapports sociaux et l'instabilité d'équilibre qui en résulte fournissent à l'esprit réformateur une liberté, un champ d'action comme il ne lui en a pas été donné souvent. L'occasion semble favorable de faire accomplir à la « raison » et à la « justice », comme parle Alain, une bonne étape en avant. Il ne faut pas oublier toutefois que nous vivons dans le temps, l'espace, le relatif, le particulier et qu'il y a une politique extérieure.

Alain a pris chez son maître Spinoza l'habitude de regarder les choses *sub specie æterni*, sous l'aspect de l'éternité. Cette méthode est à sa place dans la théologie, la métaphysique, la logique pure et la géométrie. Mais Alain ne se confine pas à ces austères sciences et, à vrai dire, il aime mieux aller au café. Entendez par là qu'il s'intéresse aux mille choses passagères, individuelles, familières que lui apporte l'expérience courante de la vie, aux hommes, aux événements, aux spectacles de la rue. C'est à la connaissance de ces choses, au milieu desquelles il demeure toujours philosophe, qu'il applique volontiers la méthode de l'éternel ; et je dois dire qu'ainsi appliquée, elle produit, entre ses mains, des résultats brillants, amusants, frap-

pants et qui ne laissent jamais le lecteur dans l'indifférence, mais moins souvent des résultats solides et qui mettent en pleine confiance l'esprit. Appliquée à ces matières fugitives, une telle forme philosophique engendre, il faut en convenir, beaucoup d'arbitraire et de fantaisie, de grands abus d'imagination. Les choses passagères se rattachent sans doute à l'ordre éternel du monde, si le monde a un ordre éternel. Mais elles s'y rattachent de si loin et par un réseau de liens tellement vaste, démesuré, infini, d'une complication de lacis et d'embranchements si effrayante qu'on ne le pourrait parcourir que par une chaîne de déductions inépuisables elles-mêmes. Quelle entreprise ! S'y lancer, c'est, je le répète, s'amuser. Aborder les objets, en chercher l'intelligence par ce biais-là, c'est les prendre encore une fois à sa fantaisie, quand même on y mettrait un tour impérieux, comme fait Alain ; mais il y met aussi beaucoup d'esprit, de verve, d'alacrité, d'originalité, de saillie et de mouvement et c'est pourquoi il me plaît et c'est pourquoi je suis bien certain que ses amis ne doivent pas s'ennuyer. Dire que je le tiens pour un penseur sûr, je ne le pourrais pas. Je me fie infiniment plus à la manière modeste de Sainte-Beuve qui fait tranquillement et finement le tour des objets dont il parle, y soumet son esprit plutôt qu'il ne les soumet à son esprit et en épuise ainsi la substance connaissable comme l'abeille prend son miel dans les fleurs. Les données apportées par cette inspection peuvent être perfectionnées par une inspection nouvelle. Pour le fond, elles restent acquises, au lieu que la déduction des choses particulières à partir de l'ordre éternel peut se faire comme on veut. Les idées d'Alain pourraient très souvent se retourner de part en part et, sous cette nouvelle face, elles seraient aussi plausibles ; l'envers vaudrait l'endroit. C'est ce qu'il appelle apprendre aux gens à penser. Disons plutôt que c'est les animer et les divertir supérieurement et développer en eux la faculté de ratiocination en tous sens. Mais il y a un risque : c'est de leur faire perdre pied et de les laisser sans boussole sur le vaste océan des idées possibles qui sont, pour ainsi dire, en nombre infini.

Mais Alain a bien du talent. Et il a, ce qui vaut mieux, ou ce qui est plutôt la source de son talent, un feu de tête, un goût de liberté, une énergie de l'âme qui lui acquièrent et lui conservent la sympathie, là même où l'on a sur l'assiette générale de ses idées bien des réserves à faire.

Pierre Lasserre.

LA PHILOSOPHIE

PROGRÈS ET RÉVOLUTION

Voici du pain, du lait, du miel de mes ruches, restaurez vos forces, mes chers amis, nous dit Théonas après que nous fûmes entrés, et remercions Dieu des biens qu'il offre en remède à la faiblesse de notre nature. Quand saint Paul ermite reçut, à l'âge de cent treize ans, la visite de saint Antoine, lui-même nonagénaire, les deux solitaires mangèrent avec de grandes actions de grâces le pain entier que le fidèle corbeau, qui depuis soixante ans portait chaque jour à saint Paul la moitié d'un pain, lui apporta ce jour-là. On lit de même dans la deuxième Conférence de Cassien avec l'abbé Moyse que, pour faire honneur à ses hôtes, celui-ci partageait avec eux, à l'heure de vêpres, l'un des deux petits pains qui composaient la nourriture de sa journée. Mais il convient de conformer notre frugalité aux exigences d'un climat moins heureux que celui du Désert de Schethé.

— Oh ! répondit Philonous, trois grammes et demi de pain me suffiront. En les mâchant pendant une demi-heure, selon la méthode de Fletcher (trois mille mastications par bouchée d'aliments), j'en serai amplement rassasié. Vous n'ignorez pas que le fletchérisme, qui a trouvé ses alliés naturels chez les adventistes, et qui s'est incorporé à leur religion, constitue à l'heure présente l'un des grands mouvements scientifiques grâce auxquels l'Amérique compte procurer la régénération de l'espèce humaine. Horace Fletcher, propagateur apostolique de la mastication intégrale et auteur de *The new Glutton*

or epicure, restreignait sa ration quotidienne à trente bouchées de nourriture. Après quelques années de ce régime, il en vint, nous dit-on, « à pouvoir faire cent soixante kilomètres par jour à bicyclette, et à répéter jusqu'à cinq mille fois en un jour, devant témoins, le mouvement de s'accroupir et de se relever, mouvement fatigant pour la plupart des personnes après une douzaine de répétitions... ».

— Où lisez-vous, cher Philonous, ces édifiants détails?

— Dans un livre de M. Wincenty Lutoslawski, privat-docent à l'Université de Genève, dont je vous reparlerai quelque jour. Ah! mes bons amis, à quelle souveraine hauteur la scène ne pourra-t-elle pas élever l'homme, le jour où elle possédera pleinement les saintes lois de l'Hygiène et où toutes nos fonctions d'assimilation, de croissance et de reproduction seront réglées par ces lois? J'enrage de n'être pas né deux cents ans plus tard! Mais déjà tous nos ancêtres m'apparaissent comme des anthropoïdes d'une animalité rudimentaire et impure. Vos solitaires de la Moyenne Égypte, qui ignoraient tout de l'hygiène eugénique et qui ordonnaient leur sobriété à je ne sais quelles fins spirituelles, n'étaient que de pâles précurseurs, des crépusculaires patéo-fletchériens. Ils mastiquaient d'ailleurs fort imparfaitement, j'en suis sûr. Le grand Descartes lui-même, quand il attendait de la Science l'accès « au plus haut degré de perfection dont notre nature est capable » et la prolongation indéfinie de la vie humaine, était loin cependant de soupçonner la manière dont cette idée germerait en Amérique, et la franche et joyeuse simplification qu'y subirait la notion de science, et les cures de Mrs Eddy, et les cinq mille accroupissements d'Horace Fletcher.

Théonas. — Nous voici, ce me semble, revenus au sujet de notre entretien, à l'adorable Progrès.

Philonous. — Votre philosophie aura beau dire, jamais l'instinct du progrès ne quittera le cœur de l'homme.

Théonas. — Je crois bien, c'est l'instinct même de l'esprit dans son conflit avec la matière. Mais nous prétendons que la soi-disant loi du Progrès nécessaire, autrement dit le dogme du Progrès, ne travaille précisément qu'à frustrer cet instinct, et de la façon la plus dérisoire. Car le progrès réel est essentiellement conservateur des gains acquis, essentiellement positif, tandis que le dogme du Progrès est essentiellement révolutionnaire, destructeur ou négatif.

Philonous. — Contre vos raisonnements fallacieux, j'ai une objection péremptoire.

Théonas. — Faites-lui voir le jour, je vous en prie.

Philonous. — Vous prenez plaisir à opposer progrès et révolution, et vous m'avez mis dans l'embarras, parce que j'ai semblé vous concéder que cette opposition est légitime. Mais c'est cela qu'il fallait nier, je le vois maintenant ! Je déclare donc que la révolution est bonne et féconde. Quand le poussin brise la coquille de l'œuf, il fait une révolution. Toute forme et toute école d'art nouvelle est révolutionnaire à l'égard de celle qui l'a précédée ; on rappelait récemment que Malherbe montrait un jour à Philippe Desportes un exemplaire des œuvres de Ronsard dont il avait lui-même biffé tous les vers. Le moyen âge que vous admirez n'a pas hésité à rejeter le roman pour le gothique, et le vieux style pour le *dolce stile nuovo;* saint Thomas n'est-il pas loué par son historien Guillaume de Tocco pour la nouveauté de son enseignement, et n'était-il pas regardé comme un révolutionnaire par les tenants de l'ancienne scolastique? Que dis-je, saint Paul n'affirma-t-il pas que lorsqu'on arrive à l'âge d'homme il convient d'évacuer ce qui était de l'enfance? C'est une révolution, cela. Ainsi le progrès n'a lieu que par la révolution.

Théonas. — Vos exemples sont fort bons, mais vous « syllogisez à quatre termes », car le mot révolution, tel que vous l'employez maintenant, ne désigne plus du tout la révolution que nous avons vu le mythe du Progrès distiller fatalement, la révolution des révolutionnaires, celle que nous avons définie comme un changement profond par mode de destruction, ou de subversion radicale. Les révolutions dont vous parlez sont des changements profonds sans doute, mais par mode de développement positif, ou de perfectionnement.

Elles ne dévorent pas le sujet dans lequel elles s'accomplissent : y a-t-il changement plus profond, et donc, au sens dont il s'agit maintenant, révolution plus radicale, que le changement dont la grâce est la cause, quand elle atteint l'essence même de l'âme, et qu'elle rend l'homme participant de la nature divine? La grâce pourtant achève la nature et ne la détruit pas, elle laisse intacte la quiddité humaine.

Elles ne détruisent pas non plus les gains acquis par le passé, elles les confirment au contraire, elles les sauvent. Car pour l'œil qui sait voir au delà des apparences, la substance même du passé se retrouve en pareil cas (mais devenue meilleure) sous un état nouveau ou une forme nouvelle. Toute la sève de la tradition augustinienne est dans

saint Thomas, toutes les valeurs humaines de l'enfant sont dans l'adulte (qui n'évacue que ce qui est propre à l'état d'enfance comme tel), tout ce que croyait la foi sera vu dans la gloire. Et il en va de même, du moins quant à l'essentiel ou au principal, sinon quant à l'intégrité des biens du passé, pour les révolutions scientifiques et artistiques, quand elles accusent un progrès. Ce qu'on savait de vrai en astronomie sous le régime de Ptolémée a passé dans la révolution copernicienne, et M. Maurras répondait fort justement à M. de la Tailhède que l'art de Malherbe et de son école avait pour une part notable absorbé et assimilé l'esprit essentiel de Ronsard.

Philonous. — Degas disait d'un peintre célèbre, lors de son élection à l'Académie des Beaux-Arts : c'est un ermite qui sait l'heure des trains. Je vois en vous, cher Théonas, un ermite qui lit les journaux et les revues. Vous êtes plus moderne qu'il ne semble.

Théonas. — Les ermites, mon cher ami, ont toujours été les homme les mieux informés des choses de ce monde. Ayant leur cœur dans l'éternité, et l'éternité coïncidant avec tout le cours du temps, il faut bien qu'ils soient aussi du jour où nous sommes, comme dit le poète. Mais laissez-moi relever un dernier caractère des révolutions fécondes dont vous nous donniez des exemples. Elles sont le terme d'un mouvement plus ou moins long de progression, et ainsi, en dépit de tous les conflits secondaires, elles supposent comme leur condition même une foncière continuité de vie et d'activité.

Philonous. — Elles ne se font cependant pas, pour l'ordinaire, sans pertes ni dégâts.

Théonas. — Mais ces dégâts sont accidentels, n'oubliez pas ce point, cher ami.

Pour comprendre la chose d'une façon plus profonde et plus philosophique, veuillez remarquer que, comme le mot progrès évoque l'image du mouvement contraire, de même le mot révolution évoque — avec les déficiences ordinaires des analogies métaphoriques — l'image plus ou moins lointaine du mouvement de génération et de corruption, dans lequel une forme (au sens métaphysique de ce vocable) fait place à une autre, et qui constitue précisément le terme d'un mouvement continu.

Or, vous savez le mot d'Aristote : *generatio unius corruptio atterius.* La production de la plante est liée à la corruption de la graine, la destruction d'un homme est liée à la production des fermentations cadavériques et de leurs résidus chimiques. Il n'y a pas de destruc-

tion qui ne produise quelque chose, il n'y a pas de production qui ne détruise quelque existence.

Toute la question est de savoir si c'est la production ou la destruction qui est l'événement principal, c'est-à-dire si l'on passe d'une forme inférieure à une forme supérieure ou si c'est l'inverse, si l'on est en présence du changement qui fait un corps vivant, ou de celui qui fait une pourriture.

Considérez, si vous voulez, la révolution russe. On a raison de dévoiler avec horreur les immenses destructions opérées par elle ; les amis du bolchevisme n'auraient pas tort cependant de déclarer l'argument insuffisant et d'accepter héroïquement sang et ruines, si tant de désastres ouvraient, comme ils l'imaginent, la porte du paradis. La mort de Dieu sur le Calvaire ne fut-elle pas un désastre plus affreux? Leur erreur est de ne pas voir l'immense inutilité de ces immenses destructions, et la bassesse infra-humaine des formes qu'elles engendrent. On en peut dire autant de toutes les grandes victoires de la Révolution dans le monde moderne, — de la Réforme luthérienne par exemple, ou de la Révolution française.

Il est puéril d'imaginer que dans la nature matérielle quelque mal ne soit pas lié au bien par accident, et que dans le monde des hommes rien de beau puisse surgir sans quelque blessure. Mais il est absurde de penser (voilà le péché du romantisme et de l'esprit révolutionnaire) que toute perturbation, et tout sang répandu, et tout mal accompli, fait naître une plus grande beauté.

Philonous. — Tout cela suppose bien des distinctions, et un discernement difficile.

Théonas. — Tout cela suppose que ceux qui jugent des choses humaines veulent user bien de leur intelligence. Le malheur est qu'ils le font rarement. Les hommes de routine prennent toute nouveauté pour une nouveauté de corruption ; c'est ainsi, pour choisir mon exemple, dans l'ordre intellectuel, qu'Étienne Tempier, évêque de Paris, condamnait avec toute la magnificence convenable, au nom de la tradition, quelques thèses de Thomas d'Aquin trois ans après la mort de celui-ci, le 7 mars 1277, — sans se douter que par un trait d'ironie divine étrangement savoureux, cette même date du 7 mars resterait consacrée au Docteur, mais pour fêter sa sainteté. Les révolutionnaires au contraire prennent toute nouveauté pour une nouveauté d'achèvement ou de perfection et condamnent tout le passé au nom du Progrès nécessaire, sans voir qu'ils ôtent ainsi toute pos-

sibilité de progrès réel et de révolution féconde, comme tout moyen de profiter des nouveautés solides acquises dans le passé.

Allez, ce ne sont pas les révolutionnaires qui font les révolutions qui comptent. La plus grande puissance de conservation et de tradition, l'Église, est aussi la plus grande puissance de renouvellement et de progrès. Les hommes dociles sont les seuls qui créent.

Dieu est appelé Zélote, dit Denys l'Aréopagite, à cause de son grand amour pour tout ce qui est. Ceux qui travaillent avec Dieu ont comme lui le zèle de l'être. Tandis que les gens de la Révolution ne peuvent favoriser dans les choses, quoi qu'ils fassent, que ce qui est négatif, ou diminutif de l'être, eux s'attachent avec passion à tous les linéaments d'être, à tout ce qui porte vestige et espoir de vie. Qu'après cela un monde avili comme le monde moderne achève de s'écrouler de lui-même, peu leur importe. Ils ne veulent sauver de lui que ce qui y subsiste de valeur humaine et divine, et cela en effet sera sauvé.

Nous n'avons pas peur de la révolution, cher Philonous. C'est même nous qui la ferons. Car ce sera une fameuse révolution que le retour du monde à l'ordre.

JACQUES MARITAIN.

La pensée française et l'empirisme américain.

Quand nous cherchons à reconnaître en quoi la guerre a modifié la mentalité ambiante, il arrive souvent que nous nous trouvions en présence de mouvements déclenchés avant 1914, et d'évolutions commencées que la crise mondiale n'a fait que précipiter. Ainsi l'influence intellectuelle de l'Amérique sur l'Europe est un fait antérieur à son intervention militaire et diplomatique dans les affaires de celle-ci. Déjà, bien avant cette intervention, nos philosophes et nos théologiens avaient lu, traduit et commenté William James par exemple, dont l'influence sur nos modernistes n'est pas plus niable que celle des historiens et penseurs d'outre-Rhin. Mais depuis la Grande Guerre, c'est la masse cultivée, demi-cultivée ou même inculte qui s'est laissé pénétrer par les façons de penser américaines, comme en témoignent l'ouverture à Paris de plusieurs églises « scientistes », le goût croissant du spiritisme et de la théosophie, le succès du livre de H. G. Wells, et jusqu'à la passion de la danse qui sévit dans la société française.

En quoi la guerre a-t-elle donc servi l'influence américaine? Ce n'est pas seulement, croyons-nous, en établissant entre les deux mondes de fréquentes et faciles communications. Il y a aussi à cela une raison d'ordre psychologique. Sur ceux qui ont vécu la guerre, il semble qu'elle ait produit surtout une grave simplification de pensée et de désirs. Quand tout s'écroule, on s'attache à ce qui résiste, et, quand le factice se déchire, le primordial apparaît. Il faut d'abord vivre, et comme tout aussitôt il faut philosopher, on s'est plu à aimer les idées claires, faciles, pratiques et simples, les idées qui paraissent correspondre à un goût du réel et du nécessaire. Or, ce sont de telles idées qu'ont toujours recherchées les penseurs américains. A peuple jeune, philosophie élémentaire et facile. Il est tentant d'opposer au dilettantisme de nos littératures la sincérité morale d'un Emerson, si sincère à penser chacune de ses affirmations qu'au surplus il oublie totalement de les faire concorder entre elles et les énonce toutes avec la même simplicité. A la complexité des métaphysiques française et allemande s'oppose aussi tout naturellement la méthode parfaitement empirique d'un James, méthode qui lui permet à la fois de nier l'Infini, dont nous n'avons aucune expérience, et d'affirmer Dieu, qui est sensible au cœur.

Loin de nous la pensée de défendre le dilettantisme d'avant guerre ou la métaphysique allemande! Nous croyons au contraire que la sincérité des convictions intellectuelles ou morales, le mépris des raffinements morbides dans les arts, la simplicité de vie et de jugement constituent des vertus de premier ordre dont la France peut attendre son relèvement. Mais il ne faudrait pas que ces vertus correspondissent dans l'ordre intellectuel à un penchant vers les idées empiriques trop sommaires que nous présentent les philosophes des États-Unis. Ce serait tomber de Charybde en Scylla. Le goût exclusif de l'argent et le culte de la vigueur corporelle nous amèneraient à excuser jusqu'au mal romantique. Ainsi James, Wells et Conan Doyle nous feraient regretter Hegel et Schopenhauer... Car la sincérité, bonne à tout, ne suffit à rien. Une pensée simple et réaliste n'est point pour autant une pensée vraie. Nous nous félicitons d'avoir échappé à la prison des abstractions allemandes. N'allons point contenter nos esprits des naïvetés américaines. Il est vrai que le besoin de l'action, puis le contact brutal de la vie et de la mort ont permis aux Français d'échapper à l'état d'esprit sceptique et dissolvant de leurs aînés. Dominés par les faits, plongés tout à coup à même le réel, comblés d'expériences pressantes et fondamentales, les hommes nouveaux ont débarrassé leur esprit et leur conscience d'une foule d'erreurs complexes. C'est à cette purification que nous dûmes Péguy

et Psichari, pour ne citer que deux grands exemples. Mais tous ceux qui l'ont subie n'ont pas rencontré par ailleurs la pure source lumineuse de la tradition catholique. Et l'évolution des disciples de James est beaucoup moins riche que celle des disciples de Bergson.

Telles sont les réflexions que suggère la lecture du livre de Wells : *Dieu, l'invisible Roi* (1). Disciple de James, l'écrivain anglais se proclame tel. Or, il ne s'agit point là seulement d'une influence philosophique : il s'agit d'une filiation mystique et religieuse. Tandis que Bergson en France secouait le joug kantien pour extraire de la perception objective une intuition directe, William James, en Amérique, croyait, lui aussi, pouvoir tirer de l'expérience une métaphysique réaliste et commode. Mais c'est ici qu'éclate la différence des cultures et des races intellectuelles. Bergson a réussi à devenir un grand philosophe universitaire. James, lui, a fondé une religion.

Qu'il est donc pauvre l'idéal des philosophes américains et celui de leurs imitateurs anglais ! Nous ne parlons pas seulement du venin pragmatiste qui, faisant du vrai une fonction de l'utile, arrive à justifier l'idéalisme du succès. Nous voudrions insister, pour le moment, sur ce qui intéresse la pensée proprement religieuse. C'est surtout dans cet ordre que l'esprit américain a fait des ravages. James faisait remarquer aux adhérents de la « Christian Science » et de son optimisme absurde, que toute la ferveur mystique qu'on peut mettre à répéter qu'il fait beau quand il pleut le dimanche, n'empêche pas qu'on ne soit mouillé si l'on sort. Lui-même est plus raffiné. Bien que confondant tous les degrés et toutes les formes de l'« expérience religieuse », il n'aurait peut-être pas osé, pour soutenir ses théories, réfuter la doctrine de la Providence, comme ses disciples anglais pensent le faire, par l'histoire que Wells rapporte d'après Younghusband. On y voit un croyant qui, « renversé par une automobile et gravement blessé..., fit tout son possible pour voir dans ses tortures... la main d'une Providence, et, *comme c'était un homme foncièrement sincère* et d'une droiture absolue, il finit par s'avouer qu'il n'y avait point réussi ». Mais enfin James est troublé par le problème du mal. Comme on peut s'en convaincre par la lecture de *l'Expérience religieuse* et des conférences de ses dernières années réunies sous différents titres, le sens psychologique très sûr et très droit qu'il eut de ses propres états d'âme et de quelques autres l'amena à se poser la question des apparentes antinomies entre la nature et la conscience, entre l'ordre qui règne dans le monde matériel et l'ordre désiré en nous par l'esprit. Vieux problèmes, certes, et vieilles difficultés. On

(1) Payot, 1917.

est stupéfait de les voir présentés comme inédits, mais ce qui surprend encore plus, c'est de voir qu'on cherche à les résoudre sans se soucier des solutions que depuis des siècles les esprits les plus puissants et les mieux armés en ont proposées. On peut louer William James de n'avoir pas demandé à la morale les factices conceptions d'un Kant. Mais, plus brutales et plus simples, ses conclusions sont pires encore. On ne pouvait s'empêcher de sourire de son ignorance de la tradition : on est pris de pitié devant les résultats de cette ignorance.

Vous vous étonnez, dit William James, que Dieu étant bon, le monde soit mauvais. C'est bien simple ; Dieu n'y peut rien. Il n'est pas tout-puissant. Pourquoi voulez-vous qu'il soit tout-puissant? Et de fait, James ne se plaçant qu'à un point de vue psychologique et moral, ignorant toute métaphysique, n'en voit nullement les raisons. Dieu est fini, dit James, comme tout ce que nous connaissons par expérience ; il aime les hommes et fait ce qu'il peut pour eux, mais il est sans force devant les grandes puissances de la nature. A nous de l'aider. Serat-il vaincu? Non, si nous combattons fermement avec lui. Mais, en somme, il se pourrait faire. Seulement, soyons tranquilles. Dieu, qui n'est pas infiniment fort, est fort tout de même : il a des chances pour lui. L'idée d'infini, voilà ce que James déteste. Ceci est sans doute très américain, puisque Emerson soutenait déjà qu'il n'y a rien de réel sous les concepts négatifs. Donc, tout étant fini, il ne saurait y avoir d'unité dans le monde, de principe ni de fin communs à l'univers. Il y a des dieux bons et des dieux mauvais. Ils luttent ensemble : à vous de prendre parti. De là cette bizarre conception *pluraliste*, renouvelée du dualisme persan et du polythéisme antique, à peu près comme le jeu de l'oie est renouvelé des Grecs.

On rougit de voir, après des siècles de culture chrétienne, des Européens admettre et aggraver, comme fait Wells, de pareilles inepties. Et on est saisi de crainte, car on devine trop ce que ce polythéisme moderne, si blasphématoire dans sa naïveté, peut permettre d'illusions diaboliques. En fait, William James a encouragé le spiritisme, si florissant aux États-Unis, et dont l'Angleterre est à présent complètement infestée. Conan Doyle, se reposant des policiers et de Sherlock Holmès par le spectacle des voleurs de l'autre monde, annonce ce nouvel évangile. Chez nous, on voit des gens du peuple, cédant à la dangereuse concupiscence de voir ce qu'ils croient, perdre la raison et la santé dans les expériences les plus funestes et les plus grossières. Nous apportons, disent les brochures spirites, à présent vendues dans toutes les gares, nous apportons des *preuves*

sensibles de ce que l'humanité a toujours cru. On conçoit la sévérité de l'Église à cet égard. Wells, lui, ne parle que d'expériences internes, mais qu'en tire-t-il? Il nous apprend que la cause du monde, l' « Être voilé », est autre que le Roi invisible reconnu par sa conscience, et il nous donne sur la nature de ce dernier des explications étonnantes. On est touché de la bonne volonté de l'auteur. Mais, dès qu'il veut interpréter par la philosophie son mysticisme barbare, on demeure stupide, et l'on se demande :

« ... Quel enfant sourd ou quel nègre fou?... »

Nous pouvons bien haïr la métaphysique trouble d'un Renan, encore tout imprégnée de germanisme. Cependant, il n'y a pas de subtilité intellectuelle qui ne comporte plus d'intuition, et donc plus de véritable réalisme, que la brutalité de ceux qui ne pensent pas avec leur intelligence. Les Américains ne conservent même pas l'usage d'une syntaxe mentale qui nous permettrait de les entendre. Or, pour exercer une mission d'enseignement, il est nécessaire d'avoir un peu de « race » intellectuelle. Certes, rien n'est plus utile que de quitter à temps les livres pour la vie. Il est beau de partir, comme Ernest Psichari, vers le désert. Mais il y a très peu de paradoxe à ajouter qu'il n'est peut-être pas inutile, pour en rapporter plus qu'une expérience : une doctrine, de se trouver être le petit-fils d'Ernest Renan.

NOELE MAURICE-DENIS.

LA VIE ÉCONOMIQUE ET SOCIALE

LA DÉFAITE DU BOLCHEVISME EN FRANCE

Les décisions du congrès syndicaliste d'Orléans confirment les conclusions des notes que nous avons données à *la Revue* le mois dernier. Nos lecteurs se souviennent peut-être que, interprétant une déclaration de M. Giolitti sur la fin prochaine du bolchevisme, nous disions que cette prophétie s'appuyait sur la connaissance d'un fait précis : le lâchage de Lénine et du bolchevisme décidé, après la bataille de Varsovie, par les financiers et les hommes d'affaires qui, depuis trois ans, ont soutenu et encouragé le bolchevisme judéo-slave. C'est un fait que, depuis deux mois, il y a en Europe et en Russie de nombreux signes qui annoncent une décadence rapide du bolchevisme, et les décisions du congrès d'Orléans appartiennent à cette catégorie de signes. Or, comme l'expérience historique nous conseille de ne pas plus croire à la génération spontanée de l'ordre qu'à la génération spontanée des révolutions, nous avons le droit de conclure que ces manifestations d'ordre apparemment contre-révolutionnaire sont aussi concertées que l'étaient, dans la période pré-varsovienne, les manifestations révolutionnaires. Tout ce qu'enseigne l'histoire de ces dernières années, avec plus de brutalité que pour les temps d'avant-guerre, c'est que les mouvements révolutionnaires sont réglés par un état-major international qui leur donne une tout autre direction que celle qu'imaginent les illuminés de la révolution.

Il est certain que, avant la bataille de Varsovie, tout était ordonné

en Europe pour une expansion considérable du bolchevisme, malgré l'opposition évidente de la plupart des peuples occidentaux. Le gouvernement de M. Lloyd George poussait brutalement l'Entente à la reconnaissance de Lénine, le gouvernement de M. Giolitti appuyait le mouvement, que soutenaient en outre, en France et à l'étranger, des publicistes « pratiques » qui vont à l'école et à la caisse de certains groupes industriels et financiers d'Amérique. La rentrée de MM. Cachin et Frossard, apportant les ordres de Moscou, devait coïncider avec une ascension du gouvernement moscovite et déclencher de ce côté-ci du Rhin une semi-bolchevisation de la France. En Allemagne, on préparait une alliance discrète avec Moscou, et la Petite Entente s'apprêtait à observer une neutralité bienveillante, sinon complice, devant les armées du tsar rouge. Malgré l'évidente, l'éclatante opposition du peuple français au bolchevisme, il est certain que, si les armées des soviets avaient triomphé devant Varsovie, les décisions du congrès d'Orléans et de tous les congrès socialistes qu'eussent provoqués Cachin et Frossard auraient marqué le triomphe des minoritaires : encore une fois, tout était préparé pour obtenir ce résultat, par lequel le judéo-germano-bolchevisme comptait renverser la situation européenne et asseoir sur nos « vieilles nations », comme dit la Conférence financière de Bruxelles, le règne du consortium ploutocratique qui veut traiter l'Europe comme on a traité le Mexique.

La bataille de Varsovie a renversé ce plan, le plus dangereux que l'on ait fait contre la paix du monde, et elle a donné raison à un groupe français qui jouait la partie un peu à contre-cœur. Parlons net et sans cette fausse pudeur qui nous oblige parfois à ne pas nommer par leurs noms les financiers qui ont fait verser plus de sang depuis 1914 que tous les hommes de guerre réunis. Personne n'ignore que les financiers juifs d'Amérique, qui avaient un vieux compte à régler avec le tsar, ont été plus que sympathiques à la révolution russe et qu'ils ont fortement contribué, par la pression qu'ils exerçaient sur le président Wilson, à organiser une Europe sans grande résistance contre le germanisme et le bolchevisme. Or, il semble bien que les Juifs de France, malgré toutes les sollicitations dont on les a entourés, ne se soient pas associés à ce complot contre la paix du monde. Pour quelles raisons? Supposons que ce sont les meilleures et les plus généreuses, et ajoutons que, en outre, ceux d'entre eux qui participent depuis longtemps à la vie française ont parfaitement compris que la France, immunisée par ses traditions, son intelligence

et sa victoire, serait capable d'une réaction violente devant le bolchevisme. Quoi qu'il en soit, c'est un fait que, au moment où la fortune des armes était contre la Pologne, au moment où la France subissait une vive pression pour empêcher son action décisive en Pologne, c'est un fait que c'est un grand banquier juif, connu pour les concours moraux et matériels qu'il a toujours donnés à la politique socialiste, qui a appuyé, avec ses amis, la reconnaissance de Wrangel comme chef de la Russie nationale. La victoire de Weygand et de l'armée polonaise lui a donné raison.

Ce fait connu, il était facile de prévoir les décisions du congrès d'Orléans : on pouvait prédire à coup sûr que la majorité allait affirmer sa séparation d'avec le bolchevisme.

Il serait en effet imprudent de considérer les directions du syndicalisme français comme issues de la volonté de ce que l'on nomme faussement la classe ouvrière française. Il y a longtemps que les temps héroïques de ce syndicalisme sont révolus et qu'il a été constitué des états-majors de chefs qui exécutent assez docilement, consciemment ou non, les ordres qui leur viennent de lieux du monde beaucoup plus voisins de Wall Street que de la rue Grange-aux-Belles. Wall-Street, le Stock Exchange et la Bourse de Paris, ayant découvert que le bolchevisme devient en France et en Europe une assez mauvaise carte, la rue Grange-aux-Belles entre dans la même mouvement. Contre-épreuve : au printemps dernier, alors que l'attitude de la Hongrie blanche n'avait que très peu de sympathies auprès des financiers internationaux (particulièrement en Amérique), l'Internationale syndicale avait décrété le blocus de la Hongrie, et les confédérations du travail française et italienne avaient appuyé la manœuvre par laquelle les grandes puissances de l'or, du fer et du pétrole avaient essayé de contraindre la Hongrie à se soumettre à leur politique. Les campagnes révolutionnaires contre le blocus de la Russie soviétique étaient du même ordre, mais pour un résultat différent : cela faisait partie de la manœuvre par laquelle les mêmes grandes puissances voulaient contraindre les gouvernements européens à reconnaître la Russie des Soviets et à faire des affaires avec elle. En somme, les révolutionnaires français, qui faisaient campagne contre le blocus de la Russie, travaillaient pour les marchands de coton de Manchester et autres seigneurs de l'industrie et du commerce tout prêts à vendre l'Europe à leur comptoir. Dans toutes ces combinaisons, le syndicalisme révolutionnaire français a perdu, non seu-

lement sa force, mais sa réputation et son honneur. Nous sommes loin du temps où Fernand Pelloutier dressait devant l'argent une classe ouvrière intransigeante, et Lénine sait ce qu'il dit lorsqu'il dénonce les « social-traîtres » du syndicalisme français.

Nous avouons que si nous avions une totale hostilité à l'égard des minoritaires, nous ne pouvions nous défendre d'une secrète sympathie intellectuelle pour eux, pour ceci que l'on aime toujours mieux des hommes enfoncés dans leur erreur, mais ardents et entiers, plutôt que des opportunistes aussi bien prêts à faire la révolution qu'à l'étrangler. Mais la France ne paraît pas avoir fourni de figures très nettes à la révolution intégrale, et celles qu'elle a produites ne sont pas sans compromissions avec le capitalisme. Il y a à peu près un an, on regardait M. Victor Griffuelhes, l'ancien secrétaire de la C. G. T., comme l'une des têtes du soviétisme intransigeant ; on le désignait même comme le Lénine français, et, ces temps derniers, il fut mis en avant par les minoritaires. Devant quoi, les majoritaires exhumèrent de la *Gazette des tribunaux* un acte de constitution de société où M. Victor Griffuelhes apparaissait comme ayant participé, pendant la guerre, à l'exploitation d'une usine de munitions. La nouvelle réputation que l'on voulait faire à M. Griffuelhes ne pouvait résister à une pareille révélation, ce qui s'entend aisément. Les minoritaires n'auraient aucune peine à lancer à la tête des majoritaires des accusations du même ordre, et ils ne s'en privent pas. Mais que l'on juge de l'état de décomposition d'un syndicalisme dont les chefs sont sans réponse devant l'accusation de collaborer secrètement avec le capitalisme, ou même de prendre place parmi les capitalistes.

Ce sont ces faits qui nous autorisent à ne plus considérer les décisions et actes des congrès syndicalistes en eux-mêmes, mais par rapport aux décisions et actes des hautes puissances qui utilisent les mouvements révolutionnaires. Il semble bien d'ailleurs que cette vérité pénètre en France : non seulement les troupes révolutionnaires se disloquent, mais la grande presse, qui jusqu'ici prenait tellement au sérieux les actes des congrès confédéraux, les a mis cette fois à leur place. Et si elle n'a pas dit clairement la signification profonde des mouvements révolutionnaires, au moins a-t-elle eu la décence de ne pas considérer que la France était sauvée parce que M. Jouhaux triomphait. Et *le Temps* lui-même a déclaré que majoritaires et minoritaires étaient liés à la même fortune, et ce n'est pas celle du pays.

GEORGES VALOIS.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. PIERRE BENOIT

M. Pierre Benoît est un homme heureux. De ce pays des Landes dont il a, au début de Kœnigsmark, *parlé avec émotion et célébré le redoutable vin de sable qui fauche les jambes en laissant la tête libre, il est venu à Paris pour préparer l'agrégation d'histoire. Il a connu les sentiments, les pensées et peut-être les épreuves de Raoul Vignerte et c'est pourquoi ce héros de son premier roman a tant de vie, de jeunesse et de flamme. Un hasard heureux, comme tous les hasards de M. Pierre Benoît, le détourna de la carrière universitaire : l'arrivée aux affaires d'un jeune ministre béarnais, spirituel et lettré, fit un chef de cabinet du jeune candidat agrégé ; le ministre passé, M. Pierre Benoît resta dans l'administration.*

Au gré du flot parlementaire, le ministre revint. M. Benoît n'avait pas attendu le retour d'Ulysse pour devenir célèbre. Fara da se : *il était l'auteur de* Kœnigsmark.

Le ministre retomba, M. Benoît demeura, avec le titre de conservateur de la bibliothèque au ministère de l'Instruction publique. On raconte qu'avant de signer la nomination, le nouveau ministre, pur entre les plus purs, posa une question redoutable : « Êtes-vous franc-maçon? » M. Benoît répondit avec un sourire : « Non, mais je puis le devenir. »

De la chance servie par de l'esprit, du succès justifié par du talent, c'était plus qu'il n'en fallait pour ameuter tout une partie de cette tribu féroce : les gens de lettres. M. Benoît avait su se gagner des jalousies

solides. Ses bons amis crurent bien un jour l'avoir surpris au coin du bois et, d'avance, se léchant les lèvres, ils vendirent sa peau. L'envie est mauvaise conseillère, et M. Pierre Benoît a sa bonne étoile. Tacticien consommé, il se défendit avec négligence dans un journal sans importance, jusqu'au jour où le Matin *se mêla de l'affaire. Le résultat fut que M. Benoît, qui n'était que connu, devint célèbre. Il eut son portrait dans les grands quotidiens, toute la presse parla de lui,* l'Atlantide *bondit au delà du centième mille. Enfin, la question tournée et retournée, son innocence apparut à tous les yeux. Pour se convaincre que M. Benoît n'avait pas imité sir Ridder Haggar, il suffisait d'ouvrir le faible roman de cet honorable gentleman.*

La maladroite campagne contre l'Atlantide *valait dix romans soutenus par une forte publicité.* Don Carlos *vint au monde déjà grand et semblable au fils de Grandgousier, qui débutait dans l'existence en demandant à boire.*

Si vous interrogez M. Pierre Benoît, il vous répondra avec indifférence que ses romans ne sont que passe-temps et équivalent à peu près pour lui à ce que Philippe, le héros de Maurice Barrès, aux dernières lignes du Culte du moi, *appelle par euphémisme la concession d'un hippodrome suburbain. M. Benoît est poète. Il a débuté dans la carrière par un petit volume de vers édité chez Oudin, en* 1914, *et que, par un caprice de lettré, l'ancien candidat à l'agrégation d'histoire alla placer sous le patronage de cet empereur Diadumène dont Lampride écrivit la vie et que chanta Jules Tellier :*

Philippe, Herennius, Géta, Diadumène.

Dès cet ouvrage de début, M. Benoît marquait un éloignement extrêmement vif pour les idées dites humanitaires. Son livre est dédié à la France :

ô maîtresse, ô patrie...

Il annonce aux Athéniens que, pour n'avoir pas gardé Pisistrate, *ils verront un soir*

.....les torches de Lysandre
Rougir subitement la route des Longs Murs,

cependant que son Jules II affirme n'avoir pas sur les arts

.....ce préjugé primaire
Qui les fait préférer au beau glaive d'airain.

Après le grand succès de ses trois romans, M. Pierre Benoît, revenant à la poésie, publie, ces jours-ci, un nouveau volume de vers : les Suppliantes, *dont toute la première partie est dédiée aux héroïnes de Racine, tandis qu'il a relégué un certain nombre de thèmes, dérivés de sources moins pures, dans une seconde partie qu'il appelle son « chant des bateliers du Volga ».*

Le jeune poète qui, en janvier 1914, *déclarait vouloir*

.....sous la menace scythe
Être le bon soldat qui garde le fossé

peut écrire avec un juste orgueil, parlant du laurier militaire dans sa dédicace à Tyrtée :

Tu sais si j'ai chéri la plante triomphale
Lorsque personne alors ne la revendiquait.

Et de même que M. Pierre Benoît préfère ses vers à ses romans, il préfère ces anticipations à ses meilleurs vers.

Ces traits indiquent une des grandes raisons pour lesquelles M. Pierre Benoît est un homme heureux : c'est qu'il est un esprit sage. Car la sagesse aide grandement la chance. Nous avons dit que M. Pierre Benoît est bibliothécaire à l'Instruction publique, comme Alfred de Musset le fut à l'Intérieur. Avec cette différence que Musset ne venait au ministère que le dernier jour du mois pour toucher son traitement, tandis que M. Pierre Benoît est véritablement bibliothécaire. A peine les mauvaises langues insinuent-elles que, lorsqu'il a un travail pressé, il met sur la porte un écriteau avec cette inscription : « Fermé pour réfection du catalogue. » Et encore, ce doit être une légende. Sans doute, en cas de révolution soviétique, M. Benoît subirait-il le sort de Musset en 1848, *qui fut révoqué net* au nom du peuple français. *Louons au moins la République d'être moins béotienne sous M. Léon Bérard que sous Ledru-Rollin.*

Or, il est clair que M. Pierre Benoît a dû gagner pas mal d'argent avec ses romans. Il ne s'est pas laissé enivrer par la fortune. Sagement, prudemment, contre le conseil de ses amis, il a gardé sa place. Sait-on jamais? Et cette raison, chez un écrivain qui a triomphé par l'abondance et la facilité de l'imagination, est bien une chose de chez nous, un trait de notre vieille race paysanne, méfiante et sagace.

Facilité de l'imagination, c'est par là peut-être que pécherait M. Pierre Benoît dans ses romans fameux. Son imagination s'est peut-être jusqu'à ce jour contentée à trop bon compte. Mais il est homme de ressources.

Il est de ceux dont on attend le perfectionnement. Il refera peut-être encore une fois ou deux Kœnigsmark *et* l'Atlantide, *et puis, un beau jour, quand toute la critique l'attendra avec ses armes accoutumées, elle ne le rencontrera pas : il aura levé le camp pendant la nuit.*

On lui a donné l'autre jour la Légion d'honneur, on a bien fait. Mais on s'est cru obligé de justifier cette nomination légitime par un motif singulier. Il paraît que la présidence d'une société d'anciens combattants vaut seule l'entrée dans l'Ordre national à cet écrivain français, le plus célèbre de sa génération. Pourquoi aller chercher le bon Dieu derrière l'église? Pourquoi ne pas décorer tout simplement M. Pierre Benoît parce qu'il est un bon écrivain de la lignée française, qui sait imaginer et composer, conter et divertir? A l'époque où tant d'écrivains fameux savent ennuyer en se racontant, cela vaut bien la Légion d'honneur.

***

Parti socialiste et C. G. T.

La Chambre, qui ne veut point faire de politique, qui ne veut point paraître se préoccuper de questions de personnes, et qui pense que n'importe quel ouvrier est qualifié pour entreprendre et poursuivre telle ou telle œuvre, ne conteste pas pourtant qu'il faille faire une politique sociale. C'est-à-dire que, dans les conflits sociaux, il lui faut prendre un parti. Donc, elle admet qu'il faut faire une politique sociale. La fait-elle?

Assurément, dès le début de la législature, il fut entendu que les socialistes n'auraient point voix au chapitre, et leurs palabres habituelles ne recueillirent pas les applaudissements d'autrefois. L'Assemblée, débarrassée de la tyrannie d'un groupe, s'avisa qu'on pouvait aussi débarrasser le pays de la tyrannie cégétiste. Elle applaudit les gouvernements qui se déclarèrent prêts à cette opération. Elle ne cesse d'acclamer tous ceux qui parlent d'ordre, de discipline, de paix publique. Son orientation est donc nettement déterminée, mais une orientation politique et sociale ne signifie rien sans une intelligence claire et une volonté ferme. La Chambre qui nous représente a-t-elle cette intelligence et cette volonté?

L'expérience a démontré que la puissance du parti socialiste et de la C. G. T. était imaginaire, et qu'on pouvait parfaitement signifier leur congé aux agitateurs de ces deux maisons sans déclencher les

affreuses catastrophes dont les politiques profonds parlaient, auparavant, mystérieusement. Cependant, le gouvernement n'a remporté sur la C. G. T., État dans l'État, qu'une demi-victoire. Cependant la Chambre du 19 novembre a recommencé à écouter et à goûter certains discours de chefs socialistes, et a fait même d'un socialiste son vice-président. Est-ce là le fait de défaillances individuelles, de complaisances, de camaraderies? Est-ce là une preuve de l'impuissance générale d'aujourd'hui aux actions fortes, décisives et fécondes? une manifestation de cette fâcheuse tendance aux solutions conciliatrices et transactionnelles qui mécontentent et fatiguent chacun, endorment les vigilances, troublent et abolissent les consciences, et perpétuent l'anarchie?

Je crois que l'affaire est plus grave. Tout vient de ce que la Chambre n'a pas compris la question, qu'elle est jouée et manœuvrée par d'implacables, irréductibles ennemis de tout ce qu'elle veut protéger et défendre. Mais ceci ne tient-il pas encore à cette méconnaissance de ce fait que la question sociale est d'abord, elle aussi — la Chambre ne veut pas le voir — une question politique. Ou plutôt, pour résoudre la question sociale, il faut la débarrasser d'abord de la question politique qui la trouble, et en finir résolument et franchement avec cette question politique.

Cette question-là est insoluble si on ne voit pas nettement, clairement, cette vérité évidente. Il n'y a pas à distinguer entre la C. G. T et le parti socialiste, qui sont deux têtes dans le même bonnet, deux aspects différents de la même offensive, deux machines de guerre parallèlement armées pour un même but.

Ensuite, il n'y a pas, dans la C. G. T., pas plus que dans le parti socialiste, deux tendances, deux doctrines, deux écoles. Il y a une école, une doctrine, un but unique, nettement, énergiquement poursuivi. C'est la méconnaissance de cette évidence qui fait tout le trouble et le désordre de l'action politique et sociale de la majorité.

Au lendemain du congrès du parti socialiste, de la discussion des neuf points de Lénine, du congrès cégétiste d'Orléans et du congrès radical de Strasbourg, il n'est point mauvais de traiter un peu cette question.

Une grande partie de la presse conservatrice, de l'opinion conservatrice, de la majorité conservatrice — j'entends par conservateur les défenseurs de l'ordre social basé sur le respect traditionnel de la famille et de la propriété, de la religion et de la patrie — a suivi avec un intérêt passionné les débats du congrès d'Orléans et s'est réjouie

d'avoir pu enregistrer le triomphe final de Jouhaux, victorieux de la meute dite extrémiste. De même certains capitalistes se sont vus rassurés par le retour de Bidegaray au bercail du syndicat national des cheminots et par l'exclusion des Sirolle, Midol et Monmousseau. Pareillement, d'aucuns, bourgeois pacifiques et douillets, se sentent rassurés parce que les neuf points de Lénine ne paraissent point acceptables tout de suite au parti socialiste, et que celui-ci ne va point suivre tout de go les impulsions des pèlerins Frossard et Cachin.

Donc, ils estiment, à l'instar de plusieurs dirigeants, qu'on peut s'entendre avec Jouhaux, qu'il faut causer avec Bidegaray, et qu'il est possible d'envisager Groussier comme vice-président de la Chambre, et peut-être, éventuellement, Paul-Boncour, ou, qui sait? Léon Blum, dans un ministère de paix socialo-transactionnelle.

Là est l'erreur. Il n'y a point de différence entre Jouhaux et Loriot, entre Vaillant Couturier et Groussier, entre Paul-Boncour et Cachin, non plus qu'entre Kerensky et Lénine. Et je voudrais démontrer que, si la lutte déclarée contre l'ordre social existant doit être poursuivie par ledit ordre social sur le terrain non seulement de la défense, mais de la contre-offensive, c'est sans trêve et sans merci, et que le meilleur moyen de voir clair dans les opérations est d'assurer d'abord la défaite des pires, j'ai nommé les plus modérés.

Il n'y a point de différence, au fond, ai-je dit, entre les tendances apparentes de la C. G. T. et du parti socialiste. Il pourrait y en avoir. La chose serait possible, et l'attitude des conservateurs serait alors raisonnable. Mais il n'y en a pas et l'attitude des conservateurs est déraisonnable. Il pourrait exister, en effet, une C. G. T. vraiment indépendante de tout parti politique, indifférente en matière politique, aussi étrangère à Cachin et à Blum qu'à Léon Daudet, à Henriot et à M. Isaac, une C. G. T. consacrant son activité à la recherche des solutions d'ordre strictement professionnel : ce serait une conférence entre les groupements professionnels divers. Si, en dehors de ce groupement, indifféremment conservateur, radical ou socialiste, existaient des socialistes, il pourrait y avoir, parmi ces socialistes, comme cela existe dans certains pays, des révolutionnaires et des réformistes. C'est-à-dire que ces socialistes, épris du désir de transformer l'ordre social et s'efforçant d'y parvenir par des moyens politiques, et non plus professionnels, poursuivraient leur idéal par des moyens différents, des méthodes différentes, et poursuivraient même des buts différents, les uns tendant à la collaboration des classes, les autres ne voyant point de salut en dehors de la révolution. Alors, ceux qui ne sont point socialistes pourraient distinguer entre les socia-

listes, s'accommoder de ceux-ci plutôt que de ceux-là, considérer des solutions possibles, en vue de la paix sociale, d'accord avec ceux-ci ou avec ceux-là. Car, alors, il y aurait une monnaie d'échange qui serait, en effet, la paix sociale. Mais actuellement, il n'y en a pas. Il y a un parti unifié. Qui dit unifié dit : but commun. Ce but, il n'en est pas fait mystère, c'est la révolution, et puisque la révolution est le but unique avoué et poursuivi, que seule est en question l'opportunité, la date et la méthode de cette révolution, quel intérêt il y a-t-il à distinguer entre des hommes qui se proclament d'abord d'implacables ennemis avec lesquels aucune entente n'est possible?

Certains naïfs et optimistes incorrigibles ont longtemps espéré une scission dans le parti soicaliste. Qui ne voit que cette scission ne saurait se produire, et que, seule, précisément, l'unité importe aux socialistes? Lorsque Cachin et Frossard discutèrent avec Lénine, ils ne furent irréductibles que sur une seule question, une seule : ils n'acceptèrent pas l'exclusion de Longuet. Ceci seul importait, en effet ; tout le reste est littérature. De toutes les conditions imposées par Lénine pour l'adhésion à la troisième Internationale, une seule a été jugée inacceptable : celle qui consistait pour le parti à changer de nom et à s'appeler communiste ; ceci seul importe, en effet, de garder le personnel intact et de conserver l'enseigne électorale.

Oui, il faut au parti sa clientèle, disciplinée, unie, cohérente, pour la fin qui est la terrorisation de la société bourgeoise et la révolution. C'est pour cela qu'il faut que toutes les tendances se fassent jour dans l'unité, et comme il faut dissocier le front unique de l'adversaire, il est nécessaire d'avoir des joutes oratoires et des disputes de famille, qui distraient l'ennemi ou amusent simplement le tapis. Autrefois, c'était la controverse Jaurès-Guesde. L'unité n'en fut pas atteinte et le dogme d'Amsterdam demeura intact. Puis ce fut le cas Millerand. On se sépara du camarade Millerand, qui n'est qu'un individu, — comme plus tard du camarade Briand, voire du camarade Viviani, — et rien ne fut changé. On eut même, en plus, dans les rangs bourgeois, d'anciens amis représentant, en cas de besoin, des conversations possibles. Enfin, ce fut l'affaire Aubriot-Rozier et Levasseur. Ont-ils répudié le marxisme? Non point. Leur vote se sépare-t-il parfois de celui de Vaillant-Couturier? Lisez l'*Officiel*.

Et de même dans la C. G. T. dont les prétendues luttes intestines ont tant défrayé l'actualité, quelle fissure existe au bloc de la doctrine d'Amiens? La charte de la C. G. T., c'est la disparition révolutionnaire du patronat et du salariat. Et Jouhaux l'a rappelé à Orléans,

aux applaudissements de quelques libéraux émérites, qui n'avaient pas entendu. Alors?

Même une scission, d'ailleurs, ne serait qu'une comédie et qu'un moyen tactique. L'affaire Aubriot-Rozier le démontre surabondamment. Ah ! si Groussier avait dit : « Je ne signe point l'article de Vaillant-Couturier. J'ai horreur de la démagogie et de la surenchère. Je réprouve l'appel à la désertion, mon opinion n'est point celle de M. Vaillant-Couturier. Je ne signe pas son article ! » L'a-t-il dit?

Ah ! si la fraction socialiste à qui est dévolu le rôle de désarmer le bolchevisme déclarait : « Le bolchevisme, c'est l'ennemi. Mieux vaut un réactionnaire qu'un bolcheviste. Pour sauver la doctrine socialiste et l'avenir du prolétariat, il faut d'abord écraser sans paix ni trêve le bolchevisme, dussions-nous faire appel contre lui aux gouvernements bourgeois ! » Lequel l'a dit?

Ah ! si la phalange cégétiste qui répudie théoriquement l'extrémisme avait dit : « Les grévistes de mai viennent stupidement, criminellement, de faire échouer les revendications professionnelles possibles. Ils nous ont fait perdre en un jour le terrain gagné en des mois. Il faut donc, non seulement marquer qu'ils sont des ennemis de la classe ouvrière, mais empêcher le retour de pareils faits. Il faut les traquer sans merci et empêcher leur réintégration éventuelle dans les administrations. De plus, il faut les chasser des syndicats ! » L'a-t-on dit? L'a-t-on fait?

Donc, Groussier n'est pas sincère quand il feint de repousser Vaillant-Couturier, donc Paul-Boncour se moque de nous, lorsqu'il désavoue Sadoul, et Albert Thomas, qui est unifié, préfère Lénine et Trotski à tout autre. De même, Jouhaux n'est pas sincère lorsqu'il fait des réserves sur le mouvement de mai dont il déplore l'échec et dont il conteste simplement l'opportunité.

Donc, ces gens se moquent de nous. Qui dit l'un dit l'autre. Et qui tend à perpétuer l'équivoque qui consiste à distinguer entre eux est un ennemi de la société, puisqu'il tend à affaiblir la défense sociale et à diviser sa contre-offensive.

Émile Buré, qui est un des esprits les plus lucides et un des polémistes les plus redoutables de ce temps, a remarqué que certains amis de l'ordre applaudissaient imbécilement, dans la motion finale d'Orléans, une motion révolutionnaire, formellement antinationale et antisociale.

Or, qui est, socialement, le plus coupable, voire le plus dangereux? Celui qui fait ou vote cette motion, ou celui qui l'approuve et la tient pour une victoire? Celui qui vote pour Groussier à la vice-présidence de la Chambre, ou celui qui souhaite la dictature de Cachin? Celui qui

acclame Vaillant-Couturier et Loriot, ou celui qui congratule Paul-Boncour dans les couloirs? *Celui même qui l'applaudit, ou celui qui souhaite secrètement d'être applaudi par lui et de conquérir son suffrage?*

Voici donc, saisie sur le fait, la criminelle erreur de plusieurs éléments qui se prétendent des éléments d'ordre. Et ceci explique bien des choses.

Le parti socialiste et la C. G. T., c'est une chose une et indivisible : c'est la révolution. Ceux qui sont contre la révolution doivent être sans trêve, repos, ni merci, contre tout socialiste et tout élément cégétiste, sans distinguer. S'il distingue, il est un imbécile ou un traître. Il ne faut pas méconnaître qu'un ennemi est d'autant moins dangereux qu'il est plus net et plus clair, moins hypocrite et moins obscur. J'aime mieux donc Sadoul que Boncour, Monmousseau que Jouhaux, et Sirolle que Groussier. Ceci pour la même raison qu'il vaut mieux avoir affaire à un Allemand qu'à un neutre germanophile. Et ceci serait aussi vrai même — ce qui n'est pas — si les Boncour et les Groussier étaient sincères. Ils ne le sont pas et le déclarent d'ailleurs eux-mêmes. S'ils l'étaient, cela ne servirait à rien, car ils sont obligés d'obéir à leur parti, et, en dehors de leur parti, ils ne sont rien, ils ne représentent rien. Et c'est Buré encore qui donnait cette raison péremptoire de préférer les Lénine aux Kerensky, c'est que les Lénine ne seraient pas possibles s'il n'y avait pas de Kerensky.

TRYGÉE.

La Poésie au Théâtre-Français.

Sisyphe, roi de Corinthe, est un souverain démocrate et anticlérical, quoique absolu. Il plante son épée devant la porte de la ville et défie Ouranos, qui régnait en ce temps-là, de venir l'enlever. Et comme Ouranos juge sans doute inutile de se déranger pour contredire à un argument de ce calibre, Sisyphe en conclut avec une intrépide philosophie qu'Ouranos n'existe pas.

Idcirco stolidam præbet tibi vellere barbam
Jupiter?

Ou plus exactement, il n'existe que d'une manière négative, en ce sens que tout ce qui se fait de mal en ce monde découle de lui, puisqu'il est Dieu, tandis que tout ce qui s'y fait de bon découle de Sisyphe, puisqu'il est anticlérical. Ainsi le libidineux Ouranos poursuit de ses assiduités la princesse Égine, que le vertueux Sisyphe

accueille, protège et épouse. Le génial Sisyphe a construit par la seule force de son esprit une cité forte, prospère, heureuse. Le jaloux Ouranos envoie la Mort dévastatrice. Mais Sisyphe est aussi malin qu'il est bon : il offre à boire à la Mort, et, pendant qu'elle boit, il l'enchaîne, ce qui est sans doute un symbole de la politique anticléricale.

Car on ne saurait vous cacher, comme disait Jules Lemaître à propos du *Pelléas* de M. Maeterlinck, qu'il s'agit ici de symbole. Sisyphe représente l'effort de l'humanité contre les forces hostiles de la nature divinisées par la terreur. Cependant, l'humanité considérée dans son ensemble n'est pas digne des leçons d'un Sisyphe :

Pourquoi donc cherchez-vous des prêtres,
Quand vous en avez parmi vous?

En effet, au second acte, Glaucos, fils de Sisyphe, et la jeune reine Égine, sont devenus amoureux l'un de l'autre, ce qui transpose sur le plan symbolique cette vérité d'évidence populaire : on n'est jamais trahi que par les siens. Aussi longtemps que la Mort restera enchaînée, Sisyphe ne mourra point, Égine ne sera point veuve et ne pourra épouser Glaucos. Celui-ci vaut donc encore moins que le dieu Ouranos, qui, lui, ne trahissait point son père. Car l'humanité se partage en vilains messieurs comme Glaucos et en êtres sublimes comme Sisyphe, tandis que les dieux sont dans tous les cas infiniment mauvais. Ainsi le veut la philosophie de M. Magre. Depuis le temps qu'ils étaient réputés infiniment bons, il était bien temps de changer tout cela. M. Magre a dû seulement regretter d'être obligé de prendre un roi pour symboliser le progrès.

Donc Glaucos et Égine regardent d'un mauvais œil la Mort enchaînée. Et la jeune épouse éclate en sombres imprécations contre le Géronte dont elle doit subir les caresses. Que cet homme qui a tant blasphémé soit blasphémé à son tour, c'est fort bien, mais puisque tout en cette pièce ténébreuse prétend à un sens symbolique, M. Magre a-t-il voulu montrer par là que les prophètes anticléricaux étaient voués au mépris de Vénus, ainsi que l'enfant à qui n'ont point souri ses parents?

A vrai dire, Sisyphe est aimé par une esclave, Tyro. Mais il ne l'aime pas, et c'est elle qui sera l'instrument inconscient dont Glaucos et Égine se serviront pour délivrer la Mort. Naturellement, celle-ci, qui en a, si je puis dire, lourd sur le cœur contre Corinthe et Sisyphe, commence par un grand massacre de Corinthiens, après quoi elle emporte Sisyphe.

Par malheur, il revient au troisième acte. Il assiste au couronnement

de Glaucos et d'Égine, car ces deux jeunes gens sont brillamment récompensés d'avoir trahi et assassiné leur époux et leur père. Sisyphe ni M. Magre, qui sont hommes de progrès, n'ont une parole pour juger cette haute moralité. Sisyphe a bien l'intention de se venger *post mortem* de Glaucos, mais c'est à titre personnel. Au moment où il va perpétrer cet infanticide posthume il voit apparaître les Mânes qui lui conseillent de retourner aux Enfers, lui assurant que tout est très bien ainsi et que c'est le progrès qui veut ça. Il se laisse convaincre, retourne aux Enfers, et laisse sur terre le crime triomphant, ce qui est un bon commencement pour le progrès.

« Personne, dit Chesterton dans *Heretics,* ne doit se mêler d'employer le mot « progrès » à moins d'avoir un *credo* défini et un code moral coulé en fer. Personne ne peut être homme de progrès sans être doctrinaire. Je pourrais presque dire : personne ne peut être homme de progrès sans être infaillible, ou du moins sans croire à quelque infaillibilité. Car le progrès, par son nom même, indique une direction. »

M. Magre y a-t-il pris garde? C'est peu probable. Il est vraisemblable qu'il considère le progrès comme une fin en soi, et la seule direction qu'il aperçoive semble celle d'une libération indéfinie qui s'étendra peut-être jusqu'aux lois de la pesanteur.

Il est aisé de faire apparaître le néant vertigineux de cette pensée : un jeune élève sortant il y a vingt ans de l'École normale de son département eût pu, pour peu qu'il fût doué de quelque imagination, concevoir les symboles et le drame de M. Magre. Reste l'expression. C'est dans le lieu commun que triomphe un vrai poète et s'il est préférable de les choisir raisonnables, il est encore possible de magnifier les plus plats. Il serait bien plus aisé encore de montrer de quelles pauvretés M. Magre a revêtu les siens : il suffirait d'en pouvoir citer un bon fragment ; c'est un plaisir qui m'est refusé, n'ayant pas eu l'œuvre imprimée entre les mains, et je dois me contenter de recopier pieusement ceux que des confrères ont pris le soin, peut-être, de noter au vol à l'audition :

Et puis je connais bien la raison véritable :
Je suis vieux, je suis vieux. Ah, c'est épouvantable!

Ce pouvait n'être qu'une négligence ; mais non, *ab uno disce omnes.* Une fois par minute, on entend revenir à la rime le mot lumière, employé dans tous les sens, concret, abstrait, et surtout indéterminé. On l'attend, il arrive, fatal comme la Mort quand elle n'est pas enchaînée, on le reçoit le dos courbé, exaspéré par cette fausse élo-

quence, cette fausse poésie, ce flot pâteux d'images creuses et d'alexandrins mous.

Le tout-Odessa des premières applaudit à tout rompre à ces belles choses, et le malheureux public, dupé, le goût perdu de jour en jour, emboite le pas. Après l'*Hérodienne*, la *Mort enchaînée.* C'est trop. Voilà les nobles tentatives et les spectacles d'art de notre première scène française : il est grandement temps d'aviser.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

L'ALLEMAGNE ET LE TRAITÉ DE PAIX, 1er octobre. — *Arrestation du prince Gottfried de Hohenlohe-Langenbourg et de deux officiers qui tentaient de faire passer un million de fusils de Hollande en Allemagne.*

2. — *L'ambassadeur d'Allemagne à Paris, rendant visite à M. Georges Leygues, président du Conseil, affirme que son pays est décidé à appliquer le traité de Versailles « jusqu'à l'extrême limite des possibilités ».*

3. — *Manifestations à Berlin et en province en l'honneur du 73e anniversaire du maréchal de Hindenburg. A Hambourg, on crie : « A bas la France! »*

5. — *Le général de Seekt, chef à la direction de l'armée, publie un ordre du jour exaltant l'idée de revanche.*

6. — *La commission de contrôle alliée obtient la dissolution de la « Sicherheitspolizei », organisation destinée à masquer une reconstitution militaire, qui sera remplacée par une police locale.*

7. — *La conférence financière de Bruxelles termine ses travaux, commencés le 24 septembre. Elle n'a abouti qu'à formuler un certain nombre de vœux et de conseils : réduire l'inflation monétaire et restreindre les dépenses publiques, en particulier les dépenses militaires.*

Depuis Spa, le problème des réparations n'a fait, en somme, aucun progrès. Le projet communiqué par M. de Simons, ministre des Affaires étrangères allemand, à M. Charles Laurent, ambassadeur de France, a été jugé inacceptable par le gouvernement français. Selon sa coutume, l'Allemagne essaie de faire traîner les choses en longueur et de profiter des divergences de vues des Alliés sur cette question, divergences qui sont apparues au cours des conversations engagées à l'issue de la conférence de Bruxelles entre Londres et Paris.

L'Angleterre, rappelant les décisions prises à Spa, demande qu'on convoque une commission d'experts à Genève pour étudier la façon dont l'Allemagne devra s'acquitter.

La France répond qu'elle désire que les experts se contentent de transmettre les observations des techniciens allemands à la commission des réparations, seule juge souverain en la matière (note française parvenue à Londres le 11 *octobre).*

11. — *M. Delacroix, premier ministre belge, et M. Lloyd George ont eu une entrevue à Londres, au cours de laquelle ils se sont mis d'accord sur le mode de procédure à adopter dans la question des réparations. Cet accord, qui modifie la procédure adoptée à Spa, sera soumis aux autres puissances. Il prévoit la réunion prochaine de la commission des réparations à Bruxelles. Après avoir entendu les Allemands, les commissaires se contentèrent de rendre compte des débats à leurs gouvernements respectifs. C'est un compromis entre les façons de voir française et anglaise. Les conversations continuent entre Paris et Londres.*

LA GUERRE RUSSO-POLONAISE, 3 octobre. — *Prise de Novo-Grodek par les Polonais.*

4 octobre. — *Tchitchérine, commissaire bolcheviste aux Affaires étrangères, publie un manifeste « au gouvernement et au peuple français » où il proteste contre l'aide accordée par la France à la Pologne et à Wrangel.*

Le même jour, Wrangel remporte une victoire à Marioupol et fait 10 000 *prisonniers. Les mutineries et les révoltes se multiplient, dit-on, sur tout le territoire russe.*

Le même jour également, l'armistice est conclu entre la Pologne et la Russie. Les hostilités prendront fin le 8 *octobre.*

7 octobre. — *Les négociations de Suwalki entre la Pologne et la Lituanie prennent fin par la conclusion d'un armistice et la signature d'un accord établissant une ligne de démarcation entre les deux armées.*

9 octobre. — *Prise de Volna par le général polonais Zeligonski, qui s'est mis à la tête de soldats polonais originaires de cette région et a constitué un gouvernement provisoire de la Lituanie centrale.*

L'occupation de Vilna provoque des manifestations enthousiastes à Varsovie, Lemberg, Lublin, Cracovie, Lodz et Pietrokow, les 10 *et* 11 *octobre, mais le général Zeligouski est désavoué, le* 12, *par le gouvernement polonais.*

12 octobre. — *Signature des préliminaires de paix à Riga.*

14 octobre. — *M. Léon Bourgeois réclame l'évacuation de Vilna au nom du conseil de la Société des nations.*

15 octobre. — *A la suite de l'incident de Vilna, le maréchal Pilsudski,*

président de la République polonaise, donne, puis retire sa démission.

FRANCE, 2 octobre. — *Fin du congrès de la C. G. T. à Orléans. Le congrès approuve, malgré l'opposition des extrémistes, les résolutions présentées par le bureau confédéral.*

— *Prise d'Ouezzan, au Maroc.*

ANGLETERRE, 14 octobre. — *La conférence des délégués des mineurs décide de laisser les préavis de grève expirer le 16 octobre. L'ordre de grève a été donné le lendemain pour tous les charbonnages du Royaume-Uni.*

AUTRICHE, 1er octobre. — *Vote du projet de constitution autrichienne. L'Assemblée vote en même temps une résolution des pangermanistes exigeant du gouvernement qu'il fasse, dans les six mois, procéder à un plébiscite sur la question de la réunion de l'Autriche avec l'Allemagne.*

10 octobre. — *Plébiscite dans la zone nord de la Carinthie. Les résultats sont favorables au rattachement à l'Autriche.*

A. M.

Le Gérant : ROBERT TISNÉ.

PARIS — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 25572.